
Prof. SAID TAWFIK

Traduit de l'arabe par Mona SARAYA

Traduction révisée par : Madeleine GOBEIL-NOEL

Madeleine Gobeil Noel est journaliste, ancienne directrice des arts et de la vie culturelle à l'Unesco. Elle réalisa un film documentaire sur le couple Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir dont elle fut l'amie.

Mona Saraya est maître de conférences à la faculté des Lettres, université du Caire, spécialiste de littérature comparée et d'herméneutique littéraire.

SANGLOTS SUR LES RIVES DU GOLFE

Récit d'un VOYAGE AU PAYS DE L'OR NOIR

Sommaire

1. Ouverture.
2. Les montagnes et la mer d'Oman.
3. La pêche à la mer.
4. La vie et les hommes aux Émirats
5. Chammah et Békhita.
6. Les conquérants du Golfe.
7. La nostalgie du pays natal.
8. Photos en Annexe

PREFACE

Dans ce livre, j'aborde mon expérience dans les pays du Golfe où je passai dix ans de ma vie, en tant que professeur invité venant de l'Université du Caire. J'en passai six de 1990 à 1996 à l'Université du Sultan Kabbous au sultanat d'Oman, située dans l'Etat de Sib, tributaire du gouvernorat de Maskat la capitale du Sultanat, et quatre de 2002 à 2006 à l'Université des

Émirats située dans la ville de Aïn, la deuxième ville après Abou Dhabi, capitale des Émirats. Il m'apparût que ces dix années étaient à même de refléter une expérience complète et profonde qui resta ancrée au fond de moi pour toujours. J'aurais tant voulu écrire à propos de cette expérience dès la première année où je résidai au Golfe, mais je ne réussis à le faire que cette dernière année au cours de laquelle je pris la décision de rentrer définitivement

en Égypte. Probablement, la fin de cette période passée au Golfe et la discontinuité de mes séjours me permirent de méditer profondément durant la période séparant les deux étapes que je passai en Égypte. La réalité de la scène que l'on veut reproduire devient plus claire au fur et à mesure que l'on s'en éloigne pour s'en rapprocher à nouveau. En outre, la grande période qui sépare les deux voyages me rendit peut-être plus mûr, grâce aux expériences acquises et aux leçons apprises tout au long des années, de sorte que je devins capable de comprendre et d'assimiler plus profondément mon expérience vécue avant comme après.

Sans doute, l'expérience de la vie dans le Golfe avec pour objectif d'y travailler est un terrain fertile qui mérite méditation. Bon nombre de créateurs, de penseurs et de chercheurs abordèrent ce thème à partir d'un angle scientifique particulier, en faisant, par exemple, des recherches qui concernent les problèmes des ouvriers arrivant dans le Golfe, du point de vue social ou psychologique. Mais aucun d'entre eux ne tenta de se réfléchir à cette expérience dans sa profondeur et sa richesse. La réalité est que l'expérience de la vie au Golfe est

unique et dense, parce que le pétrole qui y jaillit soudainement donna à ce lieu un essor sans pareil, inattendu et qui perturba tout. Tout en fut affecté et a eu des répercussions en politique, dans les domaines de la culture, l'éducation et le goût artistique, voire la religiosité elle-même dans tous les pays du monde arabe y compris l'Égypte. Je vécus cet essor aux Émirats où je fus en mission pour la deuxième fois au début du nouveau millénaire. À ce même moment, durant l'année 2002 je reçus une offre pour travailler à l'Université du Kuwait, mais j'acceptai l'offre proposée par l'Université des Émirats, suivant ainsi le conseil d'un ami proche, bien que le salaire y soit inférieur à celui proposé au Kuwait. En revanche, avec le temps, je découvris que ces Émirats où je me rendis n'étaient qu'une illusion et un mirage. Mais c'est ce mirage que je vécus si intensément qui m'inspira les méditations que je confie dans ce livre.

Le pétrole amena l'argent, et l'argent imposa son emprise à tout le monde, ainsi que les valeurs et les goûts de ses maîtres ! Désormais, on voit en Égypte, notre pays, des Égyptiennes venues du Golfe avec le niquab et le voile, notamment de l'Arabie Saoudite affiliée au Golfe d'une certaine façon,

alors que beaucoup de femmes du Golfe ôtent leur voile une fois arrivées en Égypte et dans les autres pays arabes! Une situation bizarre et étrange qui reflète et incarne la culture du “**vainqueur / vaincu**”! L’homme du Golfe pressent la victoire et la domination et l’emprise de l’argent qu’il impose comme celle de son goût qu’imitent les vaincus parmi les pauvres ignorants qui vécurent au Golfe en quête d’argent. Ils lui devaient donc – en sa qualité de maître – obéissance et fidélité, et ils ramenèrent avec eux tout ce qui concerne ce maître, y compris ses vêtements. En revanche, de nombreux ressortissants du Golfe, quelle surprise, sentent au fond d’eux-mêmes qu’ils sont les vaincus, les plus faibles, et qu’ils doivent apprendre des autres peuples ayant des civilisations beaucoup plus anciennes que la leur, même s’ils les conquièrent par leur argent et leur domination passagère.

L’influence de cet état étrange s’étendit pour englober la religion elle-même. Désormais, on écoute tous les jours les versets du Coran lus par la voix d’un Cheikh nasillard du Golfe qui n’est bon en lisant qu’à pleurnicher! Et très vite ce nasillard, ce braillard devint un exemple à suivre! Je ne connus jamais –

ni d’ailleurs tous ceux qui ont du goût-meilleure lecture que celles des cheikhs égyptiens comme le cheikh Refaat, Mostafa Ismail, Menchawy, Abdel Basset Abdel Samad, el Chechay, el Hasry, et bien d’autres. Il y en a qui ne sont pas connus, on ne connaît même pas leurs noms, de sorte que l’un de ces inconnus me fit sangloter et fit couler mes larmes plusieurs fois alors qu’il lisait le Coran dans un pavillon construit par un homme corrompu (Que son âme repose en paix !) où celui-ci recevait les condoléances pour sa femme défunte, et quand je lui demandai qui était la personne qui lisait, il dit : “mon frère ! ” La voix de n’importe qui parmi eux a son propre sentiment quant aux sens et esthétiques du Coran et elle touche l’âme qui reçoit bien le livre Sacré, au point où elle la fait pleurer silencieusement, lui fait venir les larmes aux yeux si elle l’écoute attentivement et médite, si elle est bien disposée à le recevoir. Le vrai lecteur n’est pas celui qui pleure en lisant le Coran, mais c’est celui qui vous fait pleurer quand il lit : **il vous fait pleurer alors qu’il chantonne!** Je ne sais comment beaucoup d’Égyptiens sacrifient ces lectures au profit d’autres qui sont moins sensibles, moins vraies et moins belles,

de sorte qu'à elles s'appliquent les mots de Walid Ebn El Moguira lui-même quand il écouta lire le Coran pour la première fois : "Je jure qu'il est beau, qu'il a du charme, que son haut est fructueux et que son bas est fertile, qu'il est le plus élevé et qu'il est indépassable!" Tout ce qui a séduit la conscience et la sensibilité d'Ebn Moguira le polythéiste quand il écouta le Coran pour la première fois : sa beauté et son charme. Et ce sont les Égyptiens les premiers à avoir connu ceci à fond, bien que le Coran ne leur fut pas révélé du tout. Être sensible au sens et à sa beauté c'est tout à fait autre chose, une chose que toute la richesse du monde ne peut acheter ! Un sentiment qui vient de loin : de la conscience de l'esthétique de l'univers et de l'existence elle-même, du lien étroit entre le beau et le sacré. L'influence de cet état étrange s'étendit à l'art, notamment au chant puisque c'est l'art qui s'affirme et se propage le plus facilement. Cela explique pourquoi on voit des chaînes de télévision financées par l'argent du Golfe qui n'ont rien à voir avec le chant, ni de près ni de loin, sinon une mélodie dans la voix de l'une d'elles, et c'est une mélodie qui ne peut, à elle seule, créer un état artistique. Je ne sais comment on peut passer une

chanson du Golfe avant ou après une chanson d'Om Kalthoum ou d'Asmahan ou de Leila Mourad , de Abdel Wahab ou d'Abdel Ghani el Sayyed ou d'Abdel Halim ou d'Abdel Wahab El Dokali et de Nazem Ghazali ou de Kandil ou Fairouz ou Faiza, ou d'autres encore parmi les grands maîtres de la chanson! Chacun d'eux a une voix particulière qui ne peut pas être répétée, et un timbre unique que les machines à identifier les voix ne peuvent repérer. Pire encore: certains chanteurs contemporains rivalisent pour chanter avec l'accent du Golfe, pauvre dans sa phonétique et en chant et en romance, et avec cette mélodie du Golfe qui n'est formée que de quelques rythmes répétitifs. ⁽¹⁾C'est encore une fois l'emprise de l'argent. Cela me fait penser au cas de certains grands poètes et hommes de lettres de nos pays (actuellement) qui sont forcés de publier leurs travaux à leur propre compte Et pourquoi pas, si d'autres ressortissants du Golfe payent généreusement pour publier leurs travaux, aussi médiocres soient-ils ?

L'expérience du Golfe est donc fertile, certainement, quoique négligée par les penseurs et les chercheurs. En revanche, certains hommes de lettres créateurs – que ce soit parmi les

ressortissants du Golfe eux-mêmes – se penchèrent sur cette expérience dans leurs travaux, et le plus célèbre à cet égard serait Abdel Rahman Monif dans son œuvre romanesque intitulée *Les cités du sel*, et Al Sayyab dans son recueil de poésie intitulé *Un étranger au Golfe*. Mais l'œuvre que je présente ici n'est pas un roman ni de la poésie. Il est vrai qu'elle contient une bonne part de littérature, mais ce n'est pas purement de la littérature : ce n'est pas un roman ni une autobiographie, mais elle se rapproche du roman autobiographique. Je dis *se rapproche* parce que ce n'est pas un roman autobiographique au sens précis, parce que finalement mon intention n'est pas de présenter une œuvre littéraire, mais une œuvre créatrice où se mêlent littérature et philosophie.

Je suis incapable de préciser le genre que j'écris ici, en fonction de la langue et de la théorie des genres littéraires. En écrivant, je ne songeai pas à cette classification, puisqu'on doit écrire d'abord et ensuite on détermine la nature de ce qu'on écrit (ou bien quelqu'un d'autre le fait). Ce dont je suis certain maintenant, c'est que ce que j'écris est un amalgame de philosophie et de littérature : ce n'est pas de la philosophie pure ni de la

littérature pure. Ma thèse de maîtrise, soutenue il y a un quart de siècle, portait sur la métaphysique de l'art chez Schopenhauer. C'était une tentative visant à démontrer le rapport étroit entre l'art et la philosophie notamment la métaphysique ou la philosophie de l'existence. Cet ouvrage que je livre ici n'est qu'un témoignage pratique et concret de ce rapport étroit. J'aimerais déclarer ici que la méthode philosophique qui m'intéressa après un long travail de recherche, c'est ce qu'on désigne, en philosophie, par la *phénoménologie*, et les tendances philosophiques que je suivis et dont je m'inspirai telle que l'herméneutique, cette tendance qui a bon nombre de disciples. Généralement, on peut dire que la phénoménologie est une méthode qui se penche sur la recherche de l'essence ou du sens des phénomènes à travers l'acte de la méditation réflexive, telle qu'elle apparaît dans notre conscience. Tous les phénomènes, y compris les phénomènes naturels eux-mêmes, n'ont pas de sens indépendamment de la personne qui médite sur leur nature quand elle coexiste avec eux, c'est ce qu'on appelle *humanisation de la nature*. Et qu'en est-il alors des phénomènes humains que les jeunes chercheurs essaient de traiter comme s'il s'agissait d'objets indépendants de

l'homme lui-même, sous le prétexte ou la présomption d'être sérieux et sous le masque d'une fausse rigueur scientifique ? La phénoménologie, c'est la méthode de philosopher que je commençai à connaître et à adopter depuis un quart de siècle. Gaston Bachelard incarna pour nous cette méthode en analysant beaucoup de phénomènes parmi lesquels l'espace dans son célèbre ouvrage fondateur intitulé *La poétique de l'espace*. Avant lui Husserl, le fondateur de la phénoménologie (qui écrit quarante mille pages sur la méthodologie philosophique), nous montra le rapport entre la méthode de l'art qui nous représente le sens des choses et la méthode phénoménologique qui cherche à fonder théoriquement ce sens.

Ce que j'écris ici est une incarnation scientifique de ce que concevait Husserl quant au lien étroit entre l'art et la phénoménologie. C'est ce qu'incarna avant lui Gaston Bachelard à travers la vision phénoménologique pour l'étude du texte littéraire. C'est ce que je fais moi aussi maintenant à travers une vision littéraire qui porte dans ses profondeurs le sens philosophique global qu'on ne peut dépasser ni ignorer, même en considérant les phénomènes passagers qui se déploient sous nos yeux.

Je ne sais toujours pas classifier de manière précise ce que je soumets ici au lecteur, mais au moins, je suis certain que ce que je présente est un amalgame entre la philosophie et la littérature en une entité indissociable : quelque chose qu'on ne peut qualifier ni de littérature ni de philosophie. Bien que ce livre appartienne à la littérature étant donné qu'il est proche du roman autobiographique, il contient plein de vues philosophiques, parce que le littéraire et le poétique ici sont passionnés par la recherche constante pour aboutir, voire s'emparer du sens des phénomènes et des choses qu'ils rencontrent par l'expérience. Par exemple, le premier essai de ce livre, qui s'intitule *Les montagnes de la mer à Oman*, est une forme du roman autobiographique. Mais en même temps, il relève de la littérature de voyage mêlée à la phénoménologie. Si la phénoménologie en tant que telle est difficile à expliquer, que dire alors de la phénoménologie géographique dont la plupart des spécialistes en philosophie dans nos universités n'entendirent jamais parler, même pas les spécialistes en géographie ! Je fis des lectures théoriques dans ce dernier domaine : en effet, je lus une étude faite par un

chercheur libyen spécialisé en géographie; on m'avait remis son travail pour que je le juge, moi le spécialiste en philosophie ! Toutefois, je révérai la personne qui me chargea de l'évaluer, parce que si elle l'avait donné à un spécialiste en géographie ignorant (ils sont nombreux dans nos universités), il l'aurait rejeté sous le prétexte que c'est une recherche non conforme aux normes de la recherche scientifique expérimentale et statistique, ou autre.

Ainsi, dans cet essai, s'harmonisèrent ce que j'appris des théories générales de la phénoménologie et de la perspective de la phénoménologie géographique tout particulièrement, ce que je vis de mes propres yeux et ce dont je souffrai dans la réalité : des visions et des méditations sur la nature de la terre. Tout ceci se mêla à ce que j'appris de l'écrivain El Ghitani, à savoir la manière littéraire de raconter, notamment dans ses nombreuses créations récentes qui portent le titre de *Les cahiers d'inscription* que j'étudiai à fond et que j'analysai en le critiquant depuis ses débuts jusqu'à présent. Cela explique pourquoi je ne sais comment classifier de manière précise et simplifiée ce premier essai de ce livre, sinon que c'est **un essai littéraire de**

phénoménologie géographique.

Chacun des chapitres de ce livre porte en lui une part de philosophie (notamment la phénoménologie), une part de la vie et de l'expérience humaine telle que je la connus dans son cadre spatio-temporel qui lui est propre, et une part de l'art de raconter telle que je l'appris d'Al Ghitani. Pourtant, je suis incapable de préciser à chaque endroit ce que j'appris et d'où je l'appris ! Tout ceci me fait penser aux paroles du philosophe Merleau-Ponty qui nous enseigna que l'écrivain et l'artiste en général est celui qui crée sans être capable de préciser ce qu'il apprit du monde, des autres et ce à quoi son génie donna naissance.

Je fus probablement trop long à analyser ce que j'écris, comme si j'avais inventé une nouvelle forme de création ! Les véritables créateurs ne se soucient de décrire ni d'analyser leur création, mais laissent cette tâche aux autres. En réalité, cela ne s'applique pas à moi: peut-être parce qu'essentiellement je m'occupe de philosophie, ainsi que de loin de la pratique de la critique appliquée. En revanche, je voulais à travers cette longue introduction présenter au critique s'il trouve quelque chose qui mérite considération dans ce livre, une introduction à la lecture qui

pourrait lui être utile. Je voulais simplement que le lecteur et le critique reçoivent bien ce que je présente ici.

Je suis particulièrement soucieux de la valeur de ce que j'écris du point de vue créativité. Je pensai le faire lire, dès ses débuts, à mes amis de vrais créateurs comme le grand poète égyptien Ahmed Abdel Moeti Hegazi et le poète authentique Hassan Teleb. Une fois présentés mes écrits au grand poète Ahmed Abdel Moeti Hegazi, il les admira, contrairement à ce qu'on s'attendrait de lui, lui le créateur et le critique qui n'admet pas facilement ce qu'écrivent les autres. Il ne fait pas de compliments et me conseilla seulement de continuer à écrire et de reprendre là où je commençai. Le poète créateur, mon ami Hassan Teleb, quant à lui, qualifia ce que j'écris ici en disant que c'était une nouvelle forme d'écriture et qu'il fallait continuer sur cette même voie. Pour sa part, Al Ghitani me conseilla en plaisantant de renoncer à la philosophie et de me consacrer à l'écriture créative. De toute façon, ce qui importe finalement c'est la valeur de ce qu'on écrit **et la valeur de ce qu'on écrit est tributaire en premier lieu de sa véracité !**

Ce que j'écris maintenant coïncide avec un accident tragique au cours

duquel plus de mille Égyptiens se noyèrent dans la mer rouge, cette mer rouge que j'ai beaucoup aimée, tel que je l'ai révélé dans les volets de mon expérience que je raconte ici. Ces pauvres Égyptiens se noyèrent dans leurs plus belles mers qui devaient être pour eux une source de plaisir. Mais leurs maîtres parmi les despotes corrompus voulurent faire de ces mers si belles des tombes sauvages. Ce navire fit naufrage (qui n'est ni le premier et qui ne sera peut-être pas le dernier) à cause de la corruption et de la négligence énorme, un naufrage qui incarne celui de l'Égypte entière dans une mer de corruption. Cette corruption atteignit à son comble dans cet accident qui compte parmi les désastres maritimes les plus tragiques dans l'histoire de l'humanité. **La vérité qui émane des quelques lignes exprimées par les rares survivants à cet accident terrible à propos des moments tragiques qu'ils affrontèrent, ce sont ces propos qui, par leur véracité, font couler les larmes des yeux, là où l'écriture littéraire ciselée et parfaite ne peut en rendre compte, aussi habile soit-elle⁽²⁾.**

La mer rouge, évoquée à plusieurs reprises dans mes récits, notamment les

deux premiers, est considérée en sa qualité d'équivalent objectif du Golfe qui est l'essentiel : elle est l'origine et la référence en tant qu'une des sources de l'existence à laquelle j'appartiens...C'est le grand sillon africain qui fait partie intégrante de l'identité et de la géographie de mon pays natal, même s'il est oublié. Malgré cela, le Golfe dont il est question dans ce livre n'est pas seulement le Golfe arabe (désigné autrefois par le Golfe Persique) dont les Émirats gèrent une grande partie, mais c'est aussi le Golfe d'Oman que j'ai connu de très près⁽³⁾. Il y a plusieurs photos que je pris sur le vif moi-même ou avec quelques amis au cours de voyages dans le Golfe ou durant mon séjour dans ses villes et dans ses centres commerciaux. Je les ai placées dans ce livre pour qu'elles témoignent des détails de ce que je voulais transmettre. Quelques fois, cela exigea que ces photos soient prises de la cime des grandes montagnes à Ras Massandam. Je connus ces endroits d'où on pouvait faire les plus belles photos expressives après de nombreux voyages à travers ces mêmes chemins qui traversent ces voies⁽⁴⁾.

Les histoires évoquées dans ce livre, malgré leur diversité, sont différentes de sorte qu'elles nous

transportent de la nature pure vers les espaces habités, vers les gens qui habitent ces espaces habités ou artificiels, vers l'existence humaine authentique qui a la nostalgie de son lieu natal et auquel elle appartient.

Je pris en considération que l'ordre de ces histoires soit en harmonie avec leur impact émotionnel : c'est pourquoi on peut dire que **le sentiment à l'œuvre dans ces histoires commence par la romance, suivie par le chagrin et se termine par la nostalgie !**

Un seul esprit réunit ces sentiments divers, d'où le titre de ce livre que je dois à trois personnes : la première, est El Sayyab, le poète irakien, la deuxième Hassan Teleb, mon ami le poète égyptien authentique, qui attira mon attention sur le recueil d'El Sayyab intitulé *Un étranger au Golfe* qui incarne, par le langage de la poésie, un état sentimental dont je voulais exprimer une partie mais en prose. La troisième c'est mon ami le savant Naguib El Hassadi qui proposa le mot *Sanglots* en tant qu'expression du sentiment qui domine ce livre, d'autant plus que je voulais que l'intertextualité avec le titre du recueil de El Sayyab soit totalement de loin : je ne pouvais donc

pas reprendre le titre de ce poète ni d'ailleurs de quelqu'un d'autre, même s'il est proche de ce que je voulais révéler. Je trouvai ce que je cherchais dans le mot *Sanglots* présent dans le titre initial de mon livre, à cause de l'homogénéité phonétique avec le mot *Golfe* et aussi de sa capacité énorme d'exprimer l'état sentimental qui domine ce livre. Je mis un sous-titre à ce livre qui précise les tendances et les objectifs de cette expérience définie comme étant celle d'un professeur en mission au Golfe ou ce qu'on appelle *Les pays du pétrole*. À cet égard, j'aimerais indiquer le sens du mot *Sanglots* qu'on trouve dans le titre de ce livre : **les sanglots sont les pleurs répétitifs dans le cœur mais sans lamentation**. Ce livre renferme beaucoup de larmes sans lamentation, y compris les premiers endroits où planent la joie et le plaisir immense qui sont aussi imprégnés de chagrin mêlé à la nostalgie.

Le lecteur remarquera peut-être, dès le début, un souci d'identité comme le remarqua Dr Ali Al Tamimi de l'Université des Émirats qui me dit en toute modestie et en toute franchise : "Vous les Égyptiens, vous en avez le droit, parce que vous avez beaucoup de récits historiques communs (et l'identité

contient une part de vos récits), mais nous, aux Émirats, nous n'avons pas de récits, parce que notre Histoire n'a pas de racines." Il indiqua qu'il serait mieux peut-être de ne pas s'en tenir au concept d'identité ou d'une identité déterminée, puisque, quelques fois, on peut sentir une appartenance à plus d'une culture, à plus d'un pays et d'une civilisation, et c'est ce qu'exprima Edouard Saïd dans son autobiographie. Je dit : "Que vous soyez sans histoire bien enracinée, cela ne justifie pas le renoncement au concept d'identité. L'identité, si elle est en rapport avec la profondeur historique, n'est pas un objet stable qui ne vit que dans le passé, mais elle vit aussi dans le présent, c'est-à-dire dans ce à quoi nous collaborons dans notre monde, et aussi dans le futur, c'est-à-dire dans ce que nous espérons, attendons, ce dont nous rêvons et ce que nous planifions. Cela veut dire que l'identité se forge. Mais elle reste toujours la référence de toute existence authentique. Quant à l'appel à la dissociation de l'identité, c'est le discours imposé par la culture de la mondialisation due à la domination américaine poussée par des motivations politiques et économiques. Cet appel peut avoir des échos chez les Américains dont les racines historiques

sont faibles, et à cause de leur disparité sur le plan des origines, des espèces et des races. Quant à la position d'Edouard Said à propos de la question de l'identité, elle reste en fin de compte l'expression d'un état existentiel personnel qu'il a vécu tel que l'ont vécu de nombreux autres écrivains, et toute autobiographie doit être révélatrice. Elle exprime comment le moi voit le monde à travers sa propre expérience existentielle à condition que cette vision ne soit pas une justification de la position du moi dans le monde, mais une révélation.

Un dernier mot que j'aimerais dire à de nombreux ressortissants du Golfe qui pourraient m'en vouloir à cause de ce que j'écris ici. Je voudrais leur dire que j'aimai beaucoup certains d'entre eux, beaucoup leurs terres, notamment celles qui donnent sur leur mer qui est l'origine de leur existence car le pétrole en sortit, pareil au feu qui sort de la mer. J'aimai les plus nomades parmi eux, les plus intuitifs et les plus spontanés, parce que je les considérais comme ayant une existence authentique non falsifiée, aussi simple soit-elle. C'est pour cette même raison que j'aimais leur cheikh des Émirats : Zayed (Que la paix soit sur lui). En même temps, j'aimerais dire à tous les ressortissants du Golfe : **être**

capable de s'autocritiquer est la première condition pour s'auto-libérer! Pourtant, l'autocritique est impossible sans l'auto-analyse qui cherche à découvrir le sens de son existence à travers l'horizon où elle vit. Ce livre n'est qu'une méditation sur l'expérience du moi qui vit un certain moment historique, je veux dire un moment avec toute sa profondeur existentielle et temporelle. C'est ce qu'on appelle exactement en phénoménologie: la méditation réflexive, et c'est ce que j'appris théoriquement par l'étude de cette philosophie, et pratiquement à travers son expérience personnelle et à travers la manière de raconter de El Ghitani dans ses derniers *Cahiers*. C'est la méthode qui cherche à concevoir le sens des choses dans la souffrance du moi et la méditation sur les détails passagers de sa vie tels qu'il les reçoit. C'est pourquoi, celui qui lit ce livre attentivement et avec sympathie (en accord avec ce que Heidegger appelle "la compréhension sympathisante"), comprendra à fond et de manière concrète une méthode de philosophie dont certains chercheurs passent des années de leurs vies à comprendre les fondements théoriques. Peut-être cette visée philosophique intercèderait à elle seule en ma faveur même si ce livre n'accomplit pas son objectif en tant qu'œuvre littéraire.

Les montagnes de la mer à Oman.

La nostalgie du souvenir (5).

SALUT À ces souvenirs qui nous rendent heureux et malheureux : tant d'expériences joyeuses qu'on trouve plaisir à évoquer, et tant d'expériences pénibles qui nous attristent grâce à la mémoire ! Mais les expériences joyeuses de nos vies compensent les souvenirs pénibles, comme si elles étaient une sorte de réserve ou de crédit des joies et des plaisirs de la vie. C'est pourquoi, sans la mémoire, on n'est rien, non seulement parce qu'on ne connaîtrait pas alors la douleur spirituelle, mais aussi parce qu'on ne connaîtrait pas non plus la joie. Par les deux, on se distingue en tant qu'êtres humains et on expérimente une véritable existence malgré les tribulations de ce monde. Parmi les expériences les plus joyeuses de ma vie qui contribuèrent d'une certaine façon à forger ma personnalité et ma vision du monde, compte l'expérience de la mer.

À Oman, je connus l'expérience de la vraie mer. Je m'engageai dans cette expérience poussé par ma passion pour la pêche grâce à laquelle je côtoyai de temps en temps la mer pendant que je travaillais là-bas au début des années quatre vingt dix. Je ne connus la pêche comme loisir qu'à l'âge de trente ans. Je

commençai par la pratiquer comme beaucoup d'autres dans les rivières égyptiennes et le Nil, mais au fur et à mesure que je me passionnai pour ce sport, ni les rivières ni la pêche sur les berges du Nil docile ni les bords de mer ne me rendaient satisfait. Quelque chose dans l'expérience de la pêche vous incite à vous lancer plus loin. Et, au fur et à mesure que vous vous lancez, vous apprenez quelque chose concernant ce monde invisible qui vit dans les profondeurs. Dans la pêche, il y a toujours le plaisir de guetter et de prévoir, désir qui précède le saut misant à gagner et à vaincre...un plaisir instinctif et élémentaire mais qui alimente l'énergie mentale et l'attention vers un objet banal et élémentaire qui libère l'esprit de la dispersion, devenant ainsi clair et préparé pour la méditation.

Au début, mon expérience avec la mer à Oman était encore minime et se limitait aux plages. J'allais vers les plages de Maskat que fréquentent les touristes et ceux qui comme moi, cherchent le plaisir, j'allais vers les îles proches des rives et qui ont aussi leurs propres plages que fréquentent les visiteurs pour passer la journée profitant des paysages merveilleux et se baignant dans l'eau douce ou faisant une

promenade en bateau autour des îles. La seule chose qui troublait ma méditation de la mer et ma passion pour la pêche c'était l'existence de ces visiteurs, ou peut-être j'avais le sentiment incertain et instinctif qu'il ne s'agissait pas ici de la vraie mer, et qu'il devait y avoir quelque chose de plus éloigné que ça et de plus profond jusqu'à l'infini. Mes amis les Omaniens se rendirent compte de mon amour et de ma passion pour la mer ; le poète d'Oman, Seif el Rahbi et Nasser el Alwi m'invitèrent ainsi que mon ami égyptien l'artiste Mahmoud Abdel Ati (Que la paix soit sur lui⁽⁶⁾) à une excursion de pêche dans une vraie mer parmi les mers d'Oman. Cette invitation fut formulée lors d'une soirée passée ensemble et on fixa la date promise et la destination. Nous allions vers Ras el Guinze, qui côtoie Ras el Had, des noms étranges dont je ne savais rien qu'à travers la carte.

* * * *

Quand nous partons vers un endroit inconnu qui n'est pas trop fréquenté, un plaisir étrange nous obsède : un plaisir qui éveille le désir primitif de l'homme de découvrir l'inconnu. C'était ce sentiment qui s'empara de moi depuis le début de l'excursion, il s'accroissait au fur et à

mesure que nous nous éloignions de la civilisation. Dès qu'on s'éloignait, les distances entre les villages sur la route devenaient de plus en plus grandes, les villages eux-mêmes devenaient moins nombreux et moins habités si bien que vous trouviez à la fin un village formé de quelques maisons primitives appartenant à des gens qui vivent du pâturage et de quelques plantes.

La nuit était déjà tombée quand nous arrivâmes à la croisée de deux chemins dont nous devions choisir l'un des deux. Il n'y avait plus qu'un panneau de signalisation routière indiquant : « Vers Achgara », et nous primes l'autre route. Celle-ci était sauvage, nous y roulâmes longtemps, de sorte que nous crûmes nous perdre. Nous n'avions plus qu'à continuer jusqu'au bout de ce même chemin sauvage pour arriver enfin à la mer et essayer de la côtoyer. Une fois arrivés à la mer, nous trouvâmes une autre route encore plus sauvage qui s'étendait parallèlement à la montagne collée à la mer. Nous la suivîmes jusqu'à ce qu'elle soit devenue trop ardue et nous réalisâmes qu'elle ne nous mènerait nulle part et que nous étions certainement perdus. La voiture était équipée pour qu'elle puisse rouler sur

les routes sauvages, pourtant, sur ce même chemin elle ne pouvait plus continuer et nous avons dû rebrousser chemin.

Je n'éprouvai aucune angoisse ni crainte, mais un plaisir immense m'envahit. Nous avons emprunté un chemin que personne n'avait pris déjà ...c'était la nature telle qu'elle fut créée par Dieu et telle qu'elle se forma elle-même. Les rochers avaient déjà commencé à montrer leurs dents et leurs têtes plates, refusant d'accueillir les hommes, et c'était ça qui nous fit rebrousser chemin vers les rochers moins sauvages. Les vagues se cognaient aux rochers et les arrosaient. Tout scintillait dans le noir grâce à la lumière argentée de la lune qui se reflétait sur la surface de l'eau, sur la montagne et sur les rochers noirs qui s'y trouvaient. Des vagues émanaient les éclairs phosphoriques successifs qui scintillaient avec l'arrivée de chacune des vagues de la mer fertile et qui s'éteignaient quand celle-ci reculait, pour revenir avec une nouvelle vague en une sorte de retour éternel. Un silence total et pesant que seul brisait le bruit des vagues contre ces rochers et leur recul entre les fissures. Rien d'humain que vous puissiez voir ni écouter dans

cette scène : uniquement la voix de la nature et ses révélations, et la vue du homard qui se précipite vers les fissures des rochers pour s'y blottir. Naît ici un sentiment de crainte respectueuse et de gloire face à la sauvagerie de la nature dans sa virginité originale. Pourtant, la gloire de la nature ici n'est pas de celle qui menace notre existence, c'est pourquoi elle est associée à la beauté et nous invite à la méditation esthétique de la scène dans sa gloire et sa révérence. Combien cette relation directe avec la nature manque à l'homme ! Combien d'humains tentèrent-ils un jour de retrouver directement cette nature vierge qu'ils devraient retrouver maintes fois et s'y enfoncer. Un moment avoir rebroussé chemin et pris une autre voie, se montrèrent à nos yeux des lumières pâles qui brillaient au loin, et nous les atteignîmes pour demander le chemin qui menait à Ras el Had et Ras el Guinze. Finalement, nous avons atteint notre but quelques heures avant l'aube et campé entre deux montagnes près de la plage. Nous étions enfin à Ras el Guinze, et elle ressemble beaucoup - dans sa nature terrestre - à Ras el Had, située tout près.

* * * *

Nous plantâmes nos tentes dans la plaine de sable étroit qui se trouvait

entre les deux montagnes. Nous prîmes la terre pour matelas et le ciel pour couverture dans cette nuit lunaire étoilée et nous passâmes la nuit à bavarder jusqu'à l'aube...C'est l'heure où les tortues sortent de la mer pour déposer leurs œufs. Nous marchâmes d'un pas incertain pour guetter cette scène en harmonie avec tout ce qu'il y avait autour parmi les forces instinctives de la nature qui œuvrent en silence depuis des millions d'années sans erreur et sans que rien ne bouge, jusqu'à l'arrivée des humains qui, seuls, se distinguent par le désir constant de briser des règles de la nature et d'essayer de la déranger. Je me souviens de n'avoir jamais vu avant ce jour de tortues aussi grandes et rares à sauf à la mer des îles de Démayate, en face de l'état omanien de Barkaa, qui, selon les savants des espèces maritimes, est célèbre par le fait que des races rares de tortues y vivent⁽⁷⁾. Au début, je croyais qu'il y avait un rocher qui sortait dans l'eau, mais quand je me rapprochai avec ma petite barque, je découvris que c'était une tortue mâle qui prenait sa femelle. Il flottait avec elle montrant sa tête de temps en temps, en vue d'acquérir l'oxygène nécessaire pour l'effort lié à l'accouplement silencieux. Quand je me rapprochai pris par la

curiosité, le mâle lança un cri de colère immense et s'enfonça dans l'eau avec sa femelle.

Nous rebroussâmes chemin pour somnoler un peu jusqu'au matin. Je passai la nuit allongé sur le dos promenant mon regard dans cette nuit étoilée et ce rayon cosmique qui inonde le lieu. Je ne m'endormis pas ni j'essayai de fermer les yeux, et tant de souvenirs et de méditations me vinrent à l'esprit. Je fus obsédé par des scènes de ma mémoire entrecroisées, au même moment, avec celles de la nature qui me captivait. Quand la nature se purifie, l'esprit se purifie lui aussi et s'apprête à méditer. C'est pourquoi les savants stoïciens dirent : « Vis selon la nature. » C'est une vérité que je connus par l'expérience.

La nuit, les objets et les êtres semblent différents de ce qu'ils sont le jour. Même les endroits, pleins d'objets et de bruit causés par les gens le jour, deviennent sereins la nuit, comme s'ils nous incitaient à méditer et à découvrir leur secret. Que dire alors des endroits calmes le matin et que le bruit des hommes n'atteint pas ? Les habitants des villes ne connaissent pas la scène fascinante du ciel étoilé la nuit. Je vécu tant cette scène quand je passais la nuit

sur la surface supérieure d'un bateau à la mer rouge près de l'île de Chedwan ou Ras el Gemcha. Je méditai sur la signification de la belle et profonde phrase de Kant, à savoir : « Deux choses comblent l'âme d'admiration et de beauté : le ciel étoilé au dessus de moi, et la loi de la création dans le fond de mon être. » Nous pouvons apprendre le second fragment de cette citation de la philosophie (celle de Kant), mais le premier, uniquement de la nature !

La mer change d'état le jour et la nuit : flux et reflux en raison de sa relation avec la lune, agitation et trouble à cause du vent, puis calme et sérénité...Un calme que craignent ceux qui la connaissent, notamment s'il s'agit d'un calme absolu, parce qu'ils s'attendent, suite à ce calme, à une agitation et à un trouble soudain. Je connais cet état quand je regarde au loin les montagnes couvertes de brouillard, devenant quasi invisibles. Il y a des ouragans connus auxquels s'attendent les pêcheurs professionnels et les aventuriers amateurs. Chacun des états de la mer a sa propre gloire et sa propre beauté : la mer si agitée qu'elle menace notre existence nous fait sentir la gloire absolue qu'on ne peut méditer qu'à la fin de cette expérience...C'est la gloire

de la nature dans toute sa force que nous avaient révélées Kant et Schopenhauer. Mais la plus belle scène de la mer c'est celle où elle est en harmonie avec tout ce qui l'entoure et avec le ciel, c'est la mer qui n'est plus agitée, ni celle qui menace notre existence, ni celle qui est absolument sereine, mais c'est celle dont les vagues scintillent de sorte que la lumière de la lune argentée et brillante y danse, c'est celle qui convient le mieux à la pêche. Je ne sais pourquoi les habitants des villes – voire la plupart des hommes – ne fréquentent pas la mer, et n'en savent presque rien, bien qu'elle constitue la plus grande partie de la planète alors qu'ils vivent dans une petite partie de cette planète, et ratent ainsi une expérience fertile dans leur connaissance du monde.

Je promenai mon regard entre le ciel et la montagne sous laquelle je dormais. La montagne était ferme et droite dans sa relation avec la mer, elle ne s'y penche pas graduellement, elle s'élève hautement et avec orgueil face à la mer pour retrouver ces vagues qui s'y précipitent en se cognant depuis des millions d'années, et pour faire face à la grande quantité d'eau qui s'anéantit à ses côtés, elle déclare et confirme sa présence. Les montagnes qui affrontent

la mer ne laissèrent qu'un espace étroit entre elles pour que la mer respire et laisse une plage sur laquelle sortent ces créatures pour déposer leurs œufs. Est-ce cette montagne qui laissa à la mer cet espace étroit, ou est-ce que c'est la mer qui forgea la montagne pour s'affirmer et pour affirmer la permanence de sa présence naturelle en face d'elle ? Une des deux possibilités serait géographiquement correcte, mais je suis certain qu'il y a une sorte de conflit équilibré silencieux et mystérieux entre les forces de la nature ici et ailleurs, et cela dépasse les limites de la compréhension de la géographie naturelle qu'étudient les écoliers et les étudiants dans les écoles et dans les universités. La nature, ou cette force instinctive des choses, reçut ce qui lui convenait et lui allait bien. Ainsi la mer, qui prit sa force et sa vitalité des profondeurs, a sur ses bords des vagues calmes et sereines qui chatouillent une plage douce. Quant à celles qui ne se calmèrent pas une fois arrivées sur la côte, la nature leur créa des montagnes qui leur conviennent.

Ainsi était l'élévation des grandes montagnes à Ras Masandam dans l'état omanien de Khassab. Cette région, dont la beauté est surprenante, est appelée

“Les têtes des montagnes”⁽⁸⁾. Elle est ainsi en réalité, parce que les chaînes des montagnes dans cette région deviennent plus sauvages, solides et défient la mer au fur et à mesure que nous les suivons en direction de la mer. C'est son appellation scientifique telle qu'elle figure dans les cartes naturelles traditionnelles et photographiées par les satellites. Le tremblement de terre sous le tréfonds de la mer ici dans la nuit des temps rendit la mer plus agitée, mais la terre sèche autour d'elle lui a permis de n'y passer que partiellement pour qu'elle ne soit pas submergée. Les grandes montagnes s'élevèrent autour d'elles et lui accordèrent un passage étroit d'où elle se faufila pour satisfaire ses désirs et se calmer dans le Golfe persique nommé actuellement “le Golfe arabe”. Ce passage était le détroit de Hormoz que limitent les grandes montagnes tout le long de cinquante kilomètres en direction du golfe, et au fur et à mesure que vous vous éloignez de ce détroit vers les frontières des Émirats vous trouvez que les montagnes sont moins nombreuses et que la mer est plus calme et peu à peu sereine. Ainsi était le grand sillon africain ou cette fissure terrestre à travers laquelle la mer forgea par force son passage dans la terre. C'est alors que

les montagnes de la mer rouge s'élevèrent pour l'affronter au moment même de la rupture et de l'affaiblissement, comme si c'étaient des élévations créés par l'instinct de la nature.

Le détroit d'où l'océan s'agite avec la mer ressemble à la source d'où coule le fleuve. Dans le détroit, la mer est agitée jusqu'à ce qu'elle devienne plus calme quand elle termine son trajet, long ou court selon sa force et selon ce qui lui convient de la force et de la solidité des montagnes de la terre qui l'affrontent pour la domestiquer : la mer rouge fait sa longue route jusqu'à ce qu'elle se calme dans son golfe.

Et même dans ce même golfe, on trouve que les vagues se calment graduellement au fur et à mesure que l'on embarque vers notre destination : les vagues à Ras Ghaleb sont toujours agitées, agitation qui diminue relativement à Zafarana pour se calmer complètement à Ain Sokhna qui n'est pas très loin. La montagne de Ain Sokhna encercle la mer et chasse les vents de la terre de sorte que sa surface ressemble à un tapis aquatique; la mer est également agitée au détroit de Hormoz ...cette fissure dans le corps de la terre d'où la mer essaie de se faufiler par force. C'est pourquoi la terre lui créa non seulement

des montagnes près de sa source au golfe, mais aussi des îles pleines d'épines plates dans le détroit lui-même appelé "l'île Salama et ses filles" autour desquelles se tissent les légendes. Ces îles firent faire naufrage à tant de bateaux merveilleux et leurrèrent les marins compétents s'ils ne les connaissaient pas.

La mer qui arrive vers les plages n'est donc pas la vraie mer. La mer qu'on voit sur la plage n'est pas celle qui révèle ses profondeurs et sa source, l'origine de sa force. Cette mer est celle qui assouvit déjà ses désirs et atteint la plage pour la taquiner et pour nous taquiner nous aussi. C'est la mer qui n'est plus une mer, mais qui devint une femelle apte à se faire domestiquer et prête à s'émouvoir. Je ne sais pourquoi cette expérience de la mer ici me fit penser à celle du Nil et à quelques endroits du Sud de l'Égypte parce que je réalisai que toute chose est en pleine vigueur à sa source et à mesure qu'on se dirige vers la source. Dans certains de ces endroits, le Nil continue à affirmer sa première présence franche quand il traversa les montagnes et les rocs. On y trouve le flot du fleuve collé à la montagne témoignant ainsi de sa traversée, et on voit que la montagne elle-aussi l'affronte en le défiant avec

ses rocs tombant à travers les âges jusqu'à ce qu'il se calme graduellement en route vers son embouchure, sa force et sa vigueur s'affaiblissent ou sa fertilité s'éparpillant dans les branches du Delta, comme s'il assouvissait son désir là-bas. C'était ainsi l'état du Nil, si ce n'était pour le Haut Barragece processus chirurgical dans son corps exubérant qui diminua sa colère et son agitation et essaya de le castrer. Ce Nil que ne connaissent pas de nombreux jeunes dociles qui vivent à "la terre de l'Égypte" (comme aime l'appeler Youssef El Kaid). Comme si l'état dans lequel se transforma le Nil ressemble à celui des gens sur la terre de l'Égypte globalement. Ce Nil...Le Nil de Hassan Teleb qui dit de lui en se lamentant dans son poème intitulé "Le Nil n'est pas le Nil", publié dans son recueil intitulé "Pas de Nil que le Nil" :

- Un Nil était là, présent

Un jourl'eau couvrait cette argile sèche

Ce cours était ce sillon

Pourtant, il reste toujours quelque chose qui témoigne de la virilité de ce Nil, de sa fertilité et de sa vigueur, cette chose témoigne, comme si le Nil lui-même jurait dans la bouche de Hassan Teleb :

Vous les mortels

**Vous les maîtres, les politiciens
et les égyptianisés**

**J'ai une perspicacité pareille à la
vôtre.**

**Mais vous n'êtes pas fous
comme moi.**

**Prenez garde à mon inondation
et attendez mes révélations.**

**Vous ne me voyez pas seulement
avec les yeux.**

Attendez-moi où vous voulez,

Je suis là où je ne suis pas.

"Je suis là où je ne suis pas" je suis à la source ...à l'originedans cette profondeur occulte que vous ne voyez pas.

* * * *

Je ne sais pourquoi me revinrent ces visions et ses souvenirs quand je passai la nuit à Ras el Guinze promenant mon regard dans la nuit étoilée au dessus de moi. Je ne dormis pas jusqu'à la naissance du jour. Une fois le soleil levé, je réveillai mes compagnons pour conquérir cette mer qui nous attendait et nous appelait. Nous prîmes le premier bateau que nous trouvâmes, il appartenait à un vieux Omanien qui

s'apprêtait à embarquer dans la mer en quête de son pain quotidien. A ce moment là, j'étais un enfant ébahi, comme le remarqua mon ami le poète Seif El Rahbi...un état de joie enfantine quand je montai sur le bateau et j'y jetai nos vivres (aliments et boissons) et les matériaux de la pêche. Je plongeai dans cette contemplation joyeuse puérile imprégnée d'étonnement qui émane de la rencontre avec la nature vierge ...de la virginité elle-même, des premières sources. Au début, nous prîmes la mer près du bord de la montagne et nous nous arrê tâmes un peu pour pêcher. Je vis quelque chose de foncé qui transparaissait sous l'eau, mais dont les traits disparaissaient graduellement dans le fond. Le vieillard dit : "C'est un bateau portugais noyé depuis bien longtemps, il est devenu maintenant un nid pour les poissons." Je réalisai combien la mer était profonde au bord de la montagne. Le vieillard dit ces mots en souriant, un peu fier et orgueilleux, pour m'avertir, moi l'étranger, que leurs mers, leur force et leur vigueur firent couler les bateaux des conquérants, la mer en témoigne toujours. Je contemplai le visage du vieillard, et je le regardais intuitivement en même temps que le bord de la montagne collée à la mer, les sillons

profonds qu'avait tracés le temps sur son visage ressemblaient énormément aux aspérités qui sortaient du visage de la montagne, solides et vieilles, avec défi.

Durant tout mon séjour à Oman, je croyais que la masse montagneuse qui entoure Ras el Had et Ras el Guinze est le défi maximal de la mer qu'a fabriqué la nature. De nombreuses années après, je me rendis compte que les montagnes omaniennes atteignent le comble de leur défi de la mer à Khasb ou à Ras Masandam, ou plutôt à la cime des montagnes là-bas. Les montagnes s'étendent à travers une longue chaîne antique dont les cimes se terminent à la mer, ou plutôt dans la mer. Les scènes du rapport entre ces montagnes et la mer restent ancrées dans la mémoire à jamais. Ces scènes ébahirent mon ami le musicien et le chanteur libanais, le créateur, Fadi Fawzi, quand je l'emmenai là-bas la dernière fois. Les formations géologiques terrestres ici dans leur relation avec la mer ne se répètent que dans un autre endroit du monde dont je ne me souviens pas maintenant; c'est ce que j'ai appris de Magdi Torab, le professeur de géographie, qui est le premier à m'avoir montré le chemin vers Masandam où se trouvent les vraies montagnes de la mer.

La pêche à la mer

Pourquoi particulièrement la pêche à la mer ? Mes premières expériences de pêche avaient pour lieu les rivières et ensuite Le Nil. Les poissons des rivières sont petits et, au début, la pêche en soi ne m'intéressait pas, ce n'était qu'un moyen ou une occasion pour me divertir : un endroit calme au bord d'une rivière où vous vous asseyez pour chercher la sérénité de l'esprit et la tranquillité de l'âme, et la chose n'existe pas sans le divertissement de pêcher un petit poisson de temps en temps. Pourtant, une fois que vous pratiquez l'expérience de la pêche, elle vous attire et vous captive, de sorte que vous en demandez toujours plus. C'est pourquoi je ne me contente plus de la pêche dans les rivières du Delta égyptien, et j'allai vers le Nil avec quelques connaisseurs de la pêche dans le Nil et ses arts parmi ceux avec qui je fis connaissance par hasard ou volontairement. Peu à peu, j'appris que les vrais pêcheurs du Nil – ceux qui sont vraiment passionnés par l'expérience de la pêche et ceux pour qui celle-ci est loin d'être un passe-temps – ne se contentent de la pêche que quand ils se dirigent de plus en plus vers le sud, où le Nil devient plus fort et plus fertile au fur et à mesure qu'on avance vers

cette direction, où se trouve la source, à commencer par les lieux de pêche connus au gouvernorat de Minia et ainsi de suite. Ils réalisèrent à quel point la pollution a atteint le Nil, en tant que composante de la pollution et de la corruption qui affectèrent tous les aspects de notre vie en Égypte. Ils se dirigèrent vers le sud parce qu'il est le plus vierge malgré les dangers auxquels ils font face tels que les loups et les hyènes qui vivent dans ses endroits abandonnés de l'Est du Nil. C'est pourquoi ils allument le feu la nuit quand ils entendent les gémissements des loups. Quant aux pêcheurs du Nil qui peuvent aller plus loin, ils partent vers le lac Nasser pour pêcher, c'est un voyage pénible qui exige des équipements de pêche coûteux, parce que les poissons y sont plus grands et plus sauvages. Cela explique pourquoi de nombreux amateurs experts de pêche (même des étrangers) viennent vers ce lac pour pêcher⁽⁹⁾.

Malgré cela, la pêche à la mer est tout à fait autre...la mer est un vaste horizon sans fin, notamment celle qui s'ouvre sur l'océan, comme la mer d'Oman où je fis ma première expérience de pêche. La mer ici est pareille au Nil et au fleuve en général

non seulement du point de vue de son étendue horizontale infinie mais aussi de sa profondeur ou de son étendue verticale. En outre, les poissons et les créatures de la mer sont plus diversifiés, il y en a que nous connaissons et d'autres qu'on découvre à mesure que l'on avance dans le temps et l'espace, je voulais dire à mesure qu'on avance dans la mer et que notre expérience y devient plus profonde. La pêche à la mer a ses arts et ses outils, parmi lesquels figurent la pêche avec le filet qu'utilisent les pêcheurs qui en font une profession (pour le commerce et pour vivre), et la pêche par le lancer ou le remorquage que pratiquent les amateurs la plupart du temps: quant au lancer, il signifie que vous faites tomber d'un bateau stable un fil qui pend d'une machine à pêcher dans des endroits spécifiques, aux profondeurs rocheuses la plupart du temps et où se trouvent les nids des poissons. Quant à la pêche par le remorquage, elle signifie que vous laissez pendre le fil d'une machine à pêcher spécifique à une distance et à une profondeur bien déterminées, durant l'avancée du bateau à une vitesse calculée qui diffère selon l'espèce de poissons que vous voulez pêcher. Les machines de pêche par le remorquage

sont beaucoup plus coûteuses que celles du lancer, de sorte que l'une d'elles coûte quelques fois des milliers de livres. Je vous laisse imaginer le coût de ces nombreuses machines qu'utilisent les amateurs dans une seule croisière pour la pêche. Le pêcheur omanien s'en moque, lui qui ne compte que sur ses mains, son corps, un fil, un hameçon et une amorce vivante qu'il amène de la mer ou une amorce artificielle qu'il achète à un bas prix : c'est la pêche par l'intuition. Combien de fois vis-je ce pêcheur omanien qui guettait les grands poissons sauvages de cette façon primitive ! Un jour, l'un de ces pêcheurs m'aida à pêcher de cette manière un de ces poissons qu'on appelle à la mer d'Oman et au Golfe "Kanad" du nom de « Darak », nom que lui donnent les pêcheurs de la mer rouge (en anglais : King fish, le roi des poissons).

Je me souviens encore des traits de ce pêcheur omanien du village de Dagmar, un petit village d'Oman dont les habitants vivent de la pêche. Durant mon premier voyage à Dagmar avec mes amis, ils m'expliquèrent ce nom étrange : on disait qu'un dirigeant perse appelé Dagh gouvernait ce village à un moment où le pays était sous domination perse. Ce Dagh était un

tyran, qui voulait exercer son « droit de cuissage » sur toute nouvelle mariée du village avant sa nuit de noces. Les habitants du village lui tendirent un piège devant la maison où il allait violer une nouvelle mariée; ils creusèrent un grand trou devant la porte et ils le cachèrent de manière à le rendre invisible. Et quand Dagh passa en direction de la maison, il tomba dans le trou, alors les villageois l'y enterrèrent. Suite à sa longue absence, ses soldats demandèrent de ses nouvelles aux villageois, ceux-ci répondaient toujours : “ Dagh était là et il est passé”, c’est ainsi que le village fut nommé “Daghmar”. Quant à ce village, on ne peut y arriver qu’en suivant des routes montagneuses très raboteuses qui s’élèvent fortement en parallèle avec la mer sans barrières qui limiteraient le chemin. Vous trouvez ce village étendu sous la montagne, comme si ses habitants n’avaient de refuge que la mer, alors atteindre et fréquenter cette mer, aussi agitée et troublée soit-elle, est au moins plus aisé que d’atteindre ces villes principales éloignées derrière la montagne qu’on ne peut atteindre qu’en traversant ces montagnes extrêmement rugueuses.

Je me souviens encore de cet authentique pêcheur omanien originaire

de ce village, c’est le cousin de mon ami Abd Allah el Rahbi qui occupe maintenant un poste important au gouvernement d’Oman. Nous nous dirigeâmes vers ce pêcheur en compagnie de quelques amis : Khamis el Balouchi, Seif el Rahbi le poète d’Oman, Ibrahim el Kendi, et l’artiste Mahmoud Abdel Ate (Que la paix soit sur lui). Ils surnommaient ce pêcheur omanien de la famille Rahbi “le costaud” et des appellations semblables, le bien nommé, parce que les muscles de ses bras étaient athlétiques et forts, à force de tirer les gros poissons entre les fissures montagneuses profondes. Ce pêcheur est le premier à m’avoir appris la pêche du *Kanad* le matin, un poisson géant de la taille d’un adulte, qui nécessite au moins une demi- heure de domestication pour qu’on puisse le contrôler. Cette expérience ne me fit pas penser à celle du pêcheur héros du roman d’Hemingway intitulé *Le vieil homme et la mer*. En vérité, mon expérience, à ce moment-là, n’avait rien de la particularité de l’expérience existentielle du héros d’Hemingway, mais pourtant elle comportait tout ce que celle-ci avait d’intuitif et de spontané. D’autre part, la nuit, nous pêchâmes avec les filets,

méthode que ne connaissaient pas les amateurs. Nous passâmes presque une heure pour étendre les filets et les ramasser une heure plus tard; c'était une tâche dure pour les amateurs comme nous, puisque nous trouvâmes une pêche abondante de thon énorme qui alourdissait les filets, parce qu'à chaque mètre tout au plus des filets qui atteignaient deux cents mètres, nous trouvions un poisson accroché, de sorte que le réassemblage des filets nous épuisa, nous nous reposions quelques instants pour reprendre notre souffle. Le bateau recula à cause de sa lourde charge de poissons qui aurait dépassé une tonne, de sorte que nous ne savions que faire de cette quantité énorme à laquelle nous n'avions aucun endroit pour conserver. Nous laissâmes, en le regrettant, la plupart sur la plage pour que les pêcheurs du village qui n'avaient pas eu de pêche suffisante les ramassent le lendemain. Je ne connus jamais, ni avant ni après, une pêche aussi abondante dans quelques heures. J'espérai tant (et je l'espère toujours) de pêcher ou de participer à la pêche d'une quantité aussi énorme. Mes amis les Omaniens me promirent de m'exécuter ce vœu avant mon départ du Golfe la moitié de cette année (2006) puisque je

continuais à vivre aux Emirats proches d'Oman. Ils dirent que ce vœu se réaliserait quand nous prenions la mer à deux endroits que je ne connaissais pas avant, bien que j'avais entendu dire qu'ils comptaient parmi les meilleurs endroits de la pêche à Oman, si ce n'était parmi toutes les mers du globe terrestre : l'île Moussira et Charbatat. Je rêve jusqu'à présent de cette expérience qui, peut-être, se réalisera dans les quelques mois qui viennent, et probablement j'y trouverai quelque chose à ajouter ici ou à garder dans la mémoire qui ne tarit pas.

Dans cette mer fertile et saine, vous n'attendez pas, impatient et ennuyé, les poissons comme dans le Nil⁽¹⁰⁾. De même, dans cette mer, vous vous attendez à trouver des espèces innombrables de poissons, mais aussi quelques fois vous pêchez des créatures maritimes inhabituelles : ceci m'arriva une fois dans des endroits vierges semblables à la mer rouge. Mon hameçon retint une grande étoile de mer que je garde jusqu'à présent. Une autre fois, j'étais en compagnie de Salah El Tawil qui m'aida à approfondir mon expérience de la pêche acquise à Oman. Nous tombâmes sur une créature énorme nommé *Brûleur* parce que sa forte queue

porte du venin avec lequel elle brûle ses ennemis pour les tuer. Nous avons déjà laissé le filet le soir, dans l'espoir qu'il nous retiendrait les biens que nous acquerions le matin quand nous le rassemblerions. Celui-ci est une longue corde allongée sur deux cents mètres au moins, dont découlent des fils avec des hameçons contenant une amorce de poisson vivant ou semi vivant à peine pêché. Le matin, quand nous étions arrivés pour rassembler les filets, nous étions surpris de voir que le filet lui-même avait été attaché à quelque chose; au début, nous pensâmes qu'il s'agissait d'un rocher, nous essayâmes en vain de l'en dégager, nous pensâmes le tirer par la force du bateau provenant de celle de son moteur qui le mettait en marche. Quand le bateau commença à se mouvoir, le filet commença à réagir à ce mouvement mais difficilement. Au début, nous avons cru que le rocher bougeait aussi, mais peu à peu nous découvrîmes que ce rocher attaché n'était qu'un animal marin énorme ayant la même taille du bateau lui-même (qui est le Zodiaque). Nous ne pouvions que couper le fil de ce filet attaché au bateau, de peur que cet animal énorme brûle le bateau avec sa queue et que celui-ci se vide d'air et risque ainsi de faire naufrage.

Les poissons de la mer sont sains tant que la mer est vierge et forte. Leurs histoires divertissent les amateurs de la pêche durant leurs excursions où ils pratiquent ce loisir: ces histoires revêtent une grande importance dans ces excursions qui pourraient durer; elles aident à supporter les grandes distances et nourrissent l'espoir d'obtenir une pêche considérable ou chargée d'aventures similaires à celles qu'elles racontent. À cet égard, le conteur le plus important que je connus est Salah El Tawil. Cet homme vécut toute sa vie et jusqu'à présent dans le quartier Sayyeda Zeinab où je grandis et je vécus, tout comme mes parents et mes ancêtres. Salah El Tawil était un célèbre photographe, de sorte qu'il comptait parmi les habitants les plus riches du quartier et qu'il dépensait tout ce qu'il gagnait sur la pêche. Il fréquentait, depuis cinquante ans, la route de la mer rouge qui n'était pas encore déblayée, son voyage vers Hurghada durait une journée entière. Il fait ce même chemin (après avoir été déblayé) une fois par semaine jusqu'à présent, et même après avoir accompli lui-même quatre vingt ans; mais il est resté fort de sorte qu'il me fait penser au *Costaud* de Oman....le pêcheur de Daghmar de la famille Rahbi. Je réalisai que tous les pêcheurs

professionnels et amateurs parmi ceux qui vécurent au bord de la mer ou plutôt avec la mer, avaient quelque chose de la vigueur de celle-ci. La mer rouge était le monde de Salah El Tawil! Et tout véritable être humain doit avoir son propre monde, et cela n'a rien à voir avec sa position dans la société. Que d'êtres humains ne sont pas véritablement des humains! Malgré leur position élevée, ils peuvent manquer d'un coin à eux dans ce monde, un coin avec lequel ils se familiarisent et dans lequel ils se réfugient; ils sont "partout sans être nulle part", dans les mots de Heidegger.

Nous partions à la tombée de la nuit pour atteindre notre destination à l'aube et nous fréquentions la mer dès les premières lueurs du jour. Notre destination était, la plupart du temps, Ras el Gamacha appelée "Ken el Gamacha"⁽¹¹⁾ Cela se réfère à l'abri où les pêcheurs peuvent se protéger quand la mer est agitée et troublée. Les montagnes de la mer, ses îles et ses récifs coralliens l'entourent, de sorte qu'ils brisent ses vagues déchaînées pour protéger ceux qui s'y abritent et y cherchent refuge. La Gamacha était entièrement un abri énorme et calme propice à la pêche et au refuge. Nous partions vers cet endroit alors qu'il

n'était pas encore fréquenté : nous en connaissions l'entrée de la route principale à travers les signes placés par les gardes des frontières qui leur servaient de guide. Majoritairement, ces signes étaient des barils suivis par des rochers qui délimitent l'entrée de cet endroit dont la longueur atteint douze kilomètres allongés tout le long de deux branches dans le sable, avant la fin de la route à Ras El Gamacha.

Le chemin de Sayyeda Zeinab à Gamacha est long. Durant le trajet, les histoires qui aident à passer la nuit éveillé et dans le chemin deviennent plus belles. Pourquoi la nuit et non le jour ? La question en soi mérite méditation. Même les contes qu'on nous racontait quand nous étions petits, on nous les racontait toujours juste avant de dormir. Quel est le rapport entre ces contes, la nuit et le sommeil ? Peut-être le secret réside dans l'imagination : le conte est basé sur l'imagination, et le moment qui précède le sommeil est celui où on passe du monde réel à celui des rêves. De même, la nuit a son propre charme, elle semble abriter un secret qu'elle ne veut révéler et qu'elle nous laisse imaginer. Elle nous laisse rêver que le matin réalise ce dont nous avons rêvé. La nuit, l'univers dort et devient serein, comme si elle nous invitait à

méditer, à rêver et à imaginer. En revanche, pendant le jour, nous sommes souvent dispersés et éloignés de nous-mêmes dans les flots des buts partiels et passagers de la vie par lesquels nous sentons notre véritable existence. La nuit, nous affrontons l'existence qui nous appelle, mais le jour, nous sommes pris dans les tribulations du monde où nous nous perdons. Je ne sais pourquoi ces pensées me vinrent à l'esprit quand je me souvins de mes voyages nocturnes pour pêcher dans des endroits éloignés. Lors une des ces excursions à Hurghada, nous nous arrê tâmes comme d'habitude pour nous reposer avant l'aube, Salah El Tawil commença à raconter, comme s'il me distrayait pour m'encourager à poursuivre le chemin et à vaincre l'envie de dormir. Il me raconta qu'une fois, alors qu'il se dirigeait vers Gamacha, là où nous allions à ce moment-là ...il me raconta qu'il était en compagnie de sa femme Soad (pêcheur habile) un de ces jours où la mer rouge était vierge, même à Ras El Gamacha, et alors ils bavardaient la nuit (dans le bateau Zodiaque), à l'endroit vers lequel nous nous dirigeons, le silence et la sérénité de la mer à Khon el Gamacha furent brisés par un bruit énorme : ils virent un demi-poisson ou plutôt un demi monstre maritime énorme, de l'espèce de la

vache de mer, qui s'élevait dans le ciel pour retomber dans la mer...Cette moitié supérieure atteint quelques fois deux cents kilogrammes...où serait la moitié inférieure ? Et combien serait le volume de cet autre animal marin qui dévora cette moitié en une bouchée ? Il doit sûrement être un requin ou une énorme vache de mer.

À d'autres moments, le capitaine du bateau prenait sur soi ces histoires pour nous distraire quand la mer s'abstenait de donner, on disait alors que la mer *s'abstenait*, et par suite la pêche devenait interdite. Dans ce cas, les histoires de pêches devenaient plus intéressantes...ceci comporte une des sagesses de la vie : celle-ci n'a de sens ni de valeur sans ce grand espace d'imagination, de prévoyance, d'attente, de probabilité et d'espoir d'obtenir quelque chose qui n'existe pas ici et maintenant, mais qui peut exister! Le capitaine nous raconta qu'une fois, alors qu'un de ses ancêtres les pêcheurs à cet endroit où nous étions maintenant, il cherchait à pêcher le jour, la mer se brisa en un bruit énorme et l'obscurité totale de la nuit remplaça la lumière du jour... le petit bateau fut avalé par un énorme animal marin, et quand celui-ci n'arrivait pas à le digérer, il le recracha. C'était le moment qui séparait

l'obscurité de la lumière, la nuit du jour. Notre esprit pourrait ne pas croire ces histoires, mais un coup d'œil simple sur l'Histoire nous les fera croire. Il suffit de jeter un coup d'œil au musée des espèces maritimes à Hurghada pour savoir combien était le volume des requins qui vivaient à cet endroit, et pour savoir comment était le poisson nommé *sirène*, une espèce maritime dont la moitié supérieure du corps est celle d'une femelle humaine et la moitié inférieure celle d'un poisson. Même cet amalgame surprenant et étrange nous laisse imaginer, et nous montre la ressemblance qui existe entre nous et les créatures de la nature. Cet aspect sauvage de la nature nous amuse, comme si nous ressentions la nostalgie de notre origine, de l'origine de l'existence et de sa nature sauvage endormie. Chaque fois que j'allais pêcher à Hurghada, je nourrissais l'espoir de pêcher quelque chose de semblable à ces créatures maritimes gardées au musée. Mais jamais ! Et cela comporte aussi quelque sagesse de la vie, l'Histoire ne recule pas...mais elle avance toujours, et c'est ainsi qu'elle perd une part de sa virginité et de sa vigueur...le dicton du temps : tout ce qui commence fort s'affaiblit graduellement.

Pourtant, la pêche a toujours son charme : ce charme ne réside pas dans

l'instant-même de l'assaut (qui peut-être ne viendra pas), mais il réside dans l'instant qui le précède; atteindre le moment de l'apothéose de tout acte que nous faisons n'est pas la source du plaisir, mais c'est son but et l'instant où celui-ci s'accomplit ! C'est pourquoi le charme de la pêche réside dans l'espérance, la prévoyance, l'attente de cet inconnu qui peut survenir à tout moment, il demeure toujours une possibilité apte à se réaliser, et nous n'avons qu'à attendre dans l'espoir qu'il se réalise. C'est pourquoi on dit toujours que la pêche est un don, un bien qu'on espère et qu'on attend, mais on ne sait ni où ni quand il nous viendra. Le plaisir de la vie elle-même réside dans ce sens profond que nous vivons de manière dense lors de l'expérience de la pêche; si tout homme est destiné à connaître au préalable son don et son sort, la vie perdrait ainsi de son sens et serait sans plaisir ni joie. L'expérience de la pêche nous fournit une image simple mais dense de l'expérience de la vie.

Toute personne qui pratiqua l'expérience de la pêche connaît et croit ceci : **la pêche est un don et un sort.** Que de fois expérimentai-je ceci alors que je pêchais avec mes amis dans le bras de la mer ! Tant de fois, la pêche

abondante était le lot de l'un d'entre nous, non parce qu'il avait le plus d'expérience et d'habileté dans ce domaine, mais simplement le plus chanceux...la chance et le sort n'ont pas de justificatifs et nous ne devons pas leur en chercher un...c'est une question de foi absolue. Je me souviens avoir connu cette expérience la dernière fois quand j'étais avec mes amis pour pêcher à la mer rouge: le moment de l'excursion n'était pas celui de la pêche; en outre, quand nous étions arrivés au bras de la mer, l'horaire ne convenait non plus à la pêche. C'était midi, et il est connu que c'est le pire moment de la pêche, parce que le meilleur c'est avant le coucher du soleil et à l'aube, et quelques heures de la nuit à des moments bien déterminés. Alors, tout était mal propice à la pêche y compris le climat puisqu'un vent se leva et agita les vagues de la mer et nous obligea d'aller dans un endroit où la mer est peu profonde de sorte qu'on peut voir les récifs coralliens qui s'efforcent d'arrêter les vagues de la mer...les pêcheurs ont recours à cet endroit nu où l'on ne peut pas pêcher, sacrifiant ainsi leur désir immense de pêcher et évitant la colère insupportable de la mer. Nous essayâmes de pêcher dans cet endroit

pour nous divertir. Comme prévu, personne ne pêcha rien, mais après un moment pas très long, mon hameçon pêcha beaucoup de créatures et cela étonna mes amis. Encore plus surpris étaient-ils quand mon hameçon retint un gros poisson appelé "Nagel" qu'on ne s'attendrait pas de pêcher dans ces régions peu profondes. Comment cela arriva-il ? ce qui se passa c'est que je jetai deux hameçons qui pendaient du même filet que je fis tomber dans cette eau peu profonde...un petit poisson fut retenu par l'un d'eux, un poisson qu'on s'attendrait à pêcher dans ces endroits peu profonds...et alors que je tirais mon filet pour soulever ce petit poisson je sentis un grand coup qui entravait le tirage du fil et l'alourdissait, de sorte que je crus que l'autre hameçon avait été retenu par un rocher ou par un récif corallien, mais je senti par l'intuition du pêcheur qu'il ne s'agissait pas d'un rocher mais d'un gros poisson, parce qu'il résistait. Qu'est-ce qui se passa effectivement ? Un des deux hameçons pêcha un petit poisson comme je m'y attendais, et alors que je tirais mon filet et je l'amenais vers la surface du bateau, un gros poisson de l'espèce "Nagel" se lança pour dévorer ce poisson, ce gros poisson fut retenu par l'autre hameçon

qui devint vide, parce que les très petits poissons qui vivaient dans ces endroits peu profonds avaient dévoré son amorce. Mais comment cet énorme poisson avait pu être retenu dans un petit hameçon destiné à pêcher les petits poissons, et en plus il ne pouvait pas s'enfoncer dans la peau épaisse d'un poisson de cet espèce ? Que se passa-il ? Après avoir réussi à soulever ce gros poisson vers la surface du bateau avec l'aide de quelques compagnons et à la surprise de tout le monde... nous constatâmes que le hameçon vide retint ce gros poisson par son organe génital, c'est un orifice mou que peut transpercer cet hameçon et par la suite le poisson est retenu de sorte qu'il ne peut échapper. Mais comment cet hameçon put retenir ce petit orifice en particulier du corps entier du poisson ? Aucune explication à cela... c'est une pure coïncidence rare, c'est un don et un sort inexplicables ! Puisque la pêche que je reçus ce jour-là qui était mal propice à la pêche équivalait celle que j'obtiens effectivement dans les meilleurs jours propices à la pêche et qu'aucun de mes amis les professionnels de la chasse ne reçut une pêche pareille !

Un des pédants me dit un jour qu'il ne trouve aucun plaisir à la pêche

parce que c'est une sorte de meurtre, et par suite elle est immorale ! Je méditai tant sur cette question et jeus maintes fois pitié pour le poisson que je pêchais alors qu'il mourait. Mais ce qui me consolait toujours c'est ce sentiment occulte que l'existence entière est bâtie sur l'auto-dévoration, et l'homme, à la fin, vient pour les dévorer tous afin de s'alimenter, et cela comporte une des sagesses de la vie; à savoir lutter et se bousculer partout, tel que nous l'apprîmes de Schopenhauer avant Darwin. Mais les poissons diffèrent des autres espèces animales par leur manque de distinction; un grand peut dévorer un petit de la même espèce. Majoritairement, cela n'arrive pas dans les autres espèces animales, même pas dans le monde des oiseaux domestiques. Une fois, Salah El Tawil m'emmena à une excursion pour pêcher les pigeons, puisqu'il excellait dans toutes sortes de pêche et de chasse : il me testé et m'entraîna au début à bien viser avec le fusil de chasse... je me conduis en héros, suscitant ainsi son admiration (je devais cela à ce que j'appris de l'habileté de viser durant mon service militaire). Pourtant, je n'éprouvai aucun plaisir du tout à chasser les pigeons, je ne pus les chasser.... ces êtres doux qui ne se

mangent pas entre eux, mais qui se font des galanteries. De même, je vus dans le monde animal des sentiments qui n'existent que dans celui des hommes. Durant une des excursions où j'accompagnai Salah El Tawil pour chasser l'animal, je ne pus poursuivre avec lui cette expérience, il s'en était fait un métier également, de sorte qu'il fit une collection de beaucoup d'animaux qu'il momifia et gardés dans sa petite maison quartier Sayyeda Zeinab : des aigles rares, des loups et des têtes de gazelles. Cette fois où je l'accompagnai, c'était pour chasser des gazelles....nous nous dirigeâmes vers la vallée Dom située à Ain Sokhna où vivaient, à ce moment-là, de nombreux animaux sauvages. À un endroit, nous restâmes longtemps jusqu'à l'apparition d'une gazelle qui marchait d'un pas nonchalant. Salah El Tawil lança sa première balle de son fusil à cartouches, elle atteignit la gazelle dans une de ses pattes de devant, de sorte qu'elle resta clouée là où elle était, incapable de bouger. Salah El Tawil s'apprêta pour la deuxième balle qui devait mettre à mort l'animal...Salah El Tawil s'accoutuma à la cruauté, de sorte que je crus qu'il ne se souciait plus de sentiments ni d'affection et qu'il ne distinguait plus

entre la pêche des requins et la chasse des gazelles. Je trouvé au autre Salah El Tawil à cet instant-là...il se cloua lui-aussi à sa place et ne put tirer la deuxième balle décisive...je contemplai la scène et jei sus pourquoi : la gazelle se cloua à sa place et nous regarda, elle nous lança un regard, comme si elle nous reprochait en se demandant : "Pourquoi ?" Nous vîmes une larme dans ses yeux. Je n'oublie ni ce regard ni cette larme.

Les poissons ne connaissent ni ce regard ni cette larme, ils n'ont qu'un regard qui ne change pas, un regard qui semble se diriger nulle part. En outre, les poissons (même ceux de la même espèce) n'hésitent pas à se dévorer. Cela explique pourquoi nous ne sympathisons pas avec eux comme nous sympathisant avec beaucoup d'animaux. Quelques espèces animales seulement nous font sentir qu'elles sont proches de nous, comme les dauphins. Ceux-ci conçoivent, réalisent et ressentent. C'est pourquoi il y a entre eux et les hommes une certaine relation. Ils sont domestiques et connaissent la sympathie et la ressentent. En revanche, les poissons ont ce sentiment intuitif et le pressentiment de la vie et du danger de mort qui menace cette vie. J'ai appris

cela par l'expérience de la pêche : j'ai appris que chaque espèce de poissons a sa propre manière de résister, de sorte que j'ai appris à distinguer l'espèce que je pêche non seulement par la manière par laquelle elle résiste alors que je la tire vers la surface : la daurade tire fortement le fil vers le bas, de sorte que vous trouvez que le bras de la machine à pêcher d'où pend le fil se tordit : sa tête se dirige toujours vers le bas, comme s'il voulait toucher la surface de l'eau ou y plonger. Un autre type de poisson se dirige rapidement vers le haut, parce qu'il cherche à anticiper votre acte de retirer le fil vers le haut pour qu'il puisse être libre d'échapper à l'hameçon. Parmi les poissons de la mer rouge qui agissent ainsi, une espèce appelée "Mehsena". Le Barracuda agit de même, mais dans l'objectif de couper le fil du haut parce qu'il a des dents tranchantes capables de couper le fil en une bouchée une fois atteint. C'est pourquoi le pêcheur habile est celui qui doit tirer le fil plus rapidement que le Barracuda, et cela est tributaire de son expérience qui lui permet de reconnaître l'espèce de poisson que son hameçon retint. Toutefois, tous les poissons ont une connaissance instinctive qui leur permet de sentir le danger mortel qui les

menace: c'est la raison pour laquelle la résistance des poissons augmente graduellement à mesure qu'on les tire vers la surface de l'eau. Cette résistance atteint son comble près de la surface, c'est l'instant où la force du poisson atteint le comble de sa vigueur. Cela explique pourquoi c'est aussi l'instant où augmente la capacité du poisson à s'échapper et à se libérer du piège où il fut pris. Qui lui apprend cela ? C'est la volonté de la vie qui secoue tout être vivant, comme nous l'enseigne Schopenhauer.

* * * *

LA VIE ET LES HOMMES AUX ÉMIRATS

La première fois où j'allai au Golfe c'était vers la fin de l'année 1989 quand je partis en mission en tant que professeur invité à l'Université des Émirats. À cette époque, on traitait l'Égyptien avec respect dans tous les pays du Golfe, probablement parce que la dépression que connus l'Égypte sur tous les plans et l'absence de son rôle pionnier et national n'étaient pas encore connus et ne se reflétaient pas encore dans la manière dont les autres nous considéraient. Peut-être aussi parce que certains pays du Golfe n'étaient pas encore très riches, et certains hommes et riches vieillards qui connurent la

richesse se souviennent encore de l'époque de la pauvreté et de la privation qui n'était pas éloignée. Même ceux qui ont moins de cinquante ans ont conscience de cela, même s'ils ne le déclarent pas tous ! Parmi les personnes les plus nobles que je connus aux Émirats, figure mon ami Abdel Razzak Al Madreb qui est une des rares personnes qui le sait et qui n'en a pas honte. Un jour, il me raconta que, quand il était enfant, il faisait ses besoins comme tous les hommes dans un espace ouvert près de la plage de Dubaï. L'espace où les gens faisaient leurs besoins (et qu'on appelle *toilettes*) était alors un luxe réservé aux femmes, pour des raisons indépendantes de leur distinction des hommes, mais par pudeur. Cet espace où l'on faisait ses besoins n'avait rien de luxueux, nous le savons maintenant, il ressemblait à un abri où il y a un trou sans drainage, il ressemble exactement à ce que les soldats égyptiens connaissaient sous le nom de *Abkhana* dans les espaces où s'effectuaient les opérations militaires dans le désert.

Les enfants d'aujourd'hui ne connaissent pas cela, les enfants de l'époque moderne aux Émirats ne savent pas que, quand Dubaï n'abritait

que des cabanes, Le Caire ou Damas ou Baghdad ou Rabat (et beaucoup de villes de la Syrie et du Maghreb Arabe) étaient de grandes et belles villes ayant des racines profondes dans l'Histoire, alors que la plupart des villes du Golfe étaient inconnues et n'avaient même pas de trace géographique. Mon ami Chahed El Mahgoub, le professeur de géographie, nomme comme cas étrange la naissance de ces villes modernes qu'il nomme "*une erreur géologique*". Cette appellation est certainement ironique jusqu'à la cruauté, mais elle comporte une part de vérité : de telles villes se sont construites à cause de la découverte du pétrole dans cet endroit spécifique et non un autre où la nature devrait être plus généreuse. Le désert aride n'a rien qui donne la vie, il n'y a pas d'eau, le secret de la vie, ni d'êtres humains qui y habitent et font l'Histoire. Il n'y a que les bédouins nomades qui ne se fixent à aucun endroit, et "*il est temps que celui qui n'a pas d'adresse fonde une civilisation*", selon les mots de Louis Awad.

Pourtant, cette même vérité nous fait reconsidérer cette appellation ironique, nous ne considérons pas le pétrole ici en tant qu'*erreur géologique* mais comme un *bond géologique* qui

met en valeur une aporie divine. Ainsi une transformation humaine soudaine en résulta à cause de facteurs géologiques où l'homme n'intervint pas, puisque Le Bon Dieu Généreux voulait donner quelque chose à ceux qui n'avaient rien à une époque non lointaine⁽¹²⁾. Le pétrole amène l'argent et amène la sédentarité qui rassemble les gens dans une terre quelconque. L'argent apporte beaucoup dans notre monde actuel s'il est bien utilisé, mais, seul, il ne peut apporter rien d'authentique. Jusqu'à présent, cet argent n'a été utilisé qu'à la construction d'une façade trompeuse dont l'exemple le plus flagrant et fragile est la ville de Dubaï. C'est pour cette même raison qu'un de mes amis parmi les poètes du Golfe appelle cette ville *la ville orpheline*, ou la ville qui n'a pas d'Histoire puisqu'elle vit le jour telle une plante sauvage qui n'a pas d'origine. Elle vit le jour soudainement et par force, contre la volonté de l'Histoire et celle du développement naturel à cause du pétrole qui jaillit autour d'elle et qui ramena l'argent qui, à son tour, attira le commerce dont elle est le centre, sans que cela ne soit accompagné d'une construction urbaine qui exprimerait la personnalité et l'identité de ceux qui la possède, ni d'une création artistique, ni

d'un développement dans le domaine de l'enseignement qui assumerait la tâche de la formation de la culture du citoyen des Émirats et la confirmation de son identité.

Les modernes, les nouveaux riches parmi les ressortissants de ces villes, ne sont pas conscients de ces vérités, et c'est là où réside le danger, parce qu'ils ne contribuent pas à la fondation d'une civilisation à travers une accumulation historique de la richesse, mais ne veulent que profiter du luxe qu'ils ont trouvé, c'est une génération "*qui ne grandit que dans le luxe*", selon les mots d'Ebn Khaldoun qui cherchait à justifier la naissance et la dégringolade des villes dans les civilisations arabes. Ce n'était pas le cas des Émirats uniquement, mais c'est la même chose pour toutes les autres villes du Golfe, de sorte que pas plus qu'hier un incident étrange eut lieu à Doha et qui exprime l'apogée de ce phénomène qui commença à prendre de l'ampleur dans les villes riches du Golfe, à savoir la vente des numéros spéciaux dans des enchères publiques à des prix exorbitants : des numéros de plaques d'immatriculation de voitures, ceux des postes de téléphone fixes et portables. Ce qui arriva à Doha, c'est la vente d'un numéro de portable à dix millions de

Riyal qatarien : un coup de folie extrême qui révèle le vide de la raison et de l'âme et qui annonce la dégradation et la dépression dont parle Ebn Khaldoun, tout en tenant compte du fait que la dépression ici ne sera pas la décadence d'une civilisation déjà en place ou d'un héritage d'un passé lointain, mais elle ressemblera à l'enterrement d'un fœtus qui n'a pas encore vu le jour. Cet incident a eu lieu le 22 Mai 2006 et les historiens doivent l'inscrire pour qu'il soit la preuve des mots d'Ebn Khaldoun cités dans son ouvrage intitulé *Les Leçons* ou un avertissement pour celui qui le comprend !

L'état d'esprit des gens du Golfe n'était pas ainsi quand j'y allai en mission pour la première fois pour une durée de quelques mois. Ils étaient généreux à l'égard de leurs invités, les estimaient et aimaient offrir aux autres ce que Le Bon Dieu leur donna de richesse temporaire non permanente pour qu'elle profite aux hommes qui l'utilisent à une fin durable. C'est la raison pour laquelle ma joie était immense quand j'allai en mission l'année suivante. La mission au Golfe pour l'Égyptien d'aujourd'hui signifie essentiellement l'amélioration de sa situation financière et de son niveau de

vie. Cela n'arrivait pas autrefois à l'Égyptien quand il partait en mission vers les pays du Golfe aux frais du gouvernement égyptien, et quand on appelait l'argent "*Massari*" comme le disent les Syriens jusqu'à présent, comme si l'argent n'était vraiment de l'argent que s'il est égyptien, parce que la valeur de la livre égyptienne autrefois dépassait son crédit en or. Ma joie se décupla parce que le pays où j'étais en mission pour la première fois était le sultanat d'Oman qui compte parmi les pays du Golfe les plus importants du point de vue de l'Histoire et de la géographie. On ne connaissait du Golfe que de ces deux endroits qu'on appelait *La côte de l'Oman et Bahreïn*.

Oman compte parmi les meilleures villes du Golfe, en terre et en population: Le Bon Dieu lui accorda une nature vierge et saine où la montagne est en harmonie avec la mer laissant un vallon entre elles où les hommes se protègent à la montagne et peuvent fréquenter la mer, apprendre ses arts et la découvrir. En outre, la plupart des Omaniens se distinguent par une modestie extrême et une exquise politesse. Serait-ce que ce peuple aurait été éduqué par la nature même avec ses montagnes raboteuses et sauvages ? Ou

par ce dont elle le priva et qu'elle donna à ses voisins ? Ou en lui laissant pour vivre que ce qu'il trouve devant lui à la mer avec tout ce qu'elle impose à celui qui la fréquente ? C'est peut-être cela. La politesse immense qui caractérise l'Omanien se révèle au visiteur ou à l'hôte dès le premier abord : si vous en rencontrez un par hasard, ne serait-ce qu'un agent de circulation pour une raison quelconque, vous trouverez qu'il vous aborde avec beaucoup de salutations et vous demande même des nouvelles de vos parents qu'il ne connaît pas naturellement.

Je passai à Oman six ans, depuis 1990 jusqu'à 1996. Ces années s'écoulèrent sans peine, bien que le *"dépaysement soit une affliction"*, comme l'affirme le fameux proverbe égyptien, ou qui était célèbre quand l'Égyptien était plus attaché à sa patrie et à sa terre, de sorte qu'il jurait, quand il était à l'étranger, disant : "Par mon dépaysement!" Ce qui m'aida à surmonter le dépaysement c'est le bon cœur des habitants d'Oman comme aussi la beauté de sa nature vierge et l'harmonie qui se dégage de ses montagnes et de ses mers. De même, l'homme qui va vers un nouvel endroit passe un certain temps à le découvrir et

trouve un plaisir à cette découverte tant que cela dure et se poursuit. Ce qui m'aida encore plus à supporter le dépaysement c'est que, à ce moment-là, j'étais encore jeune, et certainement ce que nous supportons dans notre jeunesse nous ne le supportons pas quand celle-ci n'existe plus, ce ne sont pas seulement les capacités du corps qui s'affaiblissent graduellement mais aussi l'énergie de l'âme, de sorte que l'âme penche vers la sérénité et la vie méditative. C'est la raison pour laquelle je souffrai plus lors de mon deuxième séjour au Golfe dont je passe le dernier épisode ici aux Émirats, bien qu'il soit plus court que le premier. Au début, la distance loin de mon pays n'était pas la source de ma souffrance, mais cela était dû à des incidents et à des constatations qui aggravaient mon dépaysement et dont la plupart avaient pour source des personnes, notamment les experts en matière de voyage et de résidence au Golfe. Je parlerai d'eux de manière plus élaborée plus loin, parce que le discours sera long et que leur état est étrange, qui reflète la transformation que subit la situation des pays arabes, y compris en Égypte particulièrement, suite au pétrole qui jaillit des pays du Golfe, sans que nous ni ses habitants ne nous en rendions compte.

Je voudrais m'attarder maintenant, sur ces non-arabes qui habitent ou colonisent le Golfe. Il s'agit d'une colonisation civile, mais ce n'est pas la colonisation qu'impose le vainqueur au vaincu, mais celle qu'impose celui qui est dans le besoin au propriétaire de la terre qui ne peut pas se passer de lui. Ce propriétaire n'était pas prêt à gérer le bond matériel qui transforma tous les aspects de sa vie. Il eut alors recours à cette main d'œuvre qui n'est pas coûteuse parmi les plus pauvres travailleurs de l'Inde, du Bangladesh, d'Afghanistan et du Pakistan, et d'autres pays asiatiques. Toutefois, la majorité de ces travailleurs étaient des Indiens. Sans doute, il y a un facteur psychologique qui contribue à accentuer ce phénomène : le nouveau riche cherche toujours à se sentir maître, notamment si ceux qu'il domine sont des ressortissants des civilisations ayant de profondes racines historiques comme les Indiens, et pour vivre et sentir cette domination, il doit faire venir ceux qui assument le rôle des esclaves et des serviteurs. Mais, sans que le maître ne le réalise, l'esclave devient maître parce qu'il assume le rôle dont le maître ne peut pas se passer, le maître semble donc soumis à l'esclave et ne peut vivre sans lui. Dans ce rapport, il

y a quelque ressemblance avec la problématique maître et esclave dont a parlé Hegel, ne serait-ce qu'une ressemblance formelle. L'Oman a pris conscience de cette histoire complexe et a commencé à lui prêter attention, et d'autres pays comme le Golfe ont fait de même. En revanche, le phénomène est toujours présent, mais il gagna de l'ampleur aux Émirats parce que leur nombre d'habitants est originairement inférieur à celui des arrivants, notamment ceux qui y vivent parmi les arrivants asiatiques. Mais où est le rapport entre quelqu'un comme moi et cette histoire du Golfe ? Où est le rapport entre l'état de dépaysement et ce phénomène humain étrange ?

Je me souviens encore de ma première expérience du Golfe quand j'effectuai un séjour passager aux Émirats en 1989 en tant que professeur invité pour quelques mois. Mon séjour était financé par l'Université, et j'habitais à l'hôtel Holiday qui donnait sur la rivièrre de la ville de Charka. Je demandai au chauffeur que m'accordait l'Université à ce moment-là de me renseigner sur un quartier populaire où je pourrais me rendre. Il m'indiqua une certaine place à Dubaï située proche de Al Charka appelée la place Abdel

Nasser par référence au président de l'Égypte dont les Arabes reconnaissaient le mérite et qu'ils vénéraient encore, de sorte qu'ils nommaient certaines des places principales de leurs pays du nom d'un président égyptien. Ils changèrent maintenant le nom de cette place, et cela indique clairement leur désir de se dissocier de l'identité, du nationalisme et de l'Histoire arabe). Le premier vendredi, je me dirigeai vers cette place et je demandai au chauffeur de s'arrêter avant d'arriver à la ville pour que je puisse l'atteindre à pied, en la découvrant peu à peu. À mesure que je m'approchais, des voix étranges perçaient mon oreille, elles s'élevaient et devenaient plus fortes graduellement, je ne pouvais les identifier ni savoir d'où elles venaient, je savais par l'intuition uniquement que c'étaient des voix humaines, mais je n'en distinguais rien jusqu'à m'être rapproché de telle sorte qu'elles devenaient de plus en plus fortes confirmant ainsi une présence intense. Ce bourdonnement, ces voix si fortes, je n'arrivais pas à les distinguer. Je découvrit finalement que ces voix qui montaient n'étaient autres que celles des milliers d'Indiens et de leurs semblables les Afghans et les Battans parmi ceux qui encombraient la place que je venais

d'atteindre et qui guettaient les autobus publics qui les transporteraient vers leurs domiciles, après avoir passé quelques heures à se promener près de la plage et à acheter des marchandises peu coûteuses et usuelles. Plus tard, j'appris que les langues des Indiens, elles seules, sont très nombreuses, et cela explique les interférences de voix que j'entendais et qui ressemblaient à un bourdonnement qui devenait plus fort à mesure que je m'en approchais. Ce jour-là, je me demandai: "Où suis-je maintenant ? Et où serais-je ?". Je me souvins de la phrase lourde de sens de Heidegger qui incarne toute sa philosophie de la langue : "**La langue est là où réside l'existence**", nous existons, et nous sommes de vrais êtres humains à travers la langue que nous prononçons, que nous vivons et chantonnons.

Par cette allusion, je n'ai aucune intention d'être hautain vis-à-vis de ces langues et de ses peuples; les Indiens sont, par exemple, titulaires d'une antique civilisation si importante qu'on ne peut ignorer la langue de son peuple. La plupart d'entre nous, et plus particulièrement les Égyptiens, écoutons avec plaisir la vraie chanson indienne, du point de vue de la mélodie et de la langue. C'est pourquoi quand les Indiens

vinrent au Golfe pour servir ses maîtres en échange des biens que Le Bon Dieu donna à ceux-ci, les gens du Golfe ne pouvaient pas les traiter comme s'ils étaient de simples serviteurs: ce sont des serviteurs indispensables, c'est la raison pour laquelle ils imposèrent non seulement leurs goûts (y compris dans la nourriture) à leurs nouveaux maîtres, mais aussi leur langue que beaucoup d'habitants du Golfe apprirent afin de bien communiquer avec eux, de les comprendre ou de s'entendre avec eux. L'état de ces asiatiques au Golfe est étrange et incarne pour moi un paradoxe: ce sont **les vainqueurs vaincus**, vainqueurs par leur civilisation profondément enracinée dans l'Histoire, et vaincus par leur situation historique actuelle au Golfe, de sorte qu'ils représentent les opprimés ou **les victimes du Golfe** en tant qu'ouvriers peu coûteux que leur pays ne put nourrir et qu'il cracha ici pour qu'on leur jette des miettes. Mais finalement, grâce à leur grand nombre, leur diversité et leur concentration dans un endroit, ils en modifient les traits et influencent la langue, leur présence donna même naissance à une langue étrange de communication faite de soi-disant mots et lettres arabes formés à partir de règles

et de structures particulières qui n'ont rien à voir avec l'arabe, mais qui s'impose en tant que langue de la rue.

Chaque fois que je me rendais à Dubaï, un état de dépaysement plus dense et plus profond m'obsédait : là, je me trouvais égaré entre des langues différentes et d'humains que rien ne lie, comme s'ils n'étaient pas des humains, mais des marionnettes répandues partout. C'était mon état et mes sentiments quand j'allais au "city center" ou "le centre de la ville" à Dubaï pour faire mes achats ou pour me divertir, tel que me le conseillaient certains de ces hommes qui aiment et qui firent une profession de la vie au Golfe, ces fascinés par ces centres commerciaux élégants et riches qui exposent sous vos yeux toutes les marchandises du monde, et avec elles tous les hommes venus de partout qui se promènent dans ces centres soit pour acheter soit pour faire autre chose . Des femmes de toutes parts, de toutes races et de toutes couleurs, se promenaient, allaient et venaient, pareilles aux marchandises qu'elles regardaient ou qu'elles achetaient, **des marchandises qui en achètent d'autres, des humaines pareilles à des marchandises**. Des femmes passaient en vêtements

luxueux et chers, des vêtements qui laissaient voir plus qu'ils ne couvraient, et quelques fois même qui ne couvraient rien, des femmes pas comme les autres, des corps sveltes et délicats, radieux, offerts, séducteurs, comme si elles étaient des reines de beauté venues de toutes parts pour la prostitution, et les prix variaient selon les races, les espèces et d'autres attributs. Que rivalisent les concurrents!⁽¹³⁾ Cette scène surprend l'homme (ou le vrai être humain) qui s'y trouve jeté. Il doit forcément se demander : "Suis-je dans un pays arabe musulman ? Qui sont ces arabes musulmans ? Voire, où sont déjà les Omaniens ?" Ils sont peu dans cette scène, de sorte que vous ne les voyez presque pas, ils sont isolés dans cette foule. Vous trouvez l'un d'eux courant après une de ces femmes, à la recherche d'un plaisir passager ou relativement long à travers le mariage à durée fixée à l'avance; pourtant, à ce moment là, il pratique une sorte d'oppression sur sa femme ou sa sœur !

C'est la société des contradictions multiples causées par ce bond financier énorme dans une société qui ne veut être à la mesure de ce bond ni s'y préparer au niveau humain avec toutes les dimensions cognitives et

axiologiques qui se reflèteraient dans le comportement. En fait, il apparaissait évident qu'il n'y avait aucun intérêt pour la formation culturelle, artistique et créative de l'homme, de sorte que celui-ci assimilerait ce bond et sache comment en profiter et comment le traiter. Ce qui se passa s'oppose radicalement à cela, même au niveau de l'éducation elle-même. Que peut être la formation d'un homme fragile qui ne s'intéresse pas à la culture, ou à ce que les Allemands nomment "*La science de l'âme*" ? Que peut devenir l'aide à l'apprentissage d'un homme qui ne connaît que l'addiction au marché, dans son sens le plus cruel, et n'est bon qu'à se débrouiller avec la technologie sous son apparence trompeuse, cette technologie comme instrument qu'on utilise pour paraître, pour se mettre en valeur, avec orgueil et fierté sans savoir d'où elle vient, sans la fabriquer ni contribuer à la créer ? La plupart des jeunes de cette société et de ses semblables parmi les villes du Golfe s'occupent de voitures, de portables et de femmes. Les jeunes des Émirats s'achètent de nouveaux portables toutes les trois semaines, et au maximum tous les trois mois, tel que le démontrèrent certaines études ! Ils sont à l'heure avec

le développement technologique qui avance à grande vitesse sur le plan de la consommation, sans qu'aucun d'eux ne participe à la réalisation de ce développement. Je ne dis cela ni ne le mentionne pour m'apaiser puisque je n'ai aucune animosité à l'égard de n'importe quel endroit où je vécut, même si je connus là-bas une expérience pénible ou qui n'aboutit pas, mais je le dis et le cite tel qu'il se présente à moi parce que cela incarne la crise du Golfe à partir d'une expérience personnelle imprégnée de cohabitation et de perception des choses et des détails que les études scientifiques ne révèlent pas parce qu'elles s'y perdent. Il s'agit de gens qui œuvrent contre leur personnalité, contre leur propre existence, contre leur identité qu'ils ont essayés au début, de forger, et par suite contre leur survivance!

Pour moi, Dubaï résume cette crise du Golfe dans son expression maximale, et nous ne devons pas la considérer comme exemple à suivre parmi les autres villes du Golfe. Pour y remédier elle doit elle-même chercher à se rendre compte de la crise qu'elle traverse. Le centre de la ville à Dubaï (ou ce qu'on appelle le *City Center*) était pour moi le foyer de cette crise, et par

suite il réveillait en moi le comble de mon sentiment de dépaysement. Ce centre désormais n'est plus le centre le plus important, il recula devant les autres centres plus luxueux, plus riches et plus confortables dans les pays les plus développés et les plus riches. Parmi ces centres qu'on construisit récemment, un centre immense abrite une salle couverte imitant les salles de patinage dans les zones glaciales de l'Europe et autres pays..La glace dans un de ces endroits les plus torrides de la terre ! C'est une sottise extrême que de dépenser pour des choses factices, imaginaires, artificielles et qui n'ont rien à voir avec la terre, le lieu, le climat ni les hommes. Une course sans frein vers plus de dépaysement et vers plus de masses en ciment qui ont une apparence élégante et luxueuse, mais qui ressemblent finalement à des cristaux magiques qu'exposent des photos imaginaires qui ne sont pas vraies, ou qui ressemblent à des bols en verre qui gardent momentanément vivants les poissons pour que trouvent plaisir à les regarder des gens semblables à des pièces de musée et aux poissons qu'ils regardent.

Dans ces centres ou ces édifices luxueux, tout brille, tout est beau : les parquets en marbre luxueux qu'on

nettoie et qu'on fait briller constamment avec des produits parfumés dont vous sentez l'odeur une fois que vous y accédez à travers les portes qui s'ouvrent automatiquement. Ce sont des portes transparentes en verre jusqu'à être invisibles, on ne voit donc que ce qu'elles laissent voir : que de fois vis-je des ouvriers asiatiques qui les font briller assidûment nuit et jour avec les meilleurs détergents ! Que de fois vis-je de simples visiteurs qui venaient pour regarder, éblouis, et qui se cognaient contre ces planches de verre, fascinés, comme si c'étaient des portes magiques qui s'ouvriraient sur le trésor (imaginaire) sans qu'on leur dise: "Sésame, ouvre-toi." Ces choses ne sont perçues que par un contemplateur comme moi, assis à un café dans ces édifices et qui observe la scène globalement et dans ses détails, un observateur qui ne s'intégra pas à la scène ni devenu une de ses composantes, mais qui reste à l'extérieur vu de par sa formation et sa personnalité. Oui, c'est là où réside mon dépaysement au sein de cette scène répétitive. Les portes en verre ne sont pas les seules qui permettent de voir mais aussi les parquets luxueux en marbre qui brillent comme le verre. Il y a toujours un ouvrier, un Indien la plupart du temps,

debout, en état d'alerte pour nettoyer tout ce qui salit ce parquet parmi les déchets qui atteignent la surface en marbre, miroitée et transparente. Poussant le luxe à l'extrême, cet ouvrier utilise habituellement ces détergents dont se dégage une odeur parfumée qui se répand dans tout l'établissement. Tout cela fascine les naïfs, les simples d'esprit et la majorité des gens, de sorte qu'ils pensent que c'est l'apogée du rêve et du souhait s'ils arrivent à y pénétrer et à y vivre, c'est le paradis sur terre. Les propriétaires de ce paradis qui le défendent et ceux qui ont l'ambition d'y pénétrer ne savent pas que c'est un rêve factice qui n'a pas de sens, et que la compétition acharnée pour construire de tels édifices qui dépassent les autres du point de vue du luxe, de la longueur, en largeur et en hauteur, tout cela ne veut rien dire. Ceux-ci ne savent pas et ne comprennent pas que ce genre d'édifice qui n'obéit qu'à des règles et à de telles conditions est le pire type de construction à bien des égards, malgré les sommes énormes qu'on dépense pour les construire. Ceux-là ne savent pas que la vraie architecture est un art qui prend en considération les conditions du climat et de la lumière naturelle, et avant tout de la

personnalité des gens qui y habitent ou qui essaient de contribuer à leur en créer une. C'est pour cette même raison que l'architecture islamique diffère des autres, et l'architecture arabe se distingue par d'autres traits qui s'y ajoutent, et si cette architecture était dans un climat désertique, d'autres traits s'y ajouteraient. La vraie architecture est celle qui reflète la personnalité de ses habitants et le lieu où elle se trouve, de sorte qu'un état d'harmonie naît entre les gens, l'espace et l'architecture. À Dubaï, de nos jours, il y a des palais destinés à l'habitat et qui n'ont aucun rapport avec ses habitants : des salles à manger au style européen, la nourriture y descend ou monte à travers des ascenseurs électriques. Pour qui sont ces palais ? Où est le rapport entre ces salles à manger et ses habitants qui les abandonnent parfois pour pratiquer leur propre style quant à la nourriture et au mode de vie ?

Quand j'étais obligé de me rendre à ces centres commerciaux, je rêvais à ma situation et celles des hommes dans ces centres. Des hommes allaient et venaient, de toutes couleurs et de toutes races, leurs voix montaient à l'intérieur de ces édifices ou ces boîtes en verre. C'étaient des voix qui montaient et se

mêlaient l'une à l'autre jusqu'à devenir du bruit, chacun parlait sa propre langue qui n'a aucun rapport avec la terre ou le lieu, il n'y a pas une seule langue dominante au moins qui vous fasse sentir que vous êtes dans un pays arabe. Immédiatement. Cela me fit penser aux voix que j'avais entendues il y a treize ans, alors que je m'approchais à pieds de la place Abdel Nasser à Dubaï. Les deux expériences sont identiques, à part le fait que ces voix étranges que j'entendais dans ces édifices luxueux sont plus variées et plus entremêlées; et par suite, elles mènent à un état de dépaysement encore plus dense, elles ressemblaient à un dépaysement incarné dans une image harmonieuse concrète.

En fait, Dubaï est une série d'édifices fermés qui n'ont rien à voir avec le lieu, ni la géographie, ni l'Histoire que font les hommes à travers le temps. Ses rues donnent l'impression qu'elles furent construites par la force, en réaction à un bond géologique inattendu, de sorte qu'elles ressemblent à un labyrinthe. Si vous vous perdez, vous ne pourrez pas vous arrêter dans la rue pour demander à un passant : "Où est le chemin?"⁽¹⁴⁾ Vous n'y trouverez personne, non seulement à cause de la chaleur torride de l'été, mais aussi parce

que tout le monde veut rester en lui-même, ou plutôt à rester là où les hommes se déplacent dans des édifices climatisés, fermés, et aussi parce que ces hommes ne sont pas en relation les uns avec les autres, ni avec la terre ni l'endroit où ils se déplacent et courent rapidement. Je sentais toujours que cette ville n'était qu'un "mall" (centre commercial) et souvent, je sentais qu'elle ressemblait à une grande salle de transit où il y a plein de gens qui ne se connaissent pas et qu'ils vont quitter bientôt, parce que chacun d'eux a une patrie et une origine, et celle-ci est une ville sans patrie, donc sans identité, et la patrie est une identité.⁽¹⁵⁾ C'est pour cette raison que je trouvais qu'habiter dans des villes pareilles est le véritable dépaysement. Mais certaines personnes ne partent pas, elles veulent rester dans ce paradis trompeur jusqu'à la fin de leurs jours. Ce sont ceux qui ont perdu leur véritable existence en tant qu'êtres humains et ont été trompés par l'apparence fautive de la vie, de sa surface qui n'a pas de profondeur.

Il n'y a aucune relation d'intimité entre les personnes qui fréquentent ces édifices et leur architecture. Ces édifices ressemblent, notamment pendant la nuit sereine, à de belles tombes ornées et

scintillantes prêtes à recevoir des défunts, à recevoir des hommes sans identité ni âme. Je vis des hommes parmi ces défunts qui préféreraient demeurer dans ces édifices au lieu de rentrer dans leur pays dans des linceuls. Parmi eux, je connus récemment le Docteur Saber. À chaque fois que je le rencontrais, je voyais sur son visage un large sourire qui devenait rapidement un rire aux éclats avant qu'il ne prononce un seul mot ou sans qu'il n'y ait aucun motif pour rire. Tant de fois je me suis demandé: "Pourquoi rit ce rieur infatigable?" J'appris que le Docteur Saber, jeune homme, après son retour en Égypte des Etats-Unis où il étudiait la médecine, répondit à une offre d'emploi aux Emirats dans son domaine de spécialisation. Il quitta l'Université égyptienne vers laquelle il était revenu, et a été embauché à un poste dans le secteur public à la ville de Ain. Il devait revenir il y a vingt ans à son université en Égypte, mais il opta pour la résidence aux Emirats, et chaque année il remettait son retour en Egypte jusqu'à l'année suivante, jusqu'à ce que toutes ces années se soient écoulées ou perdues. Il s'habitua au salaire élevé qu'il recevait chaque mois, celui-ci équivalant à celui que recevaient par an

ses collègues en Égypte. C'est la raison pour laquelle chaque fois qu'il pensait au retour dans la patrie, l'argent, le luxe et les apparences de la vie matérielle le retenaient. Ce sont les "sirènes" de toute époque. À mesure que les jours et les années s'écoulaient, meurt l'idée du retour et meurt avec elle l'âme. Le corps devient insensible et la peau devient plus épaisse, comme celle d'un rhinocéros, comme si toute son existence devenait une existence passagère. Il ne sent plus rien ni ne souffre, à cause de cette peau épaisse qui ressemble à une ligne de défense ou à un mur solide artificiel imperméable à être affecté par qui ce soit. Rien ne peut percer ce mur ou cette peau épaisse pour toucher l'âme à part le salaire qui ajoute un chiffre au crédit de cette créature dont l'existence entière est devenue un chiffre qui ne veut rien dire, sauf sur les papiers ou dans le rapport du compte bancaire. Quand je réalisai cette vérité, je compris le secret de ce rire hystérique et vide qui caractérisait le Docteur Saber. Je vis cet état de non sens répétitif, chez plusieurs êtres dont l'existence avait perdu son sens et son identité. Tant de fois le cas du Docteur Saber me fit méditer et m'étonna. Combien j'étais surpris par le fait qu'il

ait pu rester vivant pour un quart de siècle à Aïn, cette "belle tombe", telle que la décrivit Gaber Asfour quand lui demanda un de ces morts vivants, ses impressions lors d'une visite passagère. Ma surprise se redoubla quand le Docteur Saber me présenta son ami Nabrawy Bey, c'était à Aïn Mall (le centre commercial de Aïn) : les lieux de rencontre dans ces villes sont toujours ces centres ou ces édifices consacrés à faire des achats, il n'y a rien d'autre. Quand il me le présenta en disant : "El Nabrawy Bey", le nom même me surpris : oui, un nom égyptien, mais inexistant et inhabituel. Il me fit penser aux noms qui existaient pendant la première moitié du siècle précédent. Sans doute, le nom de cette personne était une pure coïncidence. Malgré cela, il me sembla bien-nommé, comme s'il venait confirmer et incarner ma vision de ces êtres momifiés qui insistent qu'ils sont vivants ou l'imaginent, bien qu'ils soient morts depuis des siècles passés. Je demandai à Nabrawy Bey: "Depuis quand vivez-vous à Aïn ?", question classique que se posent les étrangers qui se rencontrent. Sa réponse me surprit; "Depuis trente ans.". En voilà un qui surpassa son ami le Docteur Saber et surpassa aussi ma capacité d'imaginer.

Je lui demandai: “Est-ce que votre famille est avec vous?”. Il dit : “Il y a vingt ans, elle était avec moi, mais maintenant, les enfants ont grandi et chacun est parti faire sa vie!” Je contemplai le visage de cet homme qui n’avait pas encore soixante ans comme je l’apprenais plus tard. Il était plein de rides, comme s’il avait quatre vingt ans. L’homme ne cessa de jouer avec son portable comme les enfants durant toute la conversation, et me donna des détails sur l’art de manipuler cet appareil, un autre état de vide et de non sens qui ressemble à celui du rire hystérique insignifiant de son ami.

Quand au cas du Docteur Sohail le Jordanien, il provoqua chez moi encore plus d’étonnement: l’homme éprouvait de la sympathie à mon égard et il me parlait volontiers de ses soucis. Mais son seul vrai souci, d’après ce que je remarquai, était de me demander à propos de n’importe quoi ce que deviendrait l’Université avec la venue des Américain et comment cela affecterait la situation des arabes à l’Université et, partant, sa situation personnelle. À mesure qu’approchait le moment de l’étude du renouvellement des contrats, je trouvais le Docteur Sohail hagard et errant, demandant à tous ceux qu’il rencontrait

s’ils avaient entendu quelque chose qui pourrait le tranquilliser. À cause de la répétition de ce souci annuel, l’homme se flétrissait et s’étioyait, d’autant que cet homme avait dépassé les soixante ans. Je pensai qu’il était de mon devoir de lui conseiller carrément de rentrer chez lui et de profiter de tout ce qui lui restait à vivre, d’autant plus qu’il était aisé et possédait des propriétés immobilières dans son pays. Je lui dis : “Allez vous prélasser sur le Golfe d’ Akaba, et s’il ne vous rend pas satisfait, venez à Charme El Cheikh en Égypte qui compte parmi les plus beaux endroits de la terre et que vous pouvez atteindre de chez vous en une demie journée en voiture.” Plus tard, on me dit que le Docteur Sohail avait juré de ne quitter les Émirats que mort ! C’est alors que je réalisai qu’il est mort effectivement, et je le vérifiai quand je le vis pour la dernière fois, après la fin de son contrat, il avait les dents tombées à cause de la maladie, des problèmes et de l’angoisse. Je me souvins des mots de Heidegger à propos de “l’existence angoissée”, à savoir l’humain existant préoccupé par la question de l’existence. Mais ceux-là, ce sont de vrais êtres vivants triviaux ou “déchus” qui renoncèrent à être des êtres existant réellement!

Je contemplai les situations de ces personnes et je les comparai à la mienne. Je remerciai Le Bon Dieu parce que je suis conscient de ma souffrance et de ma douleur, une douleur existentielle. Cette connaissance et cette conscience de la douleur spirituelle profonde est la seule preuve que je suis encore stable, que je ne perdis pas encore mon âme. Alors que des gens comme eux perdirent le sens du temps, cette question m'angoissait et ne me laissait pas dormir. Essentiellement, le temps passe sans que nous nous en rendions compte si nous sommes des êtres vivants qui connaissons toujours des expériences. Notre temps devient alors plein et fertile, alors que nous contemplons les incidents après son écoulement et sa fuite que nous ne sentons pas. En revanche, le temps vide est celui, en soi, où nous ne trouvons rien de spécifique et de particulier qui nous rende heureux ou qui nous invite à méditer et c'est pourquoi ce qui s'empare de notre attention c'est le temps en soi... Nous guettons ces moments et nous les comptons, comme si nous attendions d'autres moments si vrais de sorte que ne les remarquons pas, mais nous nous distrayons par ce qui arrive et ce qui les remplit. Cela

ressemble à l'état du prisonnier. Il n'a qu'à méditer sur les incidents du passé et à espérer en ceux du futur, en se consacrant à les imaginer et à les prévoir. Quant aux moments présents, ce sont des moments vides d'incidents importants, c'est pourquoi il pense à ces moments eux-mêmes, il les compte exprès et il calcule ce qu'il en reste pour commencer à vivre le vrai temps. Un jour, **Abdel Aal Al Chami**, un des collègues sympathiques à la faculté des Lettres de Université du Caire, me raconté que, quand il était prisonnier politique, il y avait un refrain que chantaient les prisonniers vers la moitié de la semaine (ou le lundi), ils répétaient ce refrain : "Samedi s'écoula, dimanche s'écoula et le fantôme du vendredi c'est le mardi". Ils contemplaient ces longs jours et chantaient leur dureté parce qu'ils sont vides et insignifiants, ce qui a un sens réside avant et après, si samedi et dimanche s'écoulaient, lundi venait et la semaine atteignait sa moitié, c'est pourquoi le lendemain, à savoir le mardi, sera le fantôme de la semaine qui la dispersera et la transformera en un passé. Ces prisonniers sont de vrais êtres humains qui ont une histoire déjà écoulée et un avenir dont ils rêvent. La vérité est que l'état des morts du Golfe

et ses créatures pétrifiées est pire à bien des égards que celui de ces prisonniers, puisque ces morts ne rêvent même pas d'un temps réel où ils seraient de vrais êtres existant qui vivent, qui souffrent et subissent la douleur autant qu'ils jouissent de toutes les joies de la vie.

Je versai tant de larmes la dernière année ou je dus rester seul à la ville de Aïn loin de ma famille! L'éloignement de mes enfants et le manque de chaleur familiale accentua mon sentiment de solitude et de vide. Je rêvais, pareil aux vrais prisonniers, mais, à contrairement à eux, je me sentais dans une prison luxueuse que je choisis, et si ce n'était pour des raisons économiques et éthiques qui m'obligeaient à y rester encore une année, je l'aurai quittée sans la permission de ses gardiens. Je sais que notre état psychique détermine notre sentiment vis-à-vis du monde et de la vie elle-même, **je sais aussi qu'il y a des êtres véritables parmi les propriétaires et les habitants de cette prison qui ressemblent à des prisonniers comme moi. Parmi eux, je connus Abdel Razek El Modreb qui se distingue par une innocence similaire à celle des enfants, et Ali El Ghazali à la connaissance fine et la noblesse de caractère qui distingue aussi Khaled el Khaga et Abdel Allah El**

Banany, et parmi les femmes fidèles à leur patrie et très cultivées, je connus Mariam Lotah, Hassa Lotah, Mona El Bahr, Aïcha El Mostarih qui appartient à la tribu Naimi, et d'autres encore.. Bien que j'en connus quelques uns et quelques unes de manière passagère (comme Mariam Khalafan, Fatma El Bariki et Asmaa El Katbi), je sentais qu'ils étaient tous de vrais êtres humains et qu'ils méritaient un autre monde et une autre vie, parce que tout dans leur pays est imaginaire et irréel, ou est en train de le devenir grâce à ses ressortissants qui leur sont inférieurs sur tous les plans. Et si leurs dirigeants étaient justes et leur laissaient la gestion des institutions vitales ,notamment éducatives et culturelles dans leur société, cette société aurait complètement changé et serait devenue une véritable lieu d'existence capable d'émettre ses héritages tribaux simples et de les investir, en tant que comportant des valeurs authentiques comme l'attachement à l'arabité et à l'Islam, l'attachement à la famille, l'intuition, la spontanéité, la tranquillité et la générosité : c'est l'éthique de l'intuition et du nomadisme réels. Ils sont véritablement capables de fonder leur identité qui a presque pris naissance à la

seconde moitié du siècle précédent, mais elle a été aussitôt avortée. Ce sont de vrais êtres humains, même s'ils n'ont pas un passé enraciné dans l'Histoire, au moins ils méritent un avenir dont ils rêveraient. L'Histoire commence toujours ainsi, à partir des faits réels qui ont un sens, leur accumulation forge l'identité et l'existence acquiert un sens, parce qu'elle est enracinée dans l'Histoire et ancrée dans la mémoire de sorte qu'on peut l'évoquer pour y trouver consolation quand le passé devient vide. Le vide que je vis et que vivent avec moi ces vrais êtres humains est lui aussi imprégné de vide ! À ces moments chargés de vide, j'évoquais quelque chose de réel qui appartenait à mon propre monde, et même s'il fait partie du passé, il reste toujours une part de mon monde à moi, c'est ce qui a formé ma conscience, ne serait-ce qu'une simple chanson.

Ce sont de vrais êtres humains, notamment les femmes : je sympathisais avec elles spontanément, que ce soient des collègues ou des étudiantes. Je sentais qu'elles subissaient l'injustice dans une société mâle corrompue qui ne tient pas compte de ses femmes et qui est extrêmement injuste envers elles : les éduquées et les licenciées ne sont pas les

bienvenues, c'est pourquoi elles luttent pour s'affirmer et se confirmer en affrontant une société injuste et arriérée. C'est pour cette raison que la plupart des vrais êtres humains dans cette société étaient des femmes : des femmes bien meilleures que beaucoup d'hommes. C'est aussi la raison pour laquelle mes meilleures étudiantes avec qui je sympathisais discrètement et intuitivement étaient parmi celles qui portaient le voile ! Je sentais la grande part d'injustice qu'elles subissaient : le voile par lequel les hommes cherchaient à détruire leur pensée, voire leur existence, mais elles continuaient de lutter pour confirmer leur présence, même si celle-ci reste occultée et cachée derrière ce voile.

* * * *

En revanche, je vus aux Emirats une large catégorie d'hommes, de migrants et de citoyens vraiment dégradés. Une relation étrange et malsaine s'est nouée entre ces migrants et ces citoyens et a altéré les traits de chacun d'eux : les citoyens les plus vils de ces pays sont ceux qui venaient originellement des tribus nomades de brigands, parmi elles des tribus qui vivaient en se déplaçant dans les déserts des pays voisins comme l'Arabie

Saoudite ou qui subissaient la misère au Yémen, des tribus aliénées et rejetées dans leur patrie d'origine où elles constituaient un fardeau. Malgré cela, le Cheikh Zayed les accepta et leur accorda la citoyenneté des Émirats à la naissance moderne de l'Etat lors de la seconde moitié du siècle précédent. Il agit probablement ainsi, poussé par plusieurs motivations : peut-être parce qu'il était connu – contrairement aux autres gouverneurs arabes contemporains – pour sa bonté intuitive émanant de la spontanéité et de la simplicité que sont les éthiques bédouines louables. Il voulait offrir aux autres ce que Le Bon Dieu accorda à sa patrie, peut-être qu'il sentit instinctivement que le grand trésor qui commença à jaillir du fond de la terre promettait la naissance d'un Etat riche et d'une patrie stable et sédentaire, où il devait y avoir des citoyens intégrés sinon son existence ne serait qu'un projet. Il n'y a pas de patrie sédentaire en effet sans citoyens, et ceux-ci ne peuvent pas être un petit nombre débile qui n'atteint pas le nombre que constituent les habitants d'une ville ou d'une petite province.

Mais tous ces nouveaux venus étaient les pires créatures que Le Bon Dieu créa, leur influence commença à atteindre les autres. Ils sont vraiment et

carrément **“les esclaves du Golfe”**. Le problème éthique de l'esclave commence quand il veut jouer le rôle du maître, mais ne se contente pas de le faire, voire il veut devenir maître de celui qui était son maître autrefois, ou de celui qui représente et incarne le rôle du maître dans sa conscience, cachée ou déclarée. Sans doute, le citoyen de n'importe quel autre pays arabe était le maître de cet esclave, mais l'Égyptien tout particulièrement était, dans sa conscience, le **“maître résident”**, non seulement à cause de sa longue Histoire mais aussi parce que l'Égyptien moderne avait la main légère à l'égard des ressortissants du Golfe avant qu'ils ne connaissent la richesse et les vrais parmi eux ne le nient pas. Pourtant le citoyen rejette ces mains **“importées”** car parmi eux il y a ces esclaves arabes qui arrivèrent des autres pays et ne purent pas obtenir la nationalité émirati, parce qu'ils sont sans origine et sans identité. Vous les voyez habillés comme les gens du pays, ils parlent avec leur accent, pour laisser les autres habitants croire qu'ils sont puissants et influents. Le nouveau riche parmi ces citoyens importés voulut assumer le rôle du maître de celui qui fut son maître, et malheureusement ce maître, dans le

passé, consentit à accepter le rôle qu'on lui accorda...il consentit à jouer le rôle de l'esclave, probablement parce qu'il devint effectivement un esclave dans son pays et qu'il méprisa sa propre existence. **Et celui qui est méprisé méprise. C'est là tout le problème dans sa profondeur philosophique.**

Le problème n'est pas seulement que l'Égypte se soit affaiblie financièrement. Elle ne finance plus, il est vrai, le voyage de pèlerinage vers l'Arabie Saoudite qui prenait en compte les pauvres du pays à une époque, et elle ne finance plus les bourses d'études vers les pays du Golfe. Ce qui se passa c'est que l'Égypte n'assume plus le rôle pionnier qu'elle exerça tant : elle ne crée plus l'art auprès duquel le goût et les sentiments arabes se forment, ni la culture qui contribue à la formation de la conscience arabe. Ses personnalités éminentes ne sont plus des gouverneurs ni des gouvernés qui forment le rêve de la résurrection de l'existence arabe. Ce sont quelques unes des fortes raisons qui contribuèrent à former cette relation malsaine entre **l'esclave qui veut devenir maître et le maître qui consent à être l'esclave.**

Cela eut un écho évident sur les relations d'affaire entre les migrants

(notamment les égyptiens) et ce type de citoyens ou plutôt ces "occupants". Autrefois, les ressortissants du Golfe venaient en Égypte pour conclure des contrats avec les professeurs de l'Université égyptienne dans leurs bureaux, et maintenant ils ne quittent plus leurs propres bureaux et y restent pour choisir ceux qui leur plaisent parmi les professeurs qui font une longue file d'attente, à la merci de ceux qui, assis confortablement sur ces chaises luxueuses, testent les professeurs, même s'ils ne sont que des ignorants! Les vrais professeurs ignorent cette situation absurde si elle est trop manifeste. Parmi eux, je pense à mon professeur et ami Salah Konsowa (un vrai penseur) qui ne fut admis à briguer un poste, et si on le refusa c'est qu'il était incapable de jouer le rôle de l'esclave quand il subit, par hasard, un test non déclaré ou implicite destiné à faire apparaître sa capacité d'obéir et d'être mené. Mais malheureusement, il y a des personnes qui ne valent rien dans leur pays et qui se proposent d'assumer volontairement ce rôle servile dès le début des entretiens de candidature avant qu'ils mettent le pied sur la terre du Golfe : le rôle de l'esclave. J'appelai cela "*la psychologie des complexes*", c'est un concept que je lançai pour désigner la

relation malsaine entre le citoyen ou l'occupant qui veut être le maître, l'arrivant qui consent à être l'esclave, une relation malsaine où chaque parti se leurre et trompe l'autre en même temps ! Combien je souffrais de voir des Égyptiens esclaves ou volontaires pour assumer ce rôle ! Le dicton qui dit: " La prudence humilia les hommes" n'explique pas tout ici. Nous devons reconnaître qu'une bonne partie de cette relation malsaine est due à la situation à laquelle aboutirent les professeurs égyptiens, situation qui se détériora sur tous les plans, y compris le plan scientifique et académique en général par comparaison avec leurs prédécesseurs. Cette situation encourage celui qui souffre d'une maladie psychique qui consiste dans le besoin pressant de pratiquer son emprise sur ceux à qui, il n'y a pas très longtemps, il devait beaucoup dans tous les domaines notamment dans celui de l'éducation. Je ne veux pas analyser les causes de cette situation en détails, sinon la décrire et la diagnostiquer en tant que source, parmi d'autres, de ma douleur au Golfe, parce qu'elle incarne le drame de l'Égypte : le drame d'une nation grandiose qui se dégrada durant quelques décennies écoulées. Mais ce qui me réconfortait toujours c'était ma conviction profonde

que l'Histoire des nations et des civilisations grandioses ne se mesure pas par ces décennies ou ces dizaines d'années, parce que celles-ci ressemblent finalement à de la poussière passagère qui cache une essence authentique.

Et ce qui accentua mes douleurs pendant mon séjour aux Émirats tout particulièrement, c'est que ce pays recruta récemment des arrivants occidentaux, notamment des Américains, dans tous les secteurs du pays, y compris dans les secteurs délicats comme l'enseignement. Ces conquérants occidentaux commencèrent à prendre d'assaut tous les secteurs de l'Etat naissant y compris son unique université nationale ou publique: l'Université des Émirats où je passe maintenant ma quatrième et dernière année après avoir présenté ma démission. Ces envahisseurs venus de l'occident commença à effacer peu à peu tout ce qui a un rapport avec l'identité arabe ou islamique dans les programmes scolaires et dans cette université nationale, à commencer par la langue, qui est devenue alors l'anglais sans oublier le contenu qui exprime maintenant les déchets de la culture occidentale. **La plupart** de ces nouveaux

venus n'étaient pas qualifiés mais comptaient parmi les débris de l'Occident. Qui viendrait des universités occidentales respectables pour travailler dans la chaleur torride du Golfe avec un salaire inférieur peut-être à son salaire dans son université d'origine? Cela explique pourquoi ceux qui venaient d'ordinaire vers cette université qui se tournait vers l'occidentalisme étaient des "ordures" ou des débris occidentaux parmi les hommes! Il en avait des exceptions parmi eux, je m'en fis des amis, ils m'aimèrent et je les aimai. Mais c'étaient des cas isolés. La majorité étaient des débris de l'Occident : quelques chômeurs aux qualifications douteuses et dont les mérites scientifiques étaient sans fondement, au point que l'un d'eux mentionna dans son curriculum académique lorsqu'il posait sa candidature d'embauche qu'il avait travaillé dans un des restaurants McDonald's dans son pays ne sachant pas distinguer entre l'expérience universitaire et celle acquise dans les restaurants McDonald's. Les fidèles parmi nous qui examinions les demandes les rejetèrent et malgré cela l'université les embaucha et leur accorda une place privilégiée par rapport aux autres professeurs. La seule explication à cela pour moi est que le citoyen de ce

genre, qui veut assumer le rôle du maître de ces cousins parmi ceux à qui il est redevable, veut maintenant assumer le rôle de l'esclave des nouveaux maîtres: les maîtres de notre monde actuel! Ils ressemblent à Uranus tels que me les décrivit **Adel El Safti**, le doyen égyptien qu'ils embauchèrent simplement parce qu'il ne parle pas couramment l'arabe, et qu'il semble de culture et de goût occidentaux parce qu'il vécut toute sa vie en Occident. Malgré cela, on lui accorda un traitement nettement inférieur à celui de ses homologues parmi les doyens américains (bien que son salaire dépasse celui du reste de ses homologues arabes dont on s'est débarrassé rapidement), parce que, malgré la nationalité américaine qu'il a acquise, la particularité arabe coule dans ses veines! Et cela est un défaut qui justifie la baisse de son salaire! Mais El Safti ne répondit pas à leurs attentes, il montra qu'il est un Arabe authentique, qu'il comprenait à fond la culture de l'occident, mais il est fier et n'accepte pas l'humiliation et la débilité, il n'accepte pas d'être un esclave neutre déformé du maître occidental ! C'est un vrai être humain, parce que le vrai être humain c'est celui qui existe et qui sent son identité et sa liberté. Je ne crois pas que celui qui classifie les salaires des

professeurs et des doyens selon leurs nationalités, voire leur sang, soit un véritable citoyen dont le sang de l'arabité qui coule dans les veines des vrais nomades avant de couler dans celles des populations urbaines. Comment celui dont coule dans les veines le sang de l'arabité, ce sang qui porte l'héritage tel que le sentiment de la fierté, de l'orgueil et de la dignité, peut-il classer les hommes en plaçant l'Arabe au dernier rang parmi les races ? Il met au dernier degré de la liste l'Arabe pur, puis l'Arabe qui a une nationalité étrangère notamment américaine, puis l'étranger anglophone, puis l'étranger américain ! Celui qui classe les hommes selon ce critère peut-il être un homme véritable ? Si cela arrivait en Occident, cette personne aurait été persécutée et accusée de racisme ! Que dire alors si cette personne est Arabe et si elle agit ainsi dans un pays supposé arabe ? Cela ne signifie qu'une chose : une telle personne méconnaît son arabité, voire son humanisme, et par suite elle méconnaît sa propre personne et la méprise. **Ce genre de personne ne peut être qu'un esclave né !**

Je fus affligé de voir qu'un tel faux citoyen accepte d'assumer le rôle du maître de ceux à qui il est

redevable, au moment même où il accepte de jouer le rôle de l'esclave de quelques "débris" et de dégradés de l'Occident ! Mais ce qui accentua mon affliction, c'est de voir l'Arabe, et notamment mes frères de sang, les Égyptiens, consentir à jouer le rôle de l'esclave ! Je vis des types différents de ces hommes passagers qui consentent à jouer le rôle de l'esclave, et même qui cherchent à l'accomplir et à s'y perfectionner : ce sont les esclaves qui créent les maîtres et qui les font jouir de ce rôle, voire ils les incitent à pratiquer leur emprise sur eux. Ce sont ceux-ci qu'attire le Golfe et qui y restent longtemps. Le citoyen dont ils ont fait leur maître a besoin d'eux pour sentir son emprise et la pratiquer, emprise qu'ils encouragent. C'est une des raisons qui expliquent ce phénomène qui me surprit beaucoup, à savoir : les arrivants au Golfe de toutes nationalités sont **généralement** ceux qui sont les moins valorisés dans leurs pays, voire ceux qui ont moins d'expérience et de compétence que leurs collègues sauf quelques rares exceptions. Mais ils sont demandés pour remplir une certaine fonction, où ils excellent constamment. Vous les voyez inventer des méthodes de travail débiles et bureaucratiques que

conçoivent leurs pauvres esprits, qui dérangent les autres par ces méthodes, et donnent l'illusion constamment à leurs maîtres qu'ils sont attentifs à les servir par ces travaux débiles dont ils se soucient avec passion, comme si c'étaient la loi de la vie qui garantissait leur survie. **Ce sont les passagers de leurs pays qui résident dans les pays des autres**, et, à mon avis, ils ressemblent toujours à des plantes grimpanes qui cherchent à s'alimenter au détriment d'une autre existence qui ne les concerne pas.

Je vis au Golfe ces types de ces passagers résidents, passagers qui veulent résider indéfiniment dans les patries des autres, ils veulent rester sans patrie, leur appartenance est à leurs maîtres qui leur payent leurs salaires, et graduellement ce salaire devient le vrai maître, ainsi que tout ce qui est précieux. Le Docteur Saber et Nabrawy Bey sont les moins déçus, puisqu'ils perdirent finalement leur chemin et sont prisonniers. Mais les plus déçus sont ceux qui feignent la religiosité, vous en trouvez quelques uns qui se déguisent en barbus au Golfe et qui prient avec ardeur en public durant les heures de travail, pour démontrer à leurs maîtres leur religiosité excessive, sans savoir

que leurs maîtres, d'ordinaire, croquent la vie à belles dents. Peut-être le savent-ils mais ils feignent les apparences de la religiosité pour prouver leur aptitude à l'obéissance et à la soumission. Ce sont les plus importantes qualités requises dans la fausse éthique des esclaves. Ce genre de personnes sont extrêmement déçues, non seulement parce qu'elles veulent se leurrer et leurrer les autres, mais aussi parce qu'elles imaginent qu'elles peuvent leurrer Le Bon Dieu lui-même. Elles ne font rien qui plaise au Bon Dieu dans le monde des actions, elles ne font que tout ce qui plaît à leurs vrais maîtres, mais le vrai problème de ceux-ci maintenant est que les Américains sont devenus leurs nouveaux maîtres. Comment faire ? Ils doivent chercher d'autres moyens à part se laisser pousser la barbe et se précipiter pour faire la prière dans les couloirs situés entre les bureaux où passent ceux qui viennent de près et de loin. Probablement, ils devaient cesser de le faire et porter, à la place, des jeans et apprendre à parler en anglais ce qu'ils ne maîtrisent pas d'ordinaire. Mais les maîtres ne se seront jamais satisfaits des esclaves pareils.

La question de la religiosité au Golfe est étrange et absurde : une

religion formelle qui n'atteint pas l'âme. Je sentais toujours qu'il y a quelque chose d'essentiel qui manque à cette religion: son âme ! C'est une religion sans âme ! Mais la religion est un des espaces essentiels où l'âme se révèle, tel que nous l'apprîmes de Hegel et de l'expérience. La religion au Golfe devient des rites d'adoration sans âme. Tant de fois, alors que je faisais la prière du vendredi dans l'une des villes du Golfe, ce sentiment m'obséda : le prêcheur monte vers la chaire en silence et avec une allure de crainte et de longanimité, puis il s'installe jusqu'à ce que se termine l'annonce de la prière pour se mettre debout après, afin de réciter son discours. Mais vous trouvez que ce prêcheur ressemble d'ordinaire à une marionnette : il lit à partir d'un texte qu'il a sous les yeux et qu'on lui dicta et prépara pour qu'il le prononce au moment même ou d'autres comme lui le lisent, montés sur leurs chaires! Et même ce qu'on lui prépara pour lire n'a rien qui puisse émouvoir l'âme ou les sentiments: des mots monotones répétés qui se terminent par une prière encore plus monotone pour les autorités, et entre eux une prière où il demande au Bon Dieu de nous envoyer **des nuages portant des pluies torrentielles qui**

feraient pousser les plantes et abreuveraient le bétail! Une langue très ancienne qui évoque un état dépassé où la pluie était la seule source de vie pour les nomades qui vivaient de peu d'élevage et de végétation. Mais ceux-là qui ne sont plus des nomades continuent toujours à implorer Dieu pour l'eau du ciel, même quand leurs coffres sont remplis des revenus du pétrole de la terre ! Et bien sûr, ils ne demandent pas l'eau du ciel réellement, leur vie ne dépend plus d'elle, mais ils vénèrent le rite religieux, même dans la prière, et c'est là tout leur souhait. La religion est ici utilisée comme instrument pour consacrer le présent, la religion est un rite fixe qui n'a rien à voir avec l'âme ni le monde des hommes en général. Le sentiment du dépaysement religieux s'accroissait en moi quand je trouvais que celui qui priait à côté de moi était un asiatique qui ne savait pas la plupart du temps le sens des versets qu'il écoutait ou qu'il essayait de lire, seul, sans rien y comprendre. C'est ça le dépaysement en tant que sens quelconque étranger à notre monde jusqu'à ce qu'il devienne compréhensible pour nous et assimilé dans notre monde tel que nous vivons (c'est ce que nous avons appris de Gadamer).

Quand au Coran qu'on lit au Golfe et dont la méthode de lecture se propagea de sorte qu'elle envahit le goût et le sentiment religieux en Égypte, c'est une affaire encore plus étrange. Quelques récitants du Golfe sont devenus célèbres, notamment ceux de l'Arabie Saoudite, de sorte que beaucoup d'Égyptiens les écoutent au lieu d'écouter les meilleurs récitants égyptiens. C'est l'influence de l'Islam saoudien qui envahit le goût égyptien de sorte qu'il l'altéra. J'étais tout surpris par cette situation et j'en cherchai une explication, car je trouvais que ces voix étaient âpres, monotones et ne sentent pas le sens de ce qu'elles lisent du Coran, la voix doit toujours être en harmonie avec le sens et en être imprégnée. Vous ne trouvez pas cela en écoutant n'importe quel récitant venant du Golfe, et je ne sais pourquoi chacun d'eux lisait le Coran d'un ton nasillard ! Malgré cela, ce sont ces récitants qui devinrent les maîtres des maîtres et professeurs de la lecture du Coran en Égypte, non par force, mais par la faiblesse qui a atteint l'âme de l'Égypte y compris son âme religieuse. C'est de l'Islam saoudien que ramenèrent ceux qui partirent vers l'Arabie Saoudite et le Golfe leurs femmes avec le voile

intégral, et pourtant nous savons que nos mères qui ne portaient pas le voile intégral étaient plus pieuses et plus éduquées que les femmes qu'on voit maintenant ! Cela est inséparable de l'âme religieuse dont je parle et de ce qu'on voit partout aujourd'hui, y compris la lecture du Coran lui-même. La lecture du Coran en Égypte est un mélange de sentiment religieux et de sentiment éthique. La religion en Égypte fut toujours une religion simple et flexible, elle n'avait rien de cruel ni de rébarbatif, mais elle comportait beaucoup de sentiments esthétiques. Ainsi était le discours du vendredi à la mosquée de Sayyeda Zeinab que prononçait le Cheikh Ibrahim Galhoum, le prêcheur doué, dont le visage indulgent exprimait la crainte et la vénération. Il en était de même pour la voix forte du Cheikh Chechai qui ressemblait à un appel qui venait de loin ou des profondeurs. Dans ma jeunesse, je veillais avec mes amis pour bavarder jusqu'à l'aube en attendant la voix du Cheikh Chechai qui lisait des versets du Coran pour annoncer la prière suivante. Bien que sa voix sorte de la mosquée Sayeda Zeinab près de laquelle je vivais, elle donnait l'impression qu'elle venait d'un endroit lointain et inconnu, parce

que ses échos se répandaient partout, comme si elle venait de loin pour se répéter dans le silence de la nuit et pour percer son calme. Ni la voix du Cheikh Chechai le père, ni celle de son fils ne se contentaient de chantonner les versets du Coran en dévoilant sa musique et ses rythmes, mais elle incarnait en premier lieu la gloire du sens du Coran, et c'est ainsi qu'elle mêlait beauté et gloire, en faisant de la beauté un accès à la gloire.

La religion en Égypte était toujours simple, flexible et indulgente, sans sévérité ni morosité, parce que l'Égypte connut toutes les religions révélées, et, dès l'aube de l'Histoire, le sens de la religiosité dans toutes les formes de son développement jusqu'au monothéisme qu'ont connu les Égyptiens avant qu'il ne leur soit révélé ! Les Égyptiens connurent depuis la nuit des temps le sens de la mort et l'ont célébrée, et c'est cette célébration que ne comprennent pas les ressortissants du Golfe, puisque la mort pour les Égyptiens était normale, une des lois de l'existence. Malgré leur diversité religieuse, la mort représentait un instant décisif qui méritait qu'on s'y attarde, c'était le départ vers la vie après la mort, vers l'autre monde. De même, les Égyptiens connurent les célébrations

religieuses : ils fêtèrent la naissance du Prophète, de celle de toute sa famille, le Ramadan, Achoura et d'autres occasions religieuses. Et chacune de ces occasions a ses propres rites qui englobent aussi les genres de nourriture ou de douceurs qui leur sont associées, de sorte qu'il y a un dessert qu'on prépare dans les maisons égyptiennes à Achoura connu par ce même nom. Vous ne trouverez rien de pareil au Golfe : pas de lanternes pendant le Ramadan, pas de nourriture ni de dessert spéciaux ce même mois, pas de douceurs préparées pour fêter la naissance du Prophète, pas de Achoura. Rien qui puisse incarner l'esprit de l'événement religieux. Les jours se ressemblent, pareils aux occasions et aux incidents.

* * * *

CHAMMAH ET BEKHITA

Parmi les expériences les plus douloureuses et inoubliables que je connus aux Emirats, je voudrais mentionner mon expérience professionnelle en ma qualité de professeur qui enseignait la philosophie à des étudiants, ou plutôt à des étudiantes. Pendant que je travaillais à l'Université des Emirats, aucun étudiant mâle ne manifesta un intérêt pour la philosophie, et même aucune étudiante parmi celles qui étudièrent cette discipline n'en fut transformée. Quelques jeunes filles

s'inscrivaient, par obligation, dans le département de philosophie parce qu'aucun autre département ne les avait admises, malgré l'indulgence extrême des conditions d'admission, indulgence alimentée par le souci de recevoir le plus grand nombre possible d'étudiantes. En effet, l'afflux des étudiants signifierait la continuité et la floraison de ces départements pour lesquels œuvrent les mercenaires ou les morts du Golfe soucieux d'y rester jusqu'à la mort ou jusqu'au dernier souffle. Pourtant, ces mercenaires parmi les morts se heurtèrent et se heurtent toujours à un gros problème : la société elle-même est contre les sciences humaines et les arts. Que dire alors de la philosophie ! La conception dominante de l'utilité de la science ici est celle des sciences appliquées dont on peut profiter dans le domaine du commerce et des affaires. Ni la philosophie, ni les sciences humaines, ni la littérature ni les arts ne jouent aucun rôle dans ce domaine. C'est pourquoi les départements qui s'occupent de l'enseignement de ces domaines commencèrent à fermer leurs portes l'un après l'autre parce que la société n'en a pas besoin. Cette situation se généralisa pour englober certaines sciences naturelles théoriques. J'abordai

longuement cette question du point de vue académique dans une étude intitulée : *"L'épreuve de la philosophie et la crise des sciences humaines dans les Universités du Golfe."*, étude qui a eu de très bons échos chez quelques lecteurs cultivés quand je la publiai pour la première fois dans *Nazwa*, une revue omanienne. En revanche, ce qui m'intéresse ici tout particulièrement c'est de décrire mon expérience effective vécue à l'Université des Emirats, non en tant qu'expérience personnelle, mais en tant qu'état parmi d'autres de la souffrance du moi où se révèle l'un des aspects de l'existence trompeuse au Golfe.

Cette situation fit que quelques étudiantes parmi celles qui furent reçues au département de philosophie étaient tout simplement nulles, puisqu'aucun autre département ne les avait reçues malgré l'indulgence des conditions d'admission dans tous les départements existants. Ces étudiantes étudiaient contre leur gré la philosophie, discipline dont l'étude présuppose l'amour de la connaissance elle-même, amour lié à la volonté et à l'étonnement dont émane l'interrogation. Alors que l'étude de la philosophie nécessite les esprits les plus éveillés et les plus distingués,

s'inscrivirent au département quelques étudiantes qui n'avaient même pas pu remplir les conditions débilés demandées par les autres départements. L'étudiant s'inscrit au département qui lui permettra de trouver du travail une fois diplômé, afin de toucher un salaire mensuel, et c'est le seul critère de sélection. C'est pourquoi le nombre d'étudiants dans tous les départements de sciences humaines commença à baisser. Quant à la pauvre philosophie, elle n'eut que deux étudiantes avant de fermer ses portes artificielles et factices. Ces deux étudiantes m'étaient destinées à l'Université des Emirats pendant trois ans, comme si le destin voulait me faire souffrir davantage et me faire subir plus d'épreuves. Je suis conscient que cette situation arrangeait parfaitement bien les morts du Golfe parmi les mercenaires qui ne s'intéressaient qu'au salaire que leur dispensaient les distributeurs automatiques. Ces deux étudiantes au département de philosophie qui m'étaient destinées dans la plupart des cours obligatoires qu'elles devaient suivre étaient **Chammah⁽¹⁶⁾ et Békhitá.**

Quelques fois, je leur faisais un cours chacune à part. Cela représentait pour moi une souffrance extrême. L'enseignement pour moi était une souffrance ou un

martyre quotidien, comme si j'avais à expier un péché que j'avais commis, moi qui n'avais jamais été injuste envers personne, et comme si, hypothèse plus probable, je payais le prix d'un profit que j'obtenais puisque rien n'est gratuit, nous devons payer pour ce que nous obtenons, ou, du moins, c'est ce que je crois, tout comme les gens qui ont de l'expérience. Je me souvins de la phrase de mon ami le philosophe Mahmoud Ragab (Que la paix soit sur lui!) qu'il me dit par plaisanterie et par moquerie expressive habituelle: **"l'enseignement au Golfe ressemble à la masturbation mentale!"** Je comprenais bien son intention avant de la subir concrètement par l'expérience. Il voulait dire que l'enseignement est un état vif d'interaction entre le professeur et les étudiants, état qui ressemble à l'interaction entre le comédien et les spectateurs au théâtre. Tout vrai professeur connaît cet état. Dans le cas de l'étude de la philosophie, cette interaction exige une conscience cosmique complète ayant plusieurs composantes comme l'expérience existentielle, l'art et d'autres encore. Cette interaction n'a aucun fondement pour aucun étudiant en philosophie au Golfe, que dire alors de Chammah et de

Békhita, qui ressemblaient à des résidus d'un système éducatif fragile qui lie l'enseignement et le marché du travail dans son sens le plus grossier, de sorte que la philosophie n'avait aucun sens pour celles qui l'étudiaient, forcées, en leur qualité de rebut ! C'est ainsi que l'enseignement devient véritablement une masturbation, un professeur qui parle et s'ébranle par ce qu'il dit, mais il ne trouve personne pour le comprendre, ni pour essayer de le comprendre...C'est un discours qui devient un monologue puisque l'interlocuteur découvre toujours et à chaque fois qu'il s'adresse à lui-même, et pour pouvoir continuer il doit constamment imaginer un récepteur pour le comprendre et l'écouter, un récepteur fictif inexistant. C'est un état de folie! Ainsi était mon état avec Chammah et Békhita.

Chammah était chétive jusqu'à la fragilité, son corps était tellement maigre qu'il n'avait pas de structure. Elle n'était pas belle, elle ne savait rien de l'esthétique telle qu'elle se manifeste dans l'art ou dans la nature, alors que je lui donnais des cours d'esthétique. En outre, ce qui aggrava les choses, c'est que Chammah, comme si elle voulait ajouter plus d'absurdité au cours, s'accoutuma à se moucher constamment,

plaçant des tas de mouchoirs pollués de mucosité sur mon bureau où je m'installais pour faire cours. Quand elle réalisait que je rejetais, carrément ou par allusion, ce comportement, elle répétait toujours sa fameuse phrase: "Mon nez...Mon nez, Docteur!" Elle voulait me rappeler que son nez était malade et que je devais l'accepter sans dire un mot. Le nez de Chammah était pour moi une source d'aversion et aussi de joie : il est évident que ce nez accentuait mon aversion envers elle. Mais, en même temps, c'était l'excuse qui justifiait son absence du cours, c'est ce qui me rendait extrêmement heureux, joie que je ne cachais et ne déclarais pas, comme si mon porte-parole disait à chaque fois qu'elle s'absentait : "Que Le Bon Dieu bénisse ton nez ainsi que celui de ton père!"

Quant à Békhita, c'était un autre cas encore plus douloureux, la douleur qu'elle laissait derrière elle était une douleur irradiante ...une douleur qui ne provenait pas d'un point particulier en elle, mais de toute son existence. Le drame de Békhita, qui était devenu le mien, résidait dans son esprit. L'esprit n'est pas comme n'importe quel endroit du corps. Békhita était un corps sans esprit ni âme, un corps qui ne pensait ni

ne méditait du tout. En même temps, cette créature présente devant moi devait philosopher, au moins méditer et être consciente de ce que disent les philosophes! De l'absurdité absolue ! Ce qui aggravait cette absurdité, c'est que je lui enseignais Descartes qui nous invitait (dans un de ses arguments sur l'immortalité de l'âme) à imaginer notre existence sans le corps, c'est-à-dire en tant qu'êtres qui pensent et qui ne sentent pas leur présence corporelle. Comme si, en imaginant, nous nagions dans l'espace sans que nos corps ne soient affectés par l'attraction terrestre, et que par suite nous ne la sentions pas. J'essayais d'expliquer la phrase de Descartes dans "L'être qui pense, ou l'âme sans corps, ou l'être qui ne sent pas ce corps."...J'essayais d'expliquer ceci à un être qui n'était qu'un corps sans esprit ni âme...un corps pur inconscient, qui ne réalisait et ne contemplait rien. Si c'était au moins un corps qui pouvait inspirer quelque chose ! Mais c'était un corps humain qui ressemblait à un objet. Cette créature était Békhita, oui Békhita qui était mon destin ou mon sort pour trois ans de ma vie. Je pense que je suis la seule personne qui s'est occupée de philosophie qui ait rencontré quelqu'un

comme Békhita pour qu'elle lui soit destinée pour trois ans !

Békhita ne comprenait aucun discours philosophique, aussi simple soit-il, elle ne lut jamais d'ouvrage de n'importe quel philosophe ou écrivain, elle ne vit jamais de film ni de tableau, elle n'écoula jamais une véritable œuvre musicale. Comment peut-on traiter cette créature ? Je nomme Békhita "*créature* non pour l'humilier ni pour la considérer avec mépris, car en vérité j'avais pitié d'elle et je la considérais victime de cette société factice, pleine de paradoxes, une société qui se prétend savante, développée et évoluée. En même temps, il y a des gens comme Békhita qui vont obtenir leur licence de l'Université mère ou officielle malgré leur ignorance. C'est pour cette raison que Békhita était une des sources de mes souffrances et de mon sentiment de l'absurdité, au moins à un moment donné de ma vie. J'espérais qu'elle ne venait pas pour assister au soi-disant cours qui avait lieu dans mon bureau. Je n'ai ni compris ni n'ai pu comprendre comment une étudiante sans esprit pouvait assimiler une leçon de philosophie ! J'essayai tant mais en vain en de simplifier l'idée philosophique allant jusqu'à la naïveté qui altère le

sens de l'idée, mais l'esprit de Békhitia se fermait à cette simple l'idée et ne la recevait pas. Békhitia attendait et fixait des yeux qui ressemblaient à des yeux de poissons qui ne regardaient nulle part, bien que le discours fût extrêmement sérieux et grave! C'est pourquoi j'espérais toujours que Békhitia ne viendrait pas, mais, contrairement à Chammah, elle était soucieuse d'assister au cours ! Probablement, elle croyait que la présence physique comptait ! Elle s'absentait rarement, et moi qui souhaitais son absence! C'était la raison pour laquelle, quand sonnait l'heure du cours, je guettais le corridor qui menait à mon bureau à travers la fenêtre en verre, fenêtre qu'on avait mise pour s'assurer que le professeur ne serait pas seul avec l'étudiante ! Je guettais la fenêtre en fixant mon regard sur le corridor qui menait à mon bureau. À mesure que s'écoulaient les minutes, s'accroissait mon espoir qu'elle ne viendrait pas. Mais, parfois, j'étais surpris de la voir soudainement devant moi, pareille à la foudre qui tombait sur moi. Elle s'approchait sans bruit et s'avancait à pas de loup, si jamais je détournais pour un instant le regard de la fenêtre, je risquais de la voir devant moi à l'improviste! Mon cœur battait alors

d'épouvante ! Mon porte-parole disait : « Ay, Békhitia, qu'est-ce que je pus bien faire pour que tu viennes à l'improviste, contre ma volonté, et contre la tienne aussi? »

Un jour, je posai la question à Chammah et à Békhitia: "Pourquoi la philosophie?" Je me moquais d'elles et de moi-même, de mon état avec elles à cette époque...d'un salaire élevé que je touchais contre quelque chose qui n'a de sens ni d'existence, que l'Etat n'admet que pour jeter de la poudre aux yeux et pour se vanter de la présence d'un département de philosophie, ne serait-ce que formellement, car essentiellement, il n'y a rien du tout ! C'est pourquoi la question "Pourquoi la philosophie?" qui est la question profonde que Heidegger set posa, ne trouva aucun écho chez Chammah et Békhitia, bien que je leur faisais des cours sur Heidegger à l'époque et que j'essayais de leur révéler l'objectif de ma question... Alors que je réfléchissais profondément pour découvrir l'objectif de la question de Heidegger, Chammah était tout le temps occupée par sa mucosité nasale qui l'empêchait de distinguer les odeurs et peut-être même de les sentir. Quant à Békhitia, elle fixait son regard nulle part comme d'habitude...elle me regardait,

mais son regard ne se dirigeait pas sur moi ni ne donnait l'impression qu'elle assimilait ce que je disais. Il ressemblait au regard hagard qui ne se dirige nulle part. À cette époque, je compris de l'intérieur la phrase de mon ami intime le philosophe Mahmoud Ragab (Que la paix soit sur lui!) où il m'avait décrit l'enseignement de la philosophie au Golfe en le comparant à la masturbation mentale. C'est ce que ressent celui qui se dévoue à l'enseignement, qui vit tout ce qu'il dit de sorte qu'il se sent ému à chaque mot prononcé, mais malheureusement, il ne trouve aucun écho à son émotion, et là où cette émotion doit atteindre son apogée ou sa destination, il ressemble à celui qui essaye d'atteindre l'orgasme par la masturbation !

Ainsi était mon état avec Chammah et Békhita ...un état de souffrance constante causée par le sentiment de stérilité. Et ce qui accentuait ce sentiment de stérilité, c'était mon état avec Hassa la secrétaire de la faculté que je rencontrais presque tous les jours, avant ou après mes cours avec Chammah et Békhita. Elle fut récemment embauchée, et elle aussi m'était destinée au début, parce qu'à ce moment-là je préparais l'impression du

livre qui contenait les parutions du colloque que j'avais dirigé récemment, et c'était elle qu'on avait chargée de m'aider pour cette tâche. C'est pourquoi les conditions de travail exigeaient que je passe avec elle de longues périodes durant l'impression pour lui dicter ce qui devait être fait, réglé et corrigé. Ces conditions de travail auraient pu me rapprocher de Hassa sur le plan humain. Mais, pour ma malchance, je ne me fus pas trouvé vis-à-vis d'un être humain, mais d'une créature pétrifiée, sans sentiment aucun, qui ressemblait à ce dont a parlé Sartre en tant qu'existence dense, dure, latente, immobile et sans mouvement, qui ne révèle ni laisse transparaître ce qu'il y a à l'intérieur, une existence compacte. Hassa portait le voile intégral et je ne voyais que deux yeux noirs qui regardaient à partir de ce voile noir, et même ces deux yeux se perdaient dans cette noirceur qui cachait son visage. Les yeux n'ont de sens ni de capacité de s'exprimer sans le contexte où ils se trouvent : le visage même. La meilleure expression de ce sens est celle de mon ami Naguib el Hassady, dans un texte bref et merveilleux qu'il écrit peut-être sous l'influence de Hassa avec qui il traitait tous les jours en sa qualité de codoyen de la faculté à cette époque. Je

cite ici les quelques lignes extraites de ce texte et éloquent et inédit :

“Le visage n’est pas simplement une autre partie du corps. Le visage est la végétation de l’âme émanant de la boue du corps, la porte de l’âme qu’enterre et que verrouille le long voile intégral. Les yeux plissés à travers lesquels le visage voilé épie le monde, une caméra dont les lentilles déclarées ont un double standard: elles confisquent le droit des autres à s’épier mutuellement. La pudeur de l’être humain se révèle par ses tempes, sa colère se voit sur son front ridé, sa surprise, sa malice, son assouvissement, sa moquerie, sa grâce, sa stupidité, son regret, sa passion, sa satisfaction et son hostilité, tout se lit sur son visage. Rien ne reste de l’être humain si se cachent toutes ses émotions.”

Ce texte incarne vraiment l’état de Hassa et le mien avec elle : je sentais que j’avais effectivement affaire avec une machine programmée, puisqu’elle répondait par Oui ou Non à n’importe quelle question, ou bien par des mots brefs et objectifs qui n’exprimaient rien d’humain ni de personnel, une machine qui faisait tout ce qu’on lui demandait avec beaucoup de précision. Par exemple si vous aviez oublié une des

choses que vous souhaitiez qu’elle fasse, votre demande restait sans réponse jusqu’à ce que vous lui en parliez spécifiquement! Comme si vous aviez affaire à une calculatrice! Une machine programmée de sorte qu’elle traitait les gens comme s’ils étaient eux aussi des machines. Elle ne montrait aucun sentiment humain, ne serait-ce qu’une salutation. Elle vous rendait votre salut par une réponse programmée et brève, même si je ne la rencontrais pas pour deux mois et demi pendant les vacances d’été ! Elle me rendait mon salut comme si j’avais été avec elle hier ! Bien que je sache par d’autres que j’étais le professeur en qui elle avait le plus confiance, elle me traitait pareillement aux autres : tous sont égaux devant la machine programmée ! Pas de place pour les sentiments humains normaux. Ici, ceux-ci se cachent sous le masque : des yeux qui vous voient et que vous ne voyez pas, qui ne veulent pas que vous les voyiez : des sentiments déguisés. Et puisque les sentiments ne se dévoilent qu’à travers le visage, on a programmé Hassa et ses semblables à se cacher le visage. Pourtant, le visage est la partie la plus honnête du corps, sa partie la plus pure, la plus digne et la plus expressive, c’est là où réside l’âme et, quand elle

meurt, meurt le corps (c'est ce dont la médecine a pris conscience récemment). C'est pourquoi Hassa n'osait pas dévoiler son visage, ne serait-ce que pour satisfaire un besoin naturel du corps, par exemple boire de l'eau. Tant de fois ai-je vu Hassa et ses semblables parmi mes étudiantes boire de l'eau à la bouteille sous le voile qu'elles portaient. Et quand j'entrais à l'improviste alors qu'elles buvaient, elles devenaient confuses, comme si elles avaient le sentiment intuitif et occulte que leur comportement était faux et insignifiant. J'appris alors pourquoi certaines filles et femmes du Golfe font comme celui qui cherche à se libérer d'un masque factice quand elles arrivent à dans un pays émancipé sans masques, où vous les trouverez sans leurs voiles! J'appris aussi comment ce voile intégral s'est répandu chez les filles et les femmes de notre pays, comme conséquence de l'influence de ce type de culture fausse du Golfe quand elles y allèrent en compagnie de leurs maris ou de leurs parents. C'est un nouveau phénomène qui survint dans nos pays suite au jaillissement du pétrole dont les flammes attirèrent des arrivants de toutes parts. Dans ma jeunesse, je ne connu jamais ni ne me souviens avoir vu

de vile intégral ou de masques comme ceux que portait Hassa.

Je ne voulais rien de Hassa à part les sentiments humains normaux qui reflètent notre existence en tant que vrais humains vivant sans fausseté! Même, mon sentiment envers elle et ses semblables parmi mes étudiantes était plein de pitié parce qu'elles sont les victimes d'une éducation répressive qui leur fit perdre toute spontanéité et les a rendues méfiantes à l'égard de l'Autre, et elle masqua même leur vraie existence et par suite elle la falsifia sous une apparence trompeuse. C'est ainsi que la présence de Hassa était fausse : des yeux invisibles qui regardent à travers un visage invisible qui voulut se cacher et s'occulter derrière un rideau. Un autre état d'inertie, de stérilité et d'absurdité. Malgré cela, Chammah et Békhita restent l'origine de l'absurdité de mon état et la source de sa perception.

En outre, ce qui aggravait mon sentiment de stérilité c'est que la ville de Aïn où je résidais, par la force des choses parce que c'était là où se trouvait l'Université, n'abritait que des maisons et des édifices qui ressemblaient à des tombes collectives, même si les roses et les arbres l'ornaient. Après une longue

journée alourdi par l'enseignement à Chammah et à Békhita et ayant commencé ou terminé le travail en compagnie d' Hassa, j'errais avec ma voiture dans les rues longues et désertes de la ville. Je mettais alors une cassette enregistrée une des chansons tristes d'Om Kalthoum ou d'Abdel Wahab ou d'Abdel Halim, dans l'espoir qu'elle me tiendrait compagnie, mais l'écho de ce chant triste se perdait dans le vide immense. La seule personne qui aurait pu me comprendre est quelqu'un comme Ahmed Abdel Moeti Hégazy de qui j'ai appris comment lutter contre l'affliction qui émane des chansons d'Abdel Wahab. Il me dit un jour dans un état de joie mêlée au chagrin : "La différence entre Om Kalthoum et Abdel Wahab réside dans le fait qu'elle chantait en s'adressant au public malgré sa gloire, alors qu'Abdel Wahab faisait comme s'il chantonnait et chantait pour lui-même." Je répondis : "C'est ça l'essence du chant : qu'on chante selon son cas individuel, avec tout ce qu'il comporte de joie et de peine. Il me dit en confirmant : "Oui, c'est ça l'essentiel du chant." Ainsi, ma situation avec Chammah et Békhita, avec tout ce qu'elle comportait de douleur et de souffrance, me poussait à méditer sur

l'état de la douleur et de la souffrance dans une sorte d'isolement ou de solitude dont l'homme a besoin de temps à autre...un état où il médite sur la source de ses sanglots et où il aspire à soulager par des moyens divers toutes les blessures que laissent ces sanglots dans l'âme.

* * * *

LES CONQUERANTS DU GOLFE

Le cas de l'Université des Émirats, qui est l'université mère et officielle des Émirats, est étrange, lamentable et pitoyable, parce qu'il représente la forme la plus terrible de la dégradation qu'atteignit l'enseignement dans le monde arabe. Cet état m'attristait, et j'essayais dans les limites de mon domaine de spécialisation de réformer ce qui pourrait être réformé à travers des propositions constructives, mais tout cela tombait à l'eau, et les dizaines de propositions que j'avais présentées furent finalement jetées à la poubelle, non pour m'humilier ou me dévaloriser, mais parce qu'elles n'avaient pas atteint les personnes qui pouvaient les comprendre. S'il s'en trouvait, se dressait toujours contre elles tout un système mis en place par quelques pédagogues parmi les professeurs en mission soucieux de garder les choses

telles qu'elles étaient et dans l'état qu'ils avaient instauré.

Ceux-ci étaient, d'habitude, des professeurs des facultés de pédagogie, notamment des universités égyptiennes parmi ceux qui altérèrent l'enseignement dans le monde arabe, y compris l'Égypte ! La plupart d'entre eux ne sont pas de vrais professeurs, mais, à l'origine, des étudiants de niveau plutôt faible qui avaient échoué au bac, parmi ceux dont le pourcentage ne leur permettait pas de continuer leurs études à l'université égyptienne qui était prestigieuse dans le passé. Ils s'inscrivirent aux facultés de pédagogie, ces instituts qui les avaient reçus pour combler le manque adéquat du nombre de professeurs. Et même ceux, parmi eux, qui partirent en Occident avec des bourses, allaient normalement aux États-Unis où l'enseignement était beaucoup plus faible qu'en Europe et ils se consacraient à des recherches sur les thèmes les plus superficiels, étudiaient les méthodes les plus naïves, et revenaient avec des thèses de doctorats axées sur l'enseignement dans sa forme, ses méthodes et ses supports, non sur sa profondeur, son essence et sa philosophie.

Très peu parmi ces pédagogues ont une véritable valeur académique. La

plupart du temps, ils sont marginalisés, ils ne trouvent pas de place à eux au Golfe, simplement parce qu'ils ne s'intéressent ni à l'enseignement ni à ses stratégies ni à toute pensée profonde qui concerne ce sujet. Pas de place pour ceux qui s'occupent de la pensée stratégique parmi ces très nombreux spécialistes qui s'occupent des moyens techniques de l'enseignement. Ce sont des moyens insignifiants et sans valeur s'ils ne sont pas essentiellement bâtis sur une vision philosophique stratégique. Mais comment ces dits spécialistes arriveraient-ils à une vision philosophique stratégique alors que leur esprit est essentiellement borné et limité? Je me souviens qu'un de ceux qui réclamèrent la clôture du département de philosophie à l'Université du Sultan Kabous à Oman était un de ces pédagogues dont la supposée spécialisation précise était "la philosophie de l'éducation"! Il n'avait fait que s'atteler à la rédaction d'une recherche suivie d'un rapport qui réclamait la clôture de ce département en raison de son inutilité. Pourtant, les étudiants omaniens considérés comme les plus intelligents étaient ceux à qui j'avais donné des cours de philosophie ou qui avaient été influencés par la

philosophie. Probablement, ce collègue professeur – Que la paix soit sur lui – reprit les mots d'un certain responsable qui doutait de l'utilité de la philosophie. Par complaisance il voulut alors présenter une recherche qui allait dans le même sens, dans la direction du vent, et de pareils discours sont graves parce qu'on croit que ce sont ceux des experts qui s'expriment et qui doivent par le fait même être suivis.

Ces professeurs appartiennent à la catégorie de ceux que j'appelle "**les mercenaires du Golfe**", distincts des "**morts du Golfe**" même s'il y a un lien de parenté entre eux ! Les morts du Golfe sont des gens comme le Docteur Saber et Nabrawi Bey dont je parlai déjà et décrivis le cas dans le cadre de mes récits sur la vie et les hommes aux Émirats : ce sont des gens qui devinrent drogués par l'argent et le salaire mensuel qui augmente leur crédit à la banque sans rien ajouter à leur véritable existence. Ils perdirent même le sentiment de leur existence en tant que véritables êtres humains, en tant qu'êtres vivants, et c'est pourquoi vous les trouvez toujours justifiant leur état en disant qu'il est le meilleur...ils ne reconnaissent pas qu'ils sont morts...simplement parce qu'ils ne le

savent pas. Ils sont fascinés par l'argent et par la vie matérielle luxueuse qu'ils cherchent ou dont ils rêvent sans la vivre réellement parce qu'elle exige de dépenser l'argent qu'ils trouvent plaisir à thésauriser. L'argent devient ainsi un dieu adoré et une vérité absolue, bien qu'il ne soit qu'une illusion de chiffres irréels s'ils ne se traduisent pas en une réalité concrète palpable. Ce sont les "**morts du Golfe**" parce qu'ils sont inconscients ou charmés. Quand aux "**mercenaires du Golfe**", ce qui les caractérise c'est qu'ils sont conscients de leur état ... ce sont des tyrans et des hypocrites qui veulent s'emparer au maximum des miettes de l'argent du Golfe. Ils s'efforcent de plaire à leurs maîtres, leur obéissent, et se creusent la cervelle pour fabriquer tout ce qu'ils aiment. Ils savent très bien ce qu'ils font.

C'est pourquoi ces mercenaires n'ont aucun sentiment d'appartenance à l'arabité, ni ne sont fidèles au pays dont ils se repaissent. Où étaient-ils quand la plupart des départements de philosophie dans les universités du Golfe ont été enterrés vivants, à part l'université du Kuweït jusqu'à présent ! Et où étaient ces fameux pédagogues et leurs semblables quand on enterra le

département de l'éducation artistique : le seul département où l'on dispensait des cours sur les arts appliqués à l'université des Émirats ? Ne virent-ils pas son état de dégradation et de recul, voire un état de dissociation qui méritait d'attirer l'attention ? Il se trouve que l'Etat qui ferme le seul et pauvre département d'art dans son université officielle est le même Etat qui dépense sans frein pour des festivals de cinéma et de théâtre. Encore une fois nous trouvons l'Etat soucieux de se confronter avec l'art venant de l'extérieur, comme si c'était une marchandise qu'on importait et qu'on achetait, ou juste une apparence insignifiante, semblable aux édifices élevés qu'on construit sans aucune signification et sans réalisations architecturales authentiques. Je ne sais comment un Etat peut célébrer des festivals artistiques cinématographiques ou théâtraux, sans que ce même Etat n'apporte la moindre contribution au cinéma ou au théâtre, comme s'il confirmait le proverbe égyptien qui dit : *“la chauve se vante des cheveux de sa nièce”*. Ah ! Si les choses étaient ainsi ! Parce qu'ici la chauve se vante réellement non des cheveux de sa nièce mais de ceux de toutes les passantes ! Le

pire c'est que le pays qui célèbre généreusement les arts des autres est celui qui prive ses ressortissants d'étudier l'art sous n'importe quelle forme. Où étaient alors les mercenaires du Golfe quand le pauvre et unique département de philosophie à l'université des Émirats a fermé ses portes ? Où étaient-ils face à ces paradoxes ? Si les autorités parmi les ressortissants du Golfe avaient laissé la conduite des affaires à ceux qui ont une vraie culture artistique parmi eux, les choses ne seraient pas ainsi. Je reconnais tout de suite ceux que j'ai désignés par les “mercenaires du Golfe” par la première phrase qu'ils prononcent, voire par leur simple manière de saluer les autres, notamment ceux dont ils sont les maîtres parmi les citoyens ressortissants du Golfe. D'ordinaire, ils renoncent à leur langue d'origine et saluent dans celle de leurs maîtres. Et même je les reconnaissais avant qu'ils ne parlent, il me suffit de remarquer leur grande réserve en parlant, la politesse excessive et forcée qu'ils montrent dans leurs rapports avec les autres, l'empressement à faire la prière dans les couloirs des bureaux, le port de la barbe et le soin qu'ils en prennent en vue d'imiter leurs maîtres, bien que ceux-ci la portent et la

soignent pour des raisons sociales non religieuses et par souci d'élégance.

En outre, il y a une autre catégorie de gens qui sont venus au Golfe, pour chasser tous ceux-ci, ou au moins les soumettre...ce sont ce que j'appelle "**les conquérants du Golfe**"⁽¹⁷⁾ Ceux-ci sont venus de l'Occident, ce sont notamment des ressortissants américains. Bien qu'ils représentent une minorité par rapport aux autres communautés étrangères au Golfe, ils y assument le rôle des nouveaux maîtres, vous les voyez toujours occuper les postes de direction dans les compagnies et les entreprises et toucher les salaires les plus élevés bien qu'ils soient moins qualifiés que les autres et qu'ils aient moins d'expérience. Je comprends parfaitement cette situation : les Américains veulent assumer le rôle des maîtres du monde, par l'emprise et la force, et parfois par cette sauvagerie cosmique que pratique leur pays ou leur système. Cela reflète le comportement de la plupart de ceux qui manquent de culture et de civilisation profondes et ceux qui sont leurrés par une machine médiatique qui sacralise en eux l'orgueil et la vanité, comme s'ils étaient les descendants d'une race distinguée des autres peuples de la terre. Pourtant, leur

race est celle qui est, parmi toutes les autres, la moins harmonieuse et la moins authentique : leur civilisation est récente, elle fut fondée sur l'exploitation des meilleurs esprits de la civilisation européenne enracinée dans l'Histoire. C'est leur origine et leur identité même s'ils le nient). S'y ajoute l'appropriation des richesses des autres peuples par la force et la domination. C'est pourquoi il était normal que le Golfe avec tout ce qu'il contient de richesse venant du pétrole devienne une source d'avidité pour les Américains, et ceux qui les suivent et les imitent parmi leurs serviteurs. Il était également normal que le Golfe soit la région arabe la plus facile à se soumettre et la plus apte à l'infiltration. Ce sont des régions récentes qui n'ont pas de profondeur historique, et la plupart de leurs habitants sont absorbés par la récolte des fruits de la richesse venant du pétrole et ne pensent ni au sens de leur existence ni à leur futur, à l'exception d'une minorité de personnes cultivées et de fidèles parmi eux.

Je comprends toute cette faiblesse humaine où l'homme et les peuples sont impuissants, où leur destin est tout tracé. Mais ce que je n'arrive pas à comprendre c'est que ces peuples

n'essayent pas de manifester une forme de résistance à travers où ils pourraient œuvrer pour affirmer leur propre existence. Au contraire, on les voit prenant l'initiative volontairement et de bon gré de se donner en offrande aux nouveaux conquérants. C'est ce qui arriva aux Émirats et que je vis de mes propres yeux à l'université des Emirats : ses dirigeants ont eu l'idée de se tourner vers l'anglais comme langue d'étude dans toute l'université y compris la faculté des sciences humaines. Sans doute, voulaient-ils montrer ainsi leur loyauté et leur soumission totale à ces nouveaux conquérants. Ils leur ont permis d'envahir la première et la plus importante forteresse à savoir l'éducation et la culture des générations futures. Je ne suis pas contre la langue anglaise comme vecteur essentiel et important de l'enseignement et de la culture. Toute personne un peu cultivée sait que la civilisation arabe islamique fut fondée, en grande partie, sur la traduction de la culture, des sciences et des connaissances de la civilisation grecque qui lui est antérieur, et tout naturellement cela exigea des savants et des cultivés qui se perfectionnèrent dans la langue grecque. Mais ce qui se passa à l'université des Émirats s'en démarque radicalement.

Il ne s'agissait ni d'apprendre ni de perfectionner la langue de l'Autre dans le but d'apprendre de lui ni de copier ses sciences et ses connaissances pour les assimiler finalement. Ce qui est grave c'est qu'il s'agissait d'attirer l'Autre lui-même, non seulement pour sa langue mais aussi pour sa culture, ses valeurs, ses critères éthiques et non éthiques, comme substitut à la culture en place qui cherche malgré tout à s'enraciner. Et finalement le résultat est la démolition de l'identité : la langue ici n'est plus uniquement un outil de la science, de l'apprentissage, de la connaissance mais c'est la langue du maître dont on veut la domination sur la langue de ce même maître qui insiste pour confirmer sa présence en chair et en os. Encore si ce maître qui vint en était vraiment un ou méritait de l'être, mais en matière de connaissance, il n'y a ni maître ni esclave ! La plupart de ceux qui vinrent comptent parmi les débris des Américains, à quelques rares exceptions, puisque les hommes authentiques parmi eux ne supportent pas de vivre longtemps cette existence fausse. Comme si, nous les pauvres arabes, à des degrés variés, étions destinés à ce que ces maîtres nous exportent leurs déchets technologiques

et leurs marchandises, ainsi que leurs débris humains qu'ils donnèrent exclusivement au Golfe et à ses institutions. L'université des Emirats en est l'exemple le plus flagrant et vivant ici.

La plupart de ceux qui œuvrèrent pour ce changement qu'ils appelèrent "la nouvelle vision" sont des soi-disant professeurs, voire des soi-disant êtres humains : des hommes et des femmes dont la majorité n'appartiennent pas à des universités dans leurs pays d'origine. Ils devinrent des voyous errants dans tous les pays et toutes les nations utilisant leur nationalité pour faire de l'argent, comme si c'était leur passeport et leur vraie et unique qualification. Je vis à l'université des Émirats quelques uns de ces nouveaux conquérants qui n'avaient rien à voir du tout avec la nature du travail académique et de ses exigences et qui n'ont aucune contribution académique de valeur, en fait rien du tout ! Certains d'entre eux n'avaient pas entendu parler de la nature du travail universitaire académique et de ses exigences, de sorte qu'ils ont écrit dans leur curriculum vitae avec les pièces justificatives requises pour leur embauche...ils écrivirent qu'ils travaillèrent dans les

restaurants McDonald's comme je le mentionnai auparavant. Peut-être croyaient-ils que tout type de travail comporte une certaine expérience, ignorant que l'expérience requise ici est précisément l'expérience académique ! Malgré mon refus ainsi que celui d'autres professeurs sincères de regarder les documents de ces candidats, nous étions surpris par leur embauche en leur qualité de race supérieure à qui les autres doivent obéissance, bien que la majorité soit, comme je l'affirmai, des débris de leurs sociétés. C'est la raison pour laquelle ils voyagent à travers le monde – à commencer par le sud de l'Extrême Orient et jusqu'au Moyen-Orient – à la recherche de travail et d'argent qu'ils ne trouvent pas dans leurs pays d'origine. Cela explique pourquoi la plupart d'entre eux épousent des Asiatiques, les emmènent avec eux en voyage et vers des lieux de passage hors de leurs pays, et aussi parce que ces femmes ont une capacité immense de supporter le déplacement constant à travers ces pays, parce qu'elles sacralisent leurs maris et les suivent où ils partent.

Certainement, cela ne s'applique pas à tous les Occidentaux qui vinrent travailler ici. Il y en a qui se distinguèrent

par la connaissance et les bonnes éthiques. J'en avais fait des amis tels que Leon et sa femme Monique, et même j'aimais beaucoup leur fille Zoe, ainsi que Denis l'Américain modeste et poli. Égal Je respectais aussi et j'appréciais certains d'entre eux comme l'Anglais Ron, et d'autres encore. Mais je ne décriais pas ici les cas individuels exceptionnels mais le phénomène, et j'essaye de le représenter: le phénomène de la catégorie dominante des nouveaux conquérants comme débris humains de l'Occident.

Même l'apparence de certains de ces nouveaux conquérants n'avait rien à voir avec celle du professeur universitaire, comme s'ils venaient tout juste d'arriver des rues où ils flânaient précédemment. L'un d'eux portait une boucle d'oreille, et un autre se rase complètement les cheveux et laissa ouverts les boutons de son chemisier pour montrer sa force physique, comme s'il était un "garde du corps". Vous en trouvez souvent à l'université, de sorte qu'il était facile de tomber sur ces phénomènes tous les jours : le dernier que j'avais vu me surpris par son aspect physique qui ne donnait pas du tout l'impression que c'était quelqu'un d'épris par le désir d'apprendre, ou qui était préoccupé quotidiennement par la

pensée et la recherche académique. Ma surprise redoubla quand un de ses collègues m'informa qu'il venait tout juste d'arriver deux mois auparavant et qu'avant d'ingérer l'université il travaillait pour l'armée américaine! Quant à Benjamin, c'était un espion qui savait tout du monde arabe, y compris la langue des Arabes, mais il feignait l'ignorance afin d'obtenir le maximum d'informations. En outre, certains hommes et femmes étaient homosexuels, de sorte que l'une d'elles lesbienne, insista pour amener avec elle sa compagne, et demanda même qu'on l'embauche et sa demande fut acceptée.

Je n'ai pas de position hostile radicale contre eux, je ne cherche à les juger selon ma propre vision éthique, mais selon ce que la bonne intuition nous dicte en tant qu'êtres humains : celle-ci exige que les hommes n'imitent pas les femmes, Le Bon Dieu n'aurait alors pas créé le mâle et la femelle, chacun ayant sa spécificité déterminée et connue. Et si la prostituée peut se comporter avec insolence ou porter une robe scandaleuse, en considérant cela comme normal, elle n'aurait donc pas été prostituée ! La femme vertueuse ordinaire ne peut s'habiller ni agir comme les putains. Que dire alors si

l'être humain dont nous parlons – que ce soit un homme ou une femme qui assume le rôle du professeur universitaire : un professeur qui éduque les jeunes générations ! Il est vrai que l'étrangeté et la folie sont admissibles et peuvent caractériser certains professeurs universitaires. Elles sont parfois admises et requises en tant que déviation et folie de la créativité.

Qu'est-ce qu'on pouvait attendre de tels gens ? Est-ce qu'ils peuvent être réellement sincères ? La plupart d'entre eux enseignent les fondements et les extraits de ce qu'on enseignait en arabe auparavant, et quelques uns regardent les étudiants de haut en bas et leur déclarent carrément leur mépris. Voici le cas d'une femme professeur qui exigea (par moquerie) que les étudiantes enlèvent leurs voiles intégrales parce qu'elles ressemblaient à « des sacs de poubelles noirs », et voici le cas d'un autre professeur qui assurait toujours aux étudiants qu'ils devaient l'attendre constamment même s'il arrivait en retard parce que ce sont des arabes alors qu'il est Américain ! Est-ce que ceux-ci peuvent être considérés comme des professeurs ou même des pédagogues ou même des êtres humains ? Certains de ces personnes ne ressemblent-elles pas,

même de manière non déclarée, à ces misérables soldats parmi ces Américains qui pratiquèrent toutes sortes d'actes méprisables, des actes de racisme et de sadisme sur les citoyens Irakiens à la prison d'Abou Gharib ! Ceux-là s'imaginaient que leur nationalité les rendait supérieurs aux autres êtres humains. Que dire alors de ces professeurs, qui croient que leur langue est celle qui doit dominer au détriment de celles que parlent les gens dans leurs propres pays. L'enseignement en arabe devint un point faible et une honte. Les employés et les fonctionnaires doivent passer des examens en anglais pour qu'ils puissent servir les nouveaux maîtres et que leur punition ne soit pas le licenciement sans avertissement afin d'être immédiatement remplacés par des étrangers. Ceux-ci conquièrent les autres centres scientifiques qui étaient supposés rester, par la force de leur identité et leur formation à l'écart de leur absurdité, tel le "Centre Zayed pour le patrimoine et l'Histoire" où ils cherchèrent à donner leurs cours débiles en anglais. C'est ainsi que la situation entière devint absurde et source de moquerie: les cours dispensés, langue et contenu, n'ont rien à voir avec la langue ni le contenu du patrimoine et de l'Histoire !

Mais qu'est-ce qui provoqua ceci ? Est-ce que c'est l'absence du sentiment patriotique? N'est-ce pas l'état d'écrasement total qui fait que le vaincu ne se contente pas de se soumettre au vainqueur sans résister, mais trouve plaisir à dissoudre son identité dans celle de l'Autre? Certains citoyens, ainsi que d'autres parmi les Arabes qui travaillent ici, agissent ainsi. Parmi les cas les plus étranges que je rencontrais ici je veux mentionner celui de la Doctoresse Balkis qui fit ses études en Amérique, y vécut, et vint ici pour enseigner la langue anglaise après avoir obtenu son doctorat. Son aspect et ses traits confirmaient qu'elle était étrangère, notamment son accent américain, mais quelque chose dans ses traits annonçait qu'elle était visiblement d'origine arabe, avant même que je ne sache son nom qui appartient à une origine arabe primaire. Je ne me souciai pas beaucoup de le vérifier, jusqu'au jour de la conférence de la faculté dont je fus le président. Quelques collègues amis ainsi que le doyen égyptien (Adel El Safti) m'avaient fait confiance. En passant, ce doyen qui vécut et vit en Occident présenta sa démission moins d'un an après, parce qu'il refusa d'assumer le rôle du subordonné de

n'importe quel citoyen subordonné à son tour et écrasé, quel que soit le salaire élevé qu'il touchait. Or ce jour de ma présidence la doctoresse Balkis m'affirma qu'elle était iraquienne! Après, j'appris son nom qui est un nom arabe pur et qui appartient aux Arabes purs avant les arabes arabisés, un nom qui existait bien longtemps avant l'Islam et commun en Irak tant attaché à son arabité et qui forme une partie intégrante et authentique de son identité!

Je ne sais pas pourquoi elle me révéla son identité cachée ou enterrée, et elle parla en arabe, c'était la première fois que je l'entendais parler dans cette langue depuis que je passais devant son bureau ouvert sur le corridor proche du mien, bien qu'elle ne parlait normalement à aucun arabe, de sorte que tout le monde croyait qu'elle était étrangère et ne parlait pas l'arabe. Et comme la plupart des étrangers qui regardaient de haut en bas les arabes qui sont des collègues et des semblables, elle n'aimait pas les fréquenter. Elle réalisa probablement que je gagnais de jour en jour et de plus en plus l'estime de la faculté et que j'entretenais avec le doyen une relation de respect mutuel. Peut-être aussi par l'instinct utilitaire qui caractérise la personnalité occidentale

dont elle était imprégnée elle jugea qu'il n'y avait aucun mal à s'adresser à cette personne (moi-même) en arabe sans savoir que cette personne écrit en anglais des articles qu'elle est incapable d'imiter. Mais ce qui confirma cette supposition, c'est qu'un mois à peu près après cet incident, un autre encore plus étrange eut lieu. Alors que je me dirigeais vers mon bureau, je la trouvai en train de parler en anglais avec des étudiantes, je la saluai en arabe, et elle ne répondit pas. Je la regardai étonné et méprisant, elle s'en rendit compte et elle vint s'excuser auprès de moi en disant qu'elle ne voulait pas répondre en arabe devant les étudiantes. Je lui dis : "Est-ce qu'il est interdit de parler en arabe dans votre département, même à des étudiants arabes hors de la salle de classe?" Elle répondit sèchement: Oui! Elle voulait sans doute mettre fin à cet affront d'où elle sortirait perdante s'il durait. Après, la doctoresse Balkis ne me saluait plus: évolution rapide ! Elle se rendit compte assez vite que quelqu'un comme moi ne pouvait lui être utile, notamment quand elle vérifia que le doyen Adel El Safti venait de démissionner. Je ne méprisai jamais un être humain autant que cette femme ou cette créature qui n'apprit pas que tout être humain doit être considéré

comme valeur et non comme une fin en soi, tel que nous l'apprit Kant. Le plus difficile dans notre existence – ou plutôt dans la relation entre les hommes – c'est que les Autres nous considèrent en tant que moyens et non comme fin en soi.

Je racontai sans doute trop longuement l'histoire de la doctoresse Balkis avec qui mes conversations ne dépassèrent pas les dix minutes durant trois ans. Mais on peut tirer du sens de ces petits détails qui inspirent et révèlent plus que ne le font les idées fugitives et abstraites. Cela reflète une part de la nature de la médiation réflexive révélatrice. Balkis représentait pour moi l'exemple de la personnalité arabe écrasée de sorte qu'elle perdit ses traits distinctifs et sa présence et devint fade et altérée. Je dégageai probablement de cette histoire une conclusion effrayante: la langue arabe devint interdite et détestée à l'université des Émirats qui se trouve dans un pays arabe appelé *Les Émirats arabes*. Quelques Arabes craignent même d'être surpris en train de parler l'arabe dans un pays arabe ! Il s'agit d'une absurdité extrême à laquelle n'auraient jamais pensé tous les philosophes et les écrivains de l'absurde réunis ! La langue est l'identité, voire la preuve de l'existence. C'est ce que nous

apprîmes du plus grand esprit philosophique du XX^{ème} siècle et jusqu'à nos jours : Martin Heidegger. La langue n'est pas un simple moyen de communication ou de transfert d'informations, mais notre existence se réalise par et à travers elle. Cela devient évident quand la langue se refuse à la traduction, notamment dans la langue de la poésie et la chanson, même si elle est en dialecte. Le dialecte incarne parfois la relation entre l'identité des hommes et le sens de leur propre monde qui ne peut se comprendre qu'à travers la compréhension et la coexistence avec leur propre mode d'existence. Cela explique pourquoi j'avais l'intention de faire de mon dernier cours général au Centre Zayed pour le patrimoine et l'Histoire, un cours dont le thème serait "La langue et l'identité". L'arrivée de ces conquérants avec leur langue signifie l'absence de la langue des vaincus et par suite leur absence en tant qu'existence véritable. La terre n'est plus arabe parce qu'elle ne parle plus l'arabe : l'arabe se cache ou se dissimule: là où vous marchez, vous trouvez les autres langues dominantes, la plupart celle des Indiens, des Pakistanais, et notamment les Battans ! Mais l'anglais et l'américain restent la langue des vainqueurs : les

langues des Indiens, des Pakistanais et des Battans sont celles des pauvres vaincus parmi les innocents du Golfe et ses victimes mais elles imposent leur présence aux citoyens du fait du grand nombre de ses locuteurs indispensables pour les travaux domestiques, c'est pourquoi vous trouvez de nombreux citoyens qui apprennent leurs langues et y excellent. Mais où est le rapport entre ces langues et quelqu'un comme moi ? Les voix de ces langues se propageaient partout, s'élevaient et s'entremêlaient, notamment dans les marchés et les points de rencontre, de sorte qu'elles me font penser à la première fois où j'entendis ces voix alors que je me dirigeais vers la place Abdel Nasser à Dubai, comme je le racontai en décrivant la vie et les hommes dans cette même ville. En revanche, la voix du maître qui parle en anglais est imposée à tout le monde quand on veut parler officiellement. C'est ainsi que les voix de la langue s'éparpillent et se propagent dans l'espace, pour que parfois certaines s'élèvent et d'autres s'estompent, selon la nature du contexte dominant, l'alternance du contexte de la domination maîtres et esclaves. Pourtant, dans tous ces contextes, la langue de la terre reste perdue et oubliée, cherchant un endroit

où se fixer. Ici, la terre ne parle pas sa langue. C'est ce qui rendit mon sentiment de dépaysement encore plus profond et aviva ma nostalgie continue envers mon pays natal.

LA NOSTALGIE DU PAYS NATAL

La nostalgie du pays natal est une maladie qui atteint de manière inégale ceux qui quittèrent leurs pays pour des durées relativement longues. Mais la période de cette maladie ou de cette nostalgie ne doit pas durer trop longtemps, parce que cela la rendrait chronique. Aussi nous vivons avec cette maladie sans toujours sentir son influence profonde sur notre existence et notre vie, le plus souvent nous n'en tenons pas compte et nous nous croyons sains, ou au moins nous agissions comme si nous l'étions. C'est ce qui arriva à mon frère Médhat qui est parti en Italie il y a plus de vingt ans et les rares fois où il revint en Égypte, je pressentais la nostalgie qui l'attirait vers sa terre natale, notamment lorsqu'il se remémorait l'éducation sentimentale qui fut la nôtre. Cette nostalgie persistait pendant ses courtes vacances, mais il essayait toujours de l'enterrer en parlant des inconvénients multiples et de la détérioration qu'il trouvait en Égypte et qui s'aggravait à chaque visite. Je savais

que ce discours lui servait de justification pour continuer à vivre loin de son pays et pour enterrer cette nostalgie qui se manifestait souvent. Mais je le comprenais, il vivait dans un pays beaucoup plus civilisé que le sien et de plus, il épousa une européenne dont il fut divorcé après de longues années de mariage. Mais il a eu des enfants avec elle, il a donc de véritables racines là-bas. Mais je ne comprends pas les morts du Golfe qui veulent rentrer dans leurs pays dans des linceuls. Ma colère et ma pitié à leur égard augmentent quand j'apprends que ce sont des Égyptiens. J'eus pitié de ce collègue de la Haute Égypte parmi les professeurs de philosophie qui s'évanouit quand on annula son contrat à l'université des Émirats après y avoir travaillé plusieurs années. Cela pourrait-il être le cas d'un homme qui fut ébranlé par la philosophie ? Je me le demande. Cela pourrait-il être le cas d'un Égyptien qui grandit en Haute Égypte tout près des monuments d'une civilisation enracinée dans l'Histoire depuis plus de sept mille ans ? Que trouvent ces personnes au Golfe à part l'argent apporté par le pétrole, sans que la main de l'homme en y soit pour quelque chose ? Ce que je dis ne révèle

pas une tendance chauviniste comme l'imagineront certains, mais résulte d'un état lucide qui distingue le vrai Égyptien attaché à la terre qu'il ne peut quitter. Et s'il la quitte pour s'exiler à l'étranger, il ne jure que par elle en tant qu'objet de sacralisation et il dit : "Je suis dépaycé". Malgré ma tendance nationaliste qui croit à l'arabité telle que le remarquèrent certains amis irakiens, libyens et autres, je crus toujours que le vrai être humain doit avoir son propre monde à lui et son espace intime.

Martin Heidegger, le plus grand philosophe du XX^{ème} siècle, vécu à la Forêt Noire en Allemagne qui fut témoin de la plupart de ses créations et la source de son inspiration. Il ne quitta l'Allemagne qu'une seule fois dans sa vie quand il fut honoré dans un pays voisin, La France je crois. Cela me fit penser au cas de l'écrivain égyptien créateur Naguib Mahfouz, titulaire du prix Nobel de littérature, qui n'a jamais aimé quitter l'Égypte durant sa vie, qui était viscéralement attaché à certains quartiers du Caire qui l'éternisèrent parce que lui-même les éternisa dans ses œuvres.

Le pays peut être dur à l'égard de ses fils dont certains peuvent en avoir marre quand la situation devient insupportable, de sorte qu'ils cherchent

à le quitter, même pour une durée limitée, mais une fois partis, la nostalgie du pays natal s'empare d'eux s'il s'agit de vrais êtres humains qui appartiennent au sol de la patrie et connaissent sa vérité. Qu'est-ce que la patrie ? Le citoyen digne de ce nom sait que le pays natal n'est pas seulement l'instant actuel que nous vivons. Le pays natal n'est pas non plus le gouvernement qui le domine et le dirige, qu'il soit juste ou corrompu. La patrie c'est le passé qui vit dans le présent, les couches occultes de l'Histoire derrière l'instant actuel, long ou court, mais qui reste un instant passager par comparaison avec l'ensemble des instants historiques qui s'y cachent. C'est ce passé qui affecte profondément et clandestinement notre ambition et notre avenir. Le pays c'est aussi la géographie, ou le climat, la nature et la terre dans tous ses détails, et dans tout ce que firent les hommes : la précision de leurs traits, la couleur de leur peau, leur humeur et leurs modes de vie. C'est aussi l'Histoire des hommes qui a été reflétée sur cette terre et l'a influencée. On ne peut comprendre tout ceci que dans les menus détails qui composent la vie et les aspects divers du pays natal.

La nostalgie du pays natal vient de

l'attachement à la terre de la patrie, à ses rues, à ses chemins, à ses passages, à ses impasses étroites, à ses gens qui y vivent avec leurs modes de vie et leur sentiment de l'existence et de la vie, avec sa langue intime dont le sens ne peut s'exprimer dans aucune autre langue, et la langue s'incarne particulièrement dans la chanson, cet art souvent méconnu. Pourquoi la chanson aurait-elle ce pouvoir immense d'évoquer la nostalgie du pays natal et de la soulager en même temps, en calmant les chagrins ou plutôt comme s'il s'agissait d'une purification des blessures profondes de l'âme, au sens aristotélien de la catharsis où le soulagement des douleurs vient d'un mélange de la douleur elle-même! Pourquoi la chanson en particulier ?

La chanson est l'art le plus capable d'exprimer l'esprit d'une nation ou d'un peuple particulier parce que c'est l'art dont le sens réside dans la langue...la langue de ce peuple particulier. À chaque fois que la nostalgie du pays natal s'emparait de moi pendant que je vivais à Aïn, spontanément et sans réfléchir, je cherchais à écouter la chanson égyptienne authentique en écoutant des cassettes enregistrées dont je gardais plusieurs exemplaires dans

ma voiture pour qu'elles m'aident à supporter les grandes distances quand je me déplaçais d'un endroit à un autre, les distances étant très grandes au Golfe. Et si j'étais seul à la maison, en proie à la nostalgie, je mettais en marche une des ces cassettes ou je regardais une des chaînes de télévision spécialisées où l'on peut écouter les chansons d'Om Kalthoum, de Laila Mourad, d'Abdel Wahab, d'Abdel Ghani El Sayyed, d'Abdel Halim, de Farid, de Fairouz, de Faiza, de Chadia, de Najat, de Mohammed Kandil, et d'autres encore car, sur une période, longue, fertile et généreuse le moindre d'entre eux était un créateur qui avait du génie même Abdel Motteleb que la plupart des Égyptiens appelaient : "l'âne de la radio", (puisque la voix de cet animal est la plus odieuse). C'est une exception et un cas spécial sur lequel se lamentent les intellectuels aujourd'hui. Que dire alors d'Abdel Ghani El Sayyed et ses semblables? Chacun d'eux et chacune d'elles avait un style propre qui incarne un des aspects du pays. Je sais que la chanson, comme tout autre art, a un côté humain universel qui dépasse son pays d'origine, et cela explique pourquoi nous aimons et apprécions autant des chansons dont nous ne connaissons pas

la langue. C'est une situation difficile à expliquer, mais c'est une vérité qui confirme l'aspect universel de la chanson et de l'art en général. C'est la raison pour laquelle j'aimais écouter les chansons occidentales qui expriment l'esprit de l'époque où j'ai vécu. Parmi les chanteurs que j'ai aimés : Engle Bert, Charles Aznavour, Shirley Bessy, Mireille Mathieu, Demis Roussos, Julio Iglesias, les chanteurs de la troupe Abba, et encore beaucoup d'autres. Pourtant, toute chanson (comme tout art) ne peut nous affecter si elle ne porte pas l'empreinte de son pays natal ni de son propre monde où elle vit le jour et où elle fut créée. Sans ce monde particulier, elle ne peut atteindre le monde le plus vaste, le monde de l'universel (c'est ce que je démontrai et expliquai dans le petit livre que je consacrai à cette question intitulé "*L'universalisme et le nationalisme de l'art*"). **C'est pourquoi notre admiration de ces chansons vient du fait qu'elles n'expriment un état humain universel qu'à travers un état humain individuel** par une appartenance à son propre monde avec toutes ses composantes spatio-temporelles. En outre, l'aspect particulier de la chanson dans ses menus détails s'empare de nous et nous impose sa

présence dominante quand nous sommes en proie à la nostalgie du pays natal.

Ces voix qui chantent et que nous évoquons par la voie des ondes dépassent les distances spatio-temporelles : elles nous transportent dans l'espace-temps, le temps et l'espace où nous vécûmes. Je suis presque certain que la plupart de ces chansons furent liées dans notre conscience à des instants déterminés du jour et de la nuit. Les meilleurs moments pour écouter la plupart des chansons de Chadia et de Sabah c'est durant la matinée. C'est ce que faisait la radio égyptienne et ses responsables en étaient conscients : ce sont de très belles chansons mais légères et joyeuses, comme si elles encourageaient et présageaient une nouvelle journée où le soleil se lève sur l'Égypte. Quant aux chansons d'Om Kalthoum, on les diffusait juste avant le coucher du soleil, et la chanson diffusée à ce moment de la journée était "Le soleil du coucher" ! Et si celui qui écoutait passait près du Nil et se promenait à ce moment en écoutant Om Kalthoum elle chantait ce début de la chanson de Bairam El Tonsi où il est dit : "Le soleil du coucher a doré les branches des palmiers, Oh, Nil!Une merveille reflétée sur ta surface,

oh ! Mon beau !" J'ai tant de fois vu ce spectacle au bord des rives du Nil en route vers le village de Sabak el Dahhak à Mounoufia, le village natal de ma femme, où je vécus dix ans exactement (j'y arrivai le 6-7-1980 et je le quittai le 6-7-1990) sans intention ni arrangement prévu. Ce sont les chansons du passé et du bon vieux temps. Il y a des programmes à la télévision qui portent ce même titre "les chansons du bon vieux temps". Cela signifie simplement que notre temps n'est peut-être plus tellement bon, ou, du moins, a perdu quelques-uns des aspects de sa beauté !

Mais pourquoi évoquai-je les chansons en particulier ? La patrie reste toujours ancrée dans l'âme, et ces chansons géniales faisaient revivre les menus détails de la patrie. Je regarde maintenant une des ces chaînes qui diffusent l'art authentique du passé : je vis et j'écoutai la chanson éternelle d'Om Kalthoum intitulée *Les ruines* à travers un enregistrement public où elle la chanta devant le peuple tunisien. C'est un peuple qui a du goût et qui sait comment réagir devant l'art vrai. Je vis l'émotion que manifestait ce peuple à l'égard de la chanson *Les ruines* que chantait Om Kalthoum. Je vis cette même émotion dans les enregistrements

des spectacles où chantait en personne la « dame » de la chanson arabe Om Kalthoum. Oui, La « dame », comme on l'appelait, chantait *Les ruines*. Celui qui vit ce spectacle sait combien le peuple tunisien appréciait la valeur de tout mot et de tout soupir d'Om Kalthoum. Que dire alors des Égyptiens ! Ce qui me choqua, c'est de voir en même temps dans une autre chaîne de télévision un enregistrement d'un autre spectacle en Tunisie animé par un chanteur libanais contemporain considéré avec vénération comme s'il rivalisait ou cherchait à devenir l'égal de ces pionniers. Le public, des jeunes pour la plupart, applaudissait chaleureusement et s'épanchait en chantonnant ! Je ne compris pas ce qui se passa : la voix que j'entendais était dure, rauque et émanait d'une personne aux traits simiesques mais cette créature est devenue un exemple à suivre pour tous ces ignorants. Comment cela arriva-t-il ? Ce qui se passa pour eux c'est la même chose qui se passa pour les Égyptiens auparavant. Il suffit de regarder de plus près le public égyptien qui assistait aux spectacles d'Om Kalthoum à travers un enregistrement où elle apparaissait en personne. Regardez leur allure, leurs vêtements, les sentiments raffinés de ces

femmes ou de ces hommes. À cette époque, ils étaient élégants comme on le voit, comme s'ils appartenait à la classe aisée par leurs manières et leurs expériences. Même les ouvriers et les artisans cessaient de travailler et s'apprêtaient à passer la soirée dans leurs ateliers ou chez eux, et se munissaient de haschich ou de drogue qui leur permettrait de flotter dans l'espace du sentiment et de l'âme. Et même les femmes ordinaires qui ne faisaient pas partie de la classe aisée appréciaient Om Kalthoum. C'était le cas de ma mère Samiha décédée à l'âge de trente-sept ans et qui ne suivit aucun enseignement après le cycle primaire. Malgré cela, ses perceptions dépassent celles des licenciées aujourd'hui! Il suffit de dire qu'elle était soucieuse d'écouter Om Kalthoum à l'heure du coucher à la radio égyptienne, et elle se préparait à l'occasion de cette fête modeste une tasse de thé en se laissant emporter lentement par le sens de la poésie éloquente que chantait Om Kalthoum et que n'arrivent pas à comprendre la plupart des diplômées de l'université aujourd'hui...Comment eut lieu cette transformation ? Elle eut lieu tout simplement : la chanson est un des aspects où se manifeste l'âme de la

patrie en tant qu'existence, une forme d'existence qui caractérise un certain peuple ou une certaine nation.

Je sais que la dégradation de l'art du chant dans le monde arabe et notamment en Egypte est l'image vivante de l'existence arabe actuelle sur tous les plans, que ce soit au niveau culturel ou même politique, qui se matérialise dans le rêve d'un projet national de réforme et de sa mise en œuvre. Mais je sais aussi que cette dégradation est encore dans l'écorce externe de notre existence. L'essence continue d'y exister. Me le confirmait constamment mon ami le musicien et chanteur libanais Fady Fawzi qui est venu à Dubaï pour gagner sa vie en jouant de la musique et en chantant dans les centres commerciaux ou dans quelques unes de ces émissions télévisées, bien que ses capacités artistiques dépassaient de loin celles des dizaines de chanteurs célèbres dans notre monde arabe. Bien qu'il soit un beau jeune homme élégant, Fadi Fawzi était très cultivé et avait une passion pour la musique et les chants authentiques d'autrefois. Durant nos excursions à Ras Masandam, nous écoutions ces chansons. Il joua chanta et joua tant de fois pour nous dans le

chalet de notre ami Abdel Razzak El Modreb sur la plage de Faguira aux Émirats! Il disait souvent que si les jeunes pouvaient bien apprécier ces chansons, leurs sentiments seraient plus fins, leurs esprits plus purs, et ils ne pourraient que produire tout ce qui est noble. Le cas de Fadi Fawzi n'était pas le seul qui avivait en moi l'espoir, mais je trouvais plusieurs autres artistes parmi les jeunes de l'Égypte, des créateurs qui savent apprécier et connaissent le sens de la vraie existence quand celle-ci réside dans la chanson : il suffit à cet égard de réfléchir sur le cas d'Amal Maher dont la voix et les sentiments semblent ne pas trouver ce qui lui conviendrait dans le présent, et s'inspirent d'un passé authentique que cache la surface apparente.

La vraie existence s'exprime dans la chanson, mais elle la dépasse : c'est l'âme qui anime l'existence individuelle. Mais ce dont on doit être constamment conscient c'est que l'existence authentique n'est pas une idée abstraite, qu'elle ne se réalise qu'à travers les détails et les aspects particuliers qui ne se ressemblent pas, elle semble irradiée dans ces détails à travers lesquelles elle scintille. Ces détails se révèlent quelques fois dans les espaces où nous grandîmes,

avec ses rues, ses impasses et ses maisons. Et même la nostalgie de l'espace englobe celle de notre maison privée et peut s'attacher à un endroit spécifique de cette maison, un endroit que nous aimons tout particulièrement. Celui qui analysa le mieux dans toute sa profondeur ces sentiments qu'expriment les poètes et les écrivains c'est Gaston Bachelard dans son ouvrage intitulé *La poétique de l'espace*. Pour moi, la nostalgie que je ressentais envers ma maison, la plupart du temps, concernait mon bureau et tout particulièrement ma chambre à coucher. Quant à mon bureau, c'est parce que c'est l'espace où je passe la plupart de ma journée, heureux ou malheureux, à recevoir à travers les nouvelles du monde par téléphone ou en lisant les journaux. C'est l'espace qui témoigne depuis toujours des instants de souffrance et de joie que je connais pendant l'écriture. Quant à ma chambre à coucher, c'est parce qu'elle contient l'objet le plus proche de l'âme et du corps, à savoir le lit. Le lit embrasse le corps comme s'il soulageait ses souffrances. Fatigués, nous nous y abritons pour chercher le repos. De même, c'est là où nous aimerions mourir pacifiquement quand sonnera l'heure du repos éternel et de

l'achèvement de la souffrance de la vie. Le lit pour moi signifie la chaleur corporelle et spirituelle. Que de fois désirons – nous ardemment notre lit les nuits froides de l'hiver alors que nous sommes hors de la maison ! J'ai appris cela à mes enfants depuis qu'ils étaient au berceau. J'appelais (et j'appelle) le lit *Le Nid*, et même j'utilisais un diminutif *le petit nid* ! Quand je prononçais ce mot, mes petits savaient que je voulais dire qu'il était temps de "se mettre au lit". Alors ils accourraient vers mon lit, pareils à des chatons. Et même quand ils grandirent, ils continuèrent à le faire de temps en temps. Ils s'assoient près de moi et me racontent les histoires que je leur racontais quand ils étaient petits, comme si nous échangeions les rôles! Gaston Bachelard nous décrit parfaitement le sens du nid et ses significations et il nous décrit encore mieux le sens de la maison, mais il ne trouva pas, à ce que je crois, de textes littéraires qui lui permettraient d'aborder cette relation intime dont je parle entre le nid, la maison, le refuge, et notamment entre le nid et la couverture du lit. Mais le plus important dans toute l'affaire est que le nid est toujours lié à un certain espace qui occupe une certaine place dans le monde

authentique de l'homme. Toute existence authentique doit avoir un coin dans ce monde où s'enraciner. C'est pourquoi je n'arrivais pas à dormir facilement quand je me déplaçais vers un endroit étranger même si c'était un hôtel luxueux. Pendant mon séjour à l'étranger où je savais que j'allais demeurer quelques années, je passais des semaines et des mois avant de m'adapter graduellement mais je sentais toujours que ce lit était temporaire et qu'il n'avait ni le toucher du lit authentique ni la chaleur et la sécurité qu'il fait naître dans l'âme.

Malgré tout cela, la chanson n'est pas la seule, tout naturellement, à aviver la nostalgie du pays natal, il y a d'autres détails raffinés qui le font aussi, y compris ce qui concerne les odeurs et les goûts. Ceux-ci sont innombrables, et nos sens sont disposés à les recevoir et à les assimiler tous. Malgré cela, une odeur bien spécifique et un goût bien déterminé sont retenus, des effluves passagers de cette odeur et de ce goût nous obsèdent quand nous sommes loin de notre pays, ainsi que dans tous les instants où nous sentons la possibilité de quitter ce pays temporairement ou à jamais. Je me souviens par exemple de la description de Ghitani dans "*les lignes*

qui séparent” de cet instant où est franchie la ligne qui sépare les hommes sains de ceux qui sont transportés à la salle d’opération à cœur ouvert : c’est l’instant décisif qui sépare la vie et la mort. L’homme doit, dans ce court instant, se souvenir de tous les instants intimes de son existence, et probablement ce sont eux qui s’imposent à lui pour déclarer leur présence. Nous passons tous par là quand nous connaissons une expérience similaire lorsque nous sommes atteints par une maladie qui est sur le point de nous anéantir, et que nous sommes sauvés. Dans ces instants tragiques des petites choses nous obsèdent, même si elles sont proches de nous. El Ghitani nous décrit une telle expérience, sa nostalgie de la nourriture à laquelle il était habitué dans sa jeunesse: la mélasse mêlée à l’huile de Sésame...un aliment typiquement égyptien ! Je me souviens avoir connu une expérience similaire tout jeune homme quand j’ai été atteint d’une maladie virulente qui allait me tuer à cause d’un faux diagnostic médical. Durant des mois, je m’alimentais avec des remèdes, de sorte que j’oubliai la saveur des aliments. Une fois remis de cette maladie, mon corps commença à retrouver ses forces et à demander des aliments. La première

chose que je demandai, je ne sais pourquoi, était de l’hibiscus. Peut-être parce que c’est un aliment purement et typiquement égyptien, que ne connaissent peut-être pas certains jeunes d’aujourd’hui parmi ceux qui s’accoutumèrent à la nourriture rapide américaine que les Américains eux-mêmes appellent “junk food”. Peut-être parce que, quand je repris connaissance, l’odeur de l’hibiscus qui émanait de la maison des voisins était celle qui ressuscita mon odorat. Et jusqu’ à aujourd’hui, cette odeur est liée à un beau sentiment, comme si elle était associée au retour de l’âme au corps ou mon retour à la patrie, à une partie de cette patrie. Je me souviens avoir vécu cette même expérience sous une autre forme plus luxueuse : quand j’allai aux Émirats pour la première fois en tant que professeur invité, je résidai pendant cinq mois aux frais de l’université dans un hôtel cinq étoiles où la nourriture quotidienne se composait de mets les plus délicieux mais qui ne contenaient aucun plat typiquement égyptien. Mais j’avais très envie, à l’époque, de *molokhiya* et de cornes grecques bien qu’on ne peut trouver ce genre d’aliments dans un hôtel cinq étoiles qui présente les mets les plus raffinés et les plus célèbres.

Pourtant, le plaisir de la nourriture n'est pas uniquement sensoriel. Je prétends même qu'il n'y a pas de plaisir sensoriel pur comme l'affirment les partisans de la tendance sensorielle. Le plaisir de la nourriture qui semble, au premier abord pure sensation ne l'est pas puisqu'il est éveillé par autre chose non sensorielle qui est en rapport avec le souvenir, la familiarité et la nostalgie. Et même le plaisir sexuel n'est pas purement sensoriel pour les hommes, au moins pour les hommes authentiques. La plus belle femme du monde peut ne pas éveiller en nous le plaisir sexuel si nous sentons que nous avons affaire avec la seule présence corporelle. Pour que se réalise le plaisir sensoriel, nous devons sentir qu'une âme habite cette existence, une âme qui nous est familière et qui se familiarise avec nous. Ainsi nous pouvons comprendre Valéry quand il dit que : "l'homme ne peut être amoureux d'une femme folle que s'il était amoureux d'elle avant." Le sens de tout cela c'est que l'homme ne peut pas aimer un corps sans esprit, ou un corps sans conscience et par suite sans âme! Cela peut seulement arriver si l'homme sait que ce corps était habité par un esprit un jour, et par suite par une conscience ou une âme dont on peut se souvenir et à

l'égard desquels on éprouve de la nostalgie ! Cela pourrait être une remarque passagère mais elle est lourde de signification pour celui qui la comprend.

Tout ce qui a une âme est lié à la patrie et à la nostalgie du pays natal. Même les odeurs ont ce rapport...je ne voulais pas seulement dire les odeurs des aliments, mais les odeurs en soi... la patrie a ses odeurs parce qu'elle a une âme : **Patrie sans odeurs, patrie sans âme !** Ne voyez-vous pas le lien entre l'odeur et l'âme ! Vous sentez rarement au Golfe une odeur naturelle, sauf peut-être celle de la mer dans les endroits fertiles et sauvages. Dans les centres commerciaux où l'on vend les fruits et les légumes côte à côte avec les autres marchandises, je ne sentis jamais un jour une odeur de fruit malgré leur diversité et leur abondance. Ils viennent de tous les pays, de sorte que vous trouvez les fruits et les légumes de l'hiver et de l'été disponibles mais sans odeur ni saveur. On les arracha de leurs terres d'origine, imperméabilisés et congelés pour qu'ils arrivent en bon état, mais après avoir perdu leur âme et leur odeur ! En les voyant, je me souvins souvent du printemps dans la campagne égyptienne quand vous trouvez l'air imprégné par l'odeur de la fleur d'oranger, et même

les fleurs du persil que mangent les ânes avaient une odeur incomparable! Parfois, alors que j'errais dans la ville de Aïn, je sentais une odeur qui ressemblait à celle qui émanait des fours de cuisson de la campagne égyptienne parce que la ville de Aïn avait un aspect champêtre. Mais plus tard, je découvris que ces odeurs émanaient des fours et des poêles des Indiens qui travaillaient dans les champs. Même cette odeur n'était pas authentique mais intrusive. Tout ce qui est authentique doit être lié à la terre et à la patrie, qu'il s'agisse de l'odeur de la cuisson ou de la saveur de l'hibiscus.

* * * *

L'auteur en quelques lignes

SAID TAWFIK

- Né au Caire en 1954.
- obtint le grade de Docteur en philosophie en 1987, de la faculté des Lettres, Université du Caire.
- Professeur de philosophie et d'esthétique à la faculté des Lettres, Université du Caire.
- Membre actif de l'union des écrivains d'Egypte.
- Membre du comité de philosophie au Haut Conseil de la Culture.
- Membre de l'Association Philosophique égyptienne.

-Membre de l'Association Américaine de la phénoménologie, des beaux-arts et de l'esthétique, affiliée à l'Institut International des Etudes Supérieures de Phénoménologie.

Principaux ouvrages

- La métaphysique de l'art chez Schopenhauer*, Beyrouth, Dar el Tanwir, première édition 1983.
- L'expérience esthétique : étude de la phénoménologie de l'esthétique*, Beyrouth, publié par l'institut universitaire pour les études et la publication, première édition 1992, Troisième édition : Dar al Thakafa lel Nachr wa al Tawzie, 2001.
- Introduction à l'esthétique : quête du sens de l'esthétique*, Le Caire, Dar al Thakafa lel Nachr wa al Tawzie, 1993.
- Controverse autour de la scientificité de l'esthétique: études sur les limites de la méthode de la recherche scientifique*, Le Caire, Dar al Thakafa lel Nachr wa al Tawzie, deuxième édition, 1994.
- Internationalité et localité de l'art : étude analytique*, Le Caire, Dar Kabaa, 1997.
- Effondrement du concept de l'esthétique islamique*, Le Caire, Dar Kabaa, 1997
- L'art comme représentation*, Le Caire, Dar al Thakafa lel Nachr wa al Tawzie, 1998.

-*La langue et la pensée poétique chez Heidegger*, Le Caire, Dar al Thakafa lel Nachr wa al Tawzie, 1998. Ce livret a été republié dans le livre intitulé *De l'essence de la langue et de l'herméneutique*.

-*Essence de la poésie : Lectures dans la poésie de Hassan Teleb* (étude et édition), Le Caire, Hayaa Al Aamma lekoussour Al Thakafa, 1999.

-*Notre identité dans un monde changeant*, Sultanat d' Oman, Ministère de l'enseignement supérieur, 2001.

-*De l'essence de la langue et de l'herméneutique*, Beyrouth, Institut universitaire des études et de la publication, 2002.

-*La crise de la création dans notre culture contemporaine*, en cours de publication.

-*Sanglots sur les rives d'un golfe*, autobiographie.

Traduction

-*Hans-Georges Gadamer, La révélation du beau et autres essais*, traduction, étude et interprétation, Le Caire, Le Haut Conseil de la culture, le projet national de la traduction, 1997.

- *Schopenhauer, le monde: volonté et représentation*. Sa publication est prévue en quatre volumes par le Haut Conseil de la Culture en Egypte.

- Auteur de nombreuses autres études en philosophie et en critique littéraire.

* * * *

Notes et remarques:

1- Je ne sais pas comment, dans une chanson quelconque, on peut prononcer des mots comme *cœur* et *lune* avec l'accent du Golfe en transformant le *Kaf* en *Jim*, puisque dans le sens de ces mots il y a une part de tendresse et de sentimentalité; par conséquent on n'a le droit de les chanter que de la manière dont ils sont prononcés dans la langue classique (celle du Coran), ou comme ils le sont dans les dialectes égyptiens et libanais où le *Kaf* est adouci en devenant un *Alef*; mais transformer le *kaf* en *Jim* dans ces mots va à l'encontre de l'aspect romantique qui leur est propre.

2- Je me souviendrai tant que je vivrai du récit de ce garçon, qui raconta, alors qu'il délirait, comment ses parents lui jetèrent la ceinture de sauvetage qu'ils trouvèrent pour qu'il soit sauvé alors qu'il les regardait lutter contre les vagues déchaînées dans l'obscurité totale de la nuit et se noyer sous ses yeux dans la mer infestée de requins sauvages. Ce garçon tremble jusqu'à présent quand il voit de l'eau, même celle qui coule du robinet. Je me souviendrai aussi de ce garçon qui vit ses parents s'enfoncer dans les grandes profondeurs; il écouta la voix de sa sœur qui

l'appelait pour lui demander secours dans l'espoir qu'il l'entende entre tout ce flot de vagues, il l'atteignit et ils se tinrent ensemble à un objet transparent qui flottait, mais sa résistance s'affaiblit au cœur de ces vagues déchaînées, sans que personne ne les aperçoive de toute la nuit. Je n'oublierai jamais ce jeune homme de la Haute Égypte qui put atteindre une jeune fille qui s'accrocha à lui, mais qui ne put pas tenir, ses forces s'affaiblirent et il la trouva flottant et sans vie. Rien ne resta de cette jeune fille à part son corps qui se dénuda. Ce jeune homme était soucieux de, selon ses mots, de chercher comment couvrir ce corps nu ! Cela me fit tant sangloter : de qui veut –il cacher ce corps nu ? De ses propres yeux, lui qui luttait contre les vagues et qui était sur le point de mourir ? Ou de ces cadavres qui flottaient qui n'entendaient ni ne voyaient rien ? Du Bon Dieu lui-même qui voit tout ce qu'il y a sur terre et dans le ciel ? Le Bon Dieu qui lui apprit de couvrir le corps qui n'est plus capable de se couvrir lui-même ! La seule interprétation à cela c'est qu'il y a quelque chose d'authentique dans la formation de ce simple jeune homme de la Haute Égypte : et l'authentique demeure tant qu'il y a la vie ...il demeure même en affrontant la mort !

3- Voir l'annexe des photos.

4- Pour des raisons en rapport avec la

diminution des frais exorbitants pour imprimer ces photos en couleurs ; celles-ci furent déplacées de leurs endroits désignés et placées à la fin du livre. Mais nous allons donner au lecteur des renvois à fur et à mesure.

5- Les scènes de ce souvenir me revenaient pour de nombreuses années. Je pensai à les écrire, quoique plus de dix ans se fussent déjà écoulés, dans l'espoir qu'elles seraient significatives pour les autres.

6- Parmi les paradoxes les plus étranges du destin, c'est que Mahmoud Abdel Ati – qui vécut six ans avec moi à Oman – m'appela du Kuweit et m'informa qu'il avait demandé à une de nos étudiantes à Oman, devenue ministre omanienne peu de mois après cet appel, d'arranger pour nous une excursion de pêche à Oman et qu'elle tint sa promesse. Pourtant, à peine s'écoula une semaine depuis cet appel et alors que j'écrivais ces lignes, je reçus un autre message où on m'informa que Mahmoud Abdel Ati était décédé. Je surmontai mes sanglots, je ne pouvais que mettre son nom entre deux parenthèses où j'écris: « Que la paix soit sur lui ». Ainsi, l'existence de l'homme est suspendue entre deux parenthèses, il ne sait quand ni où il mourra.

7- Voir annexe des photos.

8- Voir Annexe des photos.

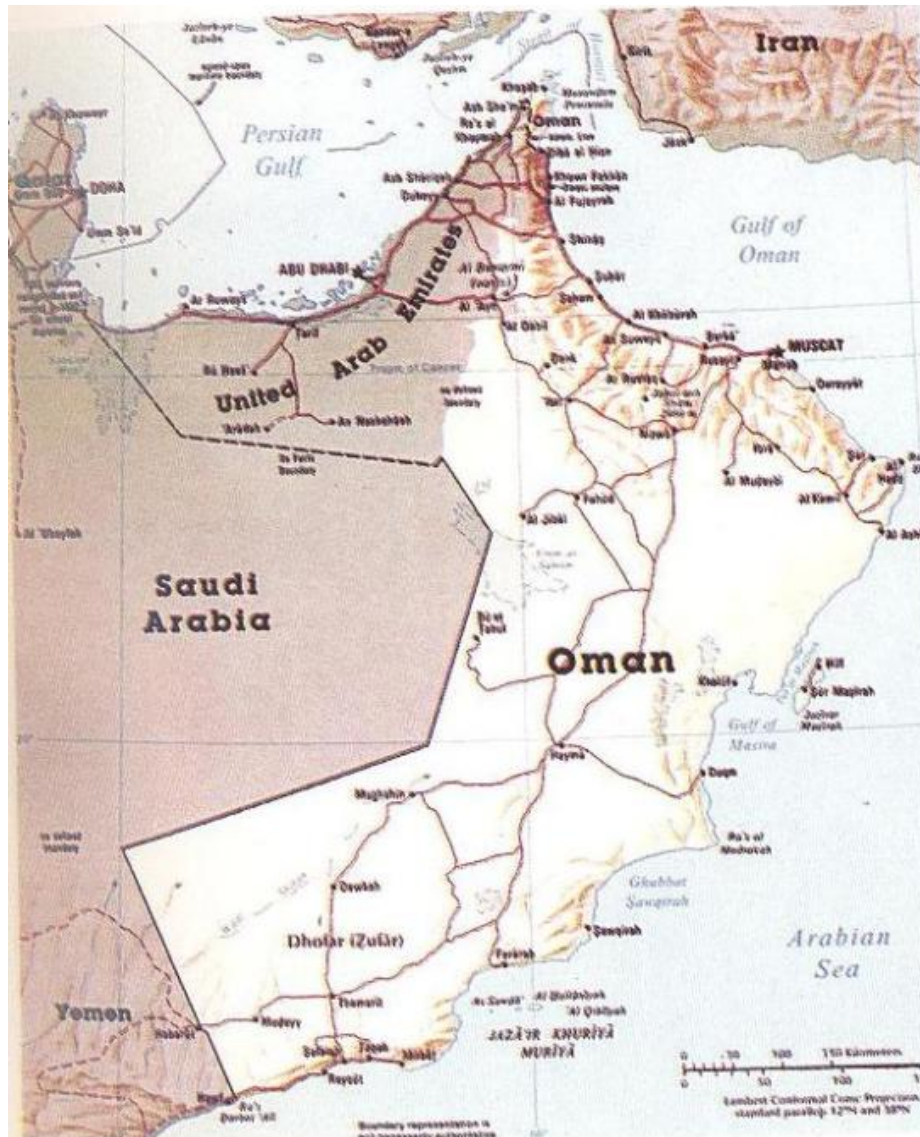
- 9- Voir Annexe des photos.
- 10- Voir Annexe des photos.
- 11- Voir Annexe des photos.
- 12- Voir Annexe des photos.
- 13- Voir Annexe des photos.
- 14- Certainement, le lecteur qui connaît bien la poésie de Hégazy remarquera immédiatement ici l'intertextualité avec la même question posée par ce poète dans son recueil intitulé "*Cité sans cœur*", quand il vint à la cité (Le Caire) et s'arrêta (alors qu'il était à bout de forces) pour demander le chemin qui menait au quartier Sayyeda Zeinab, il ne trouva personne pour lui fournir une réponse satisfaisante ou intéressée! Mais le dépayement de Hégazy était au cœur d'une ville pleine, toujours capable de contenir; en revanche, mon dépayement à moi ici est un dépayement dans le videdans le vide absolu !
- 15- Quelques fois je constatai que des villes pareilles ressemblaient à une maquette dans un film cinématographique qui serait déconstruite pour être utilisée dans une autre scène semblable, ou qui serait détruite si l'on n'arrivait pas à la démanteler. Ce processus aura lieu certainement après le tarissement du pétrole, puisque tout ce qui fut construit était uniquement le produit du pétrole, ne fut guidé par une idée ou une

vision et ne fut promu par un esprit ou une culture.

- 16- Ce prénom en arabe est en relation avec l'odorat ; d'où la connotation ironique.
- 17- Le lecteur doit prendre note des distinctions subtiles que je fais entre les innocents ou les victimes du Golfe, les mercenaires du Golfe et les conquérants du Golfe. Ce sont des observations qui émanent de la méditation réflexive phénoménologique à laquelle je fis allusion dans la préface de ce livre.

* * * *

Annexe des photos



هنا عشت في الخليج وجبت بجوره ومدنه وقراه
(ومن هنا انطلقت إلى خليج عمان والمحيط الهندي)

Photo 1 : Je vécus ici au Golfe, je sillonnai ses mers et je parcourus ses villes et ses villages. (à partir de là, je parti pour le Golfe d'Oman et l'Océan Indien).



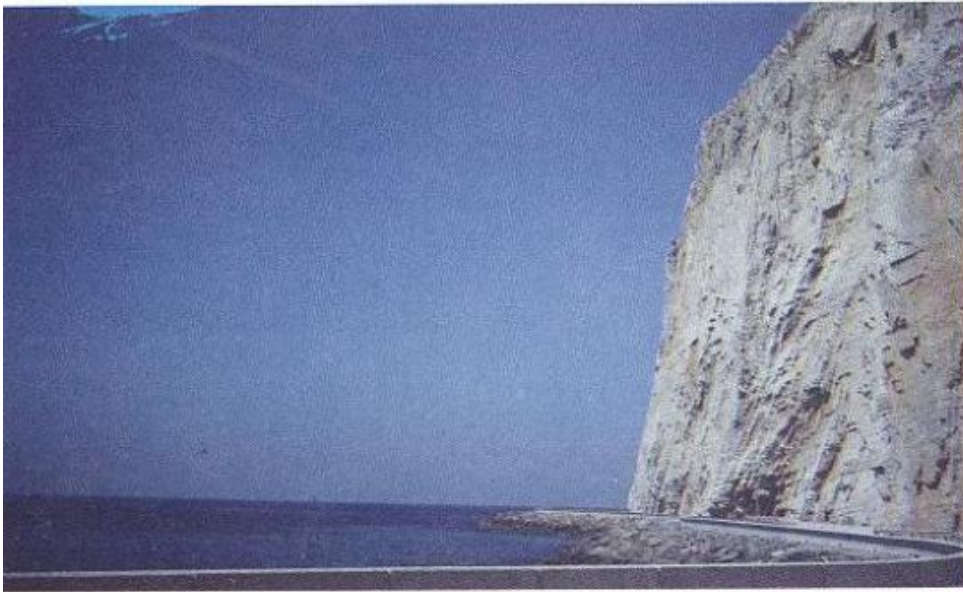
رأس محمد

Photo 2 : Ras Mohammed



جزر الديمانيات

Photo 3 : Les îles Démayate



رءوس الجبال في ولاية مسندم المطلة على مضيق هرمز

Photo 4 : les cimes des montagnes à l'état de Massandam qui donne sur le détroit de Hormoz.



مشاهد البحر عندما يسكن بفعل الجبال عند رأس مسندم

Photo 5 : Des vues de la mer quand elle devient calme à Ras Massandam par l'effet des montagnes.



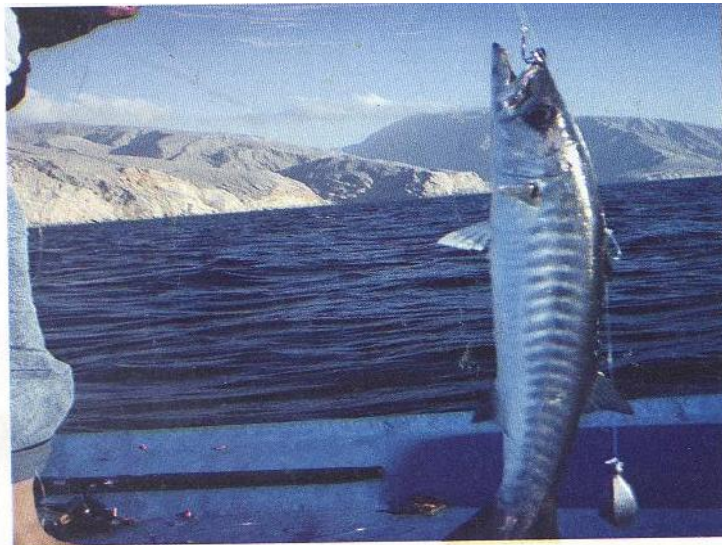
عندما يروض الجبل البحر ويستقبله في حناياه
(نماذج من أخوار مسندم)

Photo 6 : Quand la montagne dompte la mer et la reçoit dans son for intérieur (des exemples des lagunes de Massandam)



بحيرة ناصر

Photo 7 : Le lac Nasser.



أسماك بحر مسندم
(سمكة من الأسماك الصغيرة التي اعتدت اصطيادها في بحر مسندم)

Photo 8 : Les poissons de la mer à Massandam (un poisson parmi les petites espèces que j'avais l'habitude de pêcher à la mer à Massandam).

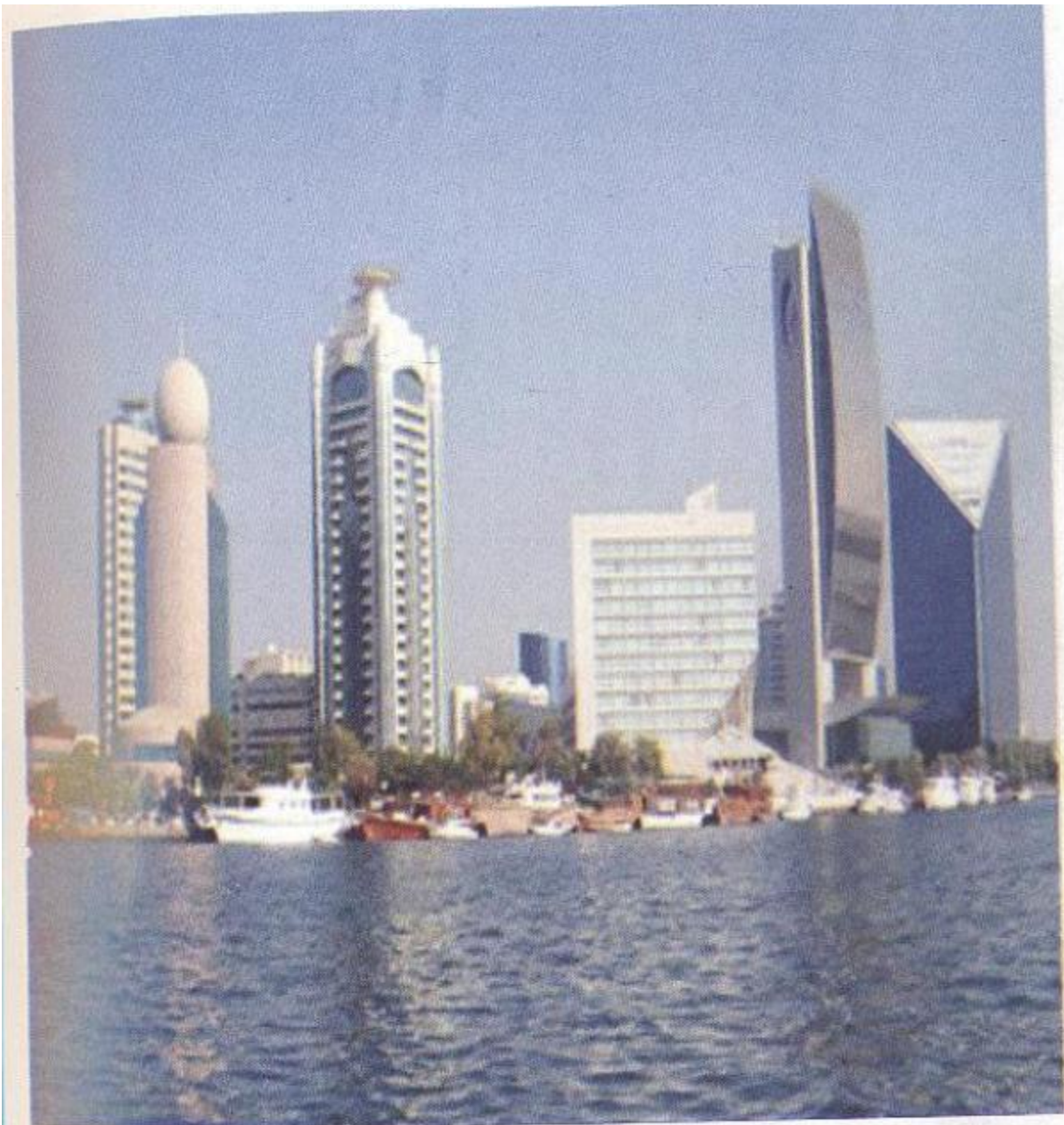


Photo 9 : Kon el Gamacha.



كبرى مدن الإمارات منذ نصف قرن

Photo 10 : La plus grande ville émiratie il y a un demi-siècle.



الطفرة (أبراج دبي)

Photo 11 : L'essor (les tours de Dubaï).

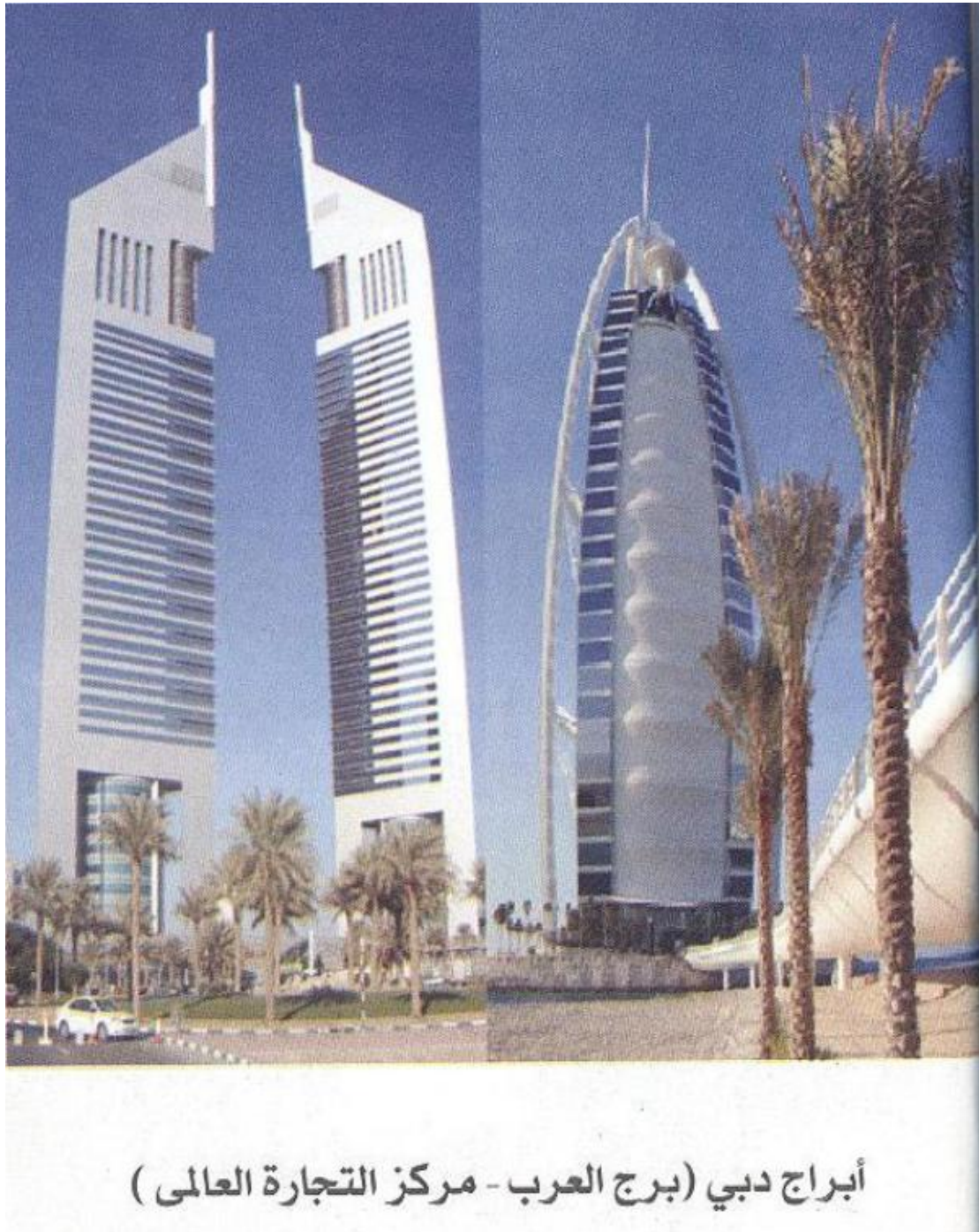


Photo 12 : Les tours de Dubaï (la tour des Arabes, le centre international de commerce)



مركز للتسوق بدبي

Photo 13 : Le centre commercial à Dubaï

This document was created with Win2PDF available at <http://www.win2pdf.com>.
The unregistered version of Win2PDF is for evaluation or non-commercial use only.
This page will not be added after purchasing Win2PDF.